(A SUIVRE) 3

MENSUEL 10f

DOSSIER:
SCIENCE-FICTION ET POLITIQUE

HUGO PRATT
"CORTO MALTESE"
Chapitre trois: UNE DUCHESSE ROMANTIQUE

(A SUIVRE) 3 AVRIL 78
MENSUEL. 10ff. Belgique 70fb. Suisse 6fs. Canada $2.75. Pays Bas fl6 50

SOMMAIRE

5 **F'MURRR :** JEHANNE D'ARQUE

7 **HUGO PRATT :** CORTO MALTESE EN SIBÉRIE - Chapitre 3 : **UNE DUCHESSE ROMANTIQUE**

24 **LES BANDES DESSINÉES DE PIERRE-JEAN REMY :** Crepax, un démontage du roman.

26 **CABANES-FOREST :** LE ROMAN DE RENART

31 **TARDI - FOREST :** ICI MÊME - Chapitre 3 : **DEUIL**

45 LE DOSSIER (A SUIVRE), coordonné par FRANÇOIS RIVIÈRE : **SCIENCE FICTION ET POLITIQUE.** **PIERRE CHRISTIN - MARC DUVEAU - ALAIN DE GUELDRE BERNARD BLANC - PHILIP K. DICK - GABRIELLE BORILE YVES DI MANNO**

52 **FRANÇOIS SCHUITEN :** LA TERRE CREUSE

62 **BERNARD BLANC :** UN KILOMÈTRE A PIED, ÇA USE LES SOULIERS

65 **BENOIT - CHERAQUI :** HISTOIRES VRAIES 2

71 **LES LIVRES DE PHILIPPE DRUILLET :** Un langage guttural

77 **FRANÇOIS RIVIÈRE :** L'INVENTION DE GABORIAU

78 **EMILE GABORIAU :** MONSIEUR LECOQ

81 **SOKAL :** FRANKARDO, une nouvelle enquête de Canardo.

85 **DESCHAMPS - AUCLAIR :** BRAN RUZH- Chapitre 3 : **LE ROI-POISSON**

98 **AVOINE :** LE BLOCKHAUS

100 **L'ACTUALITÉ** (A SUIVRE)

(A SUIVRE) - Mensuel - N° 3 - Avril 1978 - © Casterman 1978 •
Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN • Secrétaire de rédaction : ANNE POROT •
Conception graphique : ETIENNE ROBIAL • Maquette : BERNARD CICCOLINI •
Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 •
Directeur de la publication : LOUIS GERARD • Comité de direction : ETIENNE POLLET (directeur) • DIDIER PLATTEAU (directeur délégué) • LOUIS GERARD • J-P MOUGIN •
Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris.
Tél. : 633.24.10. Télex : EDICAST 200 001 F •
Service de Presse : JOELLE FAURE • Publicité : PHILIPPE PAYELLE •
Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai.
Tél. : (069) 22.41.41. Télex : CASEDI 57 328
Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd Industriel Chomedex Laval (Que) H7S 1 p6. Tél. : (514) 667-9221 • France : Diffusion N.M.P.P. • Service des Ventes HEBDOPLAN. Tél. : 266.57.15 •
No de Commission paritaire : en cours • ISSN : en cours.
Dépôt légal : 1er trimestre 1978 • Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A., TOURNAI •

Dans l'univers de la bande dessinée, Hugo Pratt est un personnage de légende incontesté. Au fil des années, le mythe de l'éternel voyageur ne cesse de s'enraciner plus profondément : hier à Bahia, aujourd'hui en Amazonie, demain on ne sait où. Et pourtant la principale qualité de Pratt est plutôt de nous faire croire qu'il ne nous a jamais quittés, et que, durant ses longues absences, il est resté à quelques rues de vous, à parachever son dernier Corto! Il n'est que de le voir arriver vers vous, son éternelle petite lueur dans les yeux, pour penser qu'il vous a laissés il y a quelques heures à peine. Et nul doute que tous ses amis à travers le monde partagent ce sentiment. Ce sont toutes ces amitiés tissées au hasard des pérégrinations de Pratt que l'on retrouve dans les aventures de Corto Maltese, qui évolue de l'un à l'autre avec sa distance habituelle, son détachement un peu cynique et sans illusions que tous connaissent maintenant. Finis dans les aventures de Corto Maltese les stéréotypes du bien et du mal. Avec Pratt, nous assistons à la redécouverte de l'aventure avec un grand A. L'épopée de Corto n'est qu'une grande navigation de l'imaginaire à travers un monde trop réel. C'est tout cela que nous apporte Hugo Pratt sans qui ce journal ne serait sans doute pas le même.

JEAN-PAUL MOUGIN

(A SUIVRE) 3

Le bonheur est une chose trop précieuse pour être confiée uniquement au hasard. Faites aujourd'hui le test Dateline.

Gratuit

Remplissez ce questionnaire, découpez la page et retournez le tout à Dateline. Gratuitement, vous recevrez :

1. Le profil complet de votre partenaire idéal(e), étudié par l'ordinateur de Dateline.

2. Les résultats de votre test psychologique des couleurs.

3. Une brochure détaillée qui vous permettra de rencontrer très vite l'homme ou la femme de votre vie.

N'attendez pas que le hasard vous fasse rencontrer votre partenaire idéal(e). Allez au devant de lui (d'elle). Dès aujourd'hui, remplissez ce questionnaire. Vos réponses seront traitées par l'ordinateur de Dateline et vous recevrez le profil de votre futur(e) partenaire dans la vie. L'ordinateur fera également avec vous, scientifiquement, le point sur vos chances réelles de le (la) rencontrer. En même temps, nous vous enverrons, toujours gratuitement, les résultats de l'analyse par ordinateur du test des couleurs, où vous découvrirez mille aspects nouveaux de votre personnalité.

Toutes ces informations, analysées par l'ordinateur sont bien sûr strictement confidentielles.

1

Vous commencez ici.
Pour analyser vos chances de rencontrer votre partenaire idéal(e), l'ordinateur a d'abord besoin d'informations sur vous.

M. ☐ Mme ☐ Mlle ☐

Nom ____________________

Prénom ____________________

Adresse ____________________

____

Ville ____________________

Code Postal ____________ Age ______

Taille ____________ Poids ______

Votre niveau d'études et votre profession aussi sont importants.

☐ Certificat d'études.

☐ Université - Grandes écoles.

☐ B.E.P.C.

☐ Baccalauréat.

Quelle est votre profession ____________________

____

Quelles sont les 3 qualités les plus importantes que vous aimeriez trouver chez votre partenaire idéal(e).

☐ spirituel(le)	☐ ambitieux (se)
☐ joyeux(se)	☐ naturel(le)
☐ intelligent(e)	☐ gentil(le)
☐ honnête	☐ passionné(e)
☐ économe	☐ confiant(e)
☐ sens de l'humour	☐ romantique

2

Maintenant, parlons un peu de vos loisirs et de ceux que vous aimeriez que votre partenaire partage avec vous.

☐ Les arts

☐ La lecture

☐ Le tiercé

☐ La télévision

☐ Les sports (comme participant)

☐ Les sports (comme spectateur)

☐ Le bricolage

☐ Le tourisme

☐ Le camping

☐ La politique

☐ Le vélo

☐ Faire du shopping

☐ Les discothèques

☐ La cuisine

☐ Le cinéma

☐ La pop music



Savoir quelles sont vos chances de rencontrer votre partenaire idéal(e), c'est pour vous une information capitale.

Je suis toujours surprise de voir des gens qui visiblement sont seuls et qui attendent je ne sais quoi d'un hasard qui leur fait souvent faux-bond.

Pourquoi tous ces gens qui sont à la recherche du ou de la partenaire idéal(e) n'utilisent-ils pas dès aujourd'hui les méthodes modernes de rencontre par ordinateur ?

Pourtant nous faisons tout pour les aider. A commencer par cette offre gratuite que nous vous proposons aujourd'hui. Grâce à ce questionnaire qui sera traité, gratuitement j'insiste, par l'ordinateur de Dateline, vous allez recevoir le profil de votre future(e) partenaire dans la vie, les moyens de le ou la rencontrer rapidement, ainsi qu'un portrait phychologique de vous-même grâce au test des couleurs.

Faites-vite. Cette offre est exceptionnelle, unique en France, et à mon avis, le bonheur vaut bien 10 petites minutes passées à remplir ce questionnaire.

A bientôt,

Françoise Wayser

Directrice des relations extérieures

3

Pour mieux déterminer votre personnalité, les psychologues attachent une grande importance à vos couleurs favorites. Classez les couleurs ci-dessous dans l'ordre de vos préférences. Pour cela inscrivez un 1 dans la case qui se trouve au-dessus de votre couleur préférée, un 2 dans la case au-dessus de celle qui vient en second et ainsi de suite.

☐	☐	☐	☐
rouge	vert	noir	jaune
☐	☐	☐	☐
bleu	gris	marron	violet

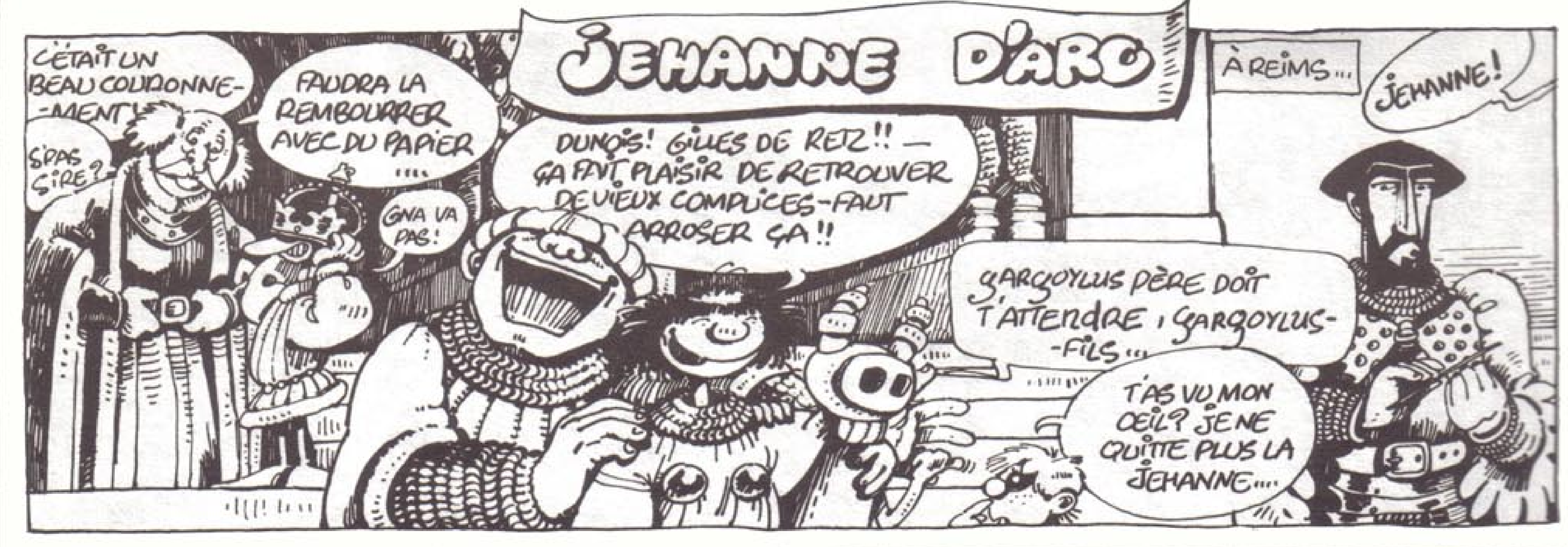
Je ne suis pas marié(e), j'ai plus de 18 ans et je désire recevoir votre documentation complète. Ceci bien sûr sans aucun engagement de ma part.

Signature ____________________

Voilà. Le test est terminé. Maintenant, découpez cette page et renvoyez-la à Dateline, en joignant 4 F en timbres pour les frais d'envoi des résultats du test et de la brochure.
Dateline, 37, rue du Colisée, 75008 Paris

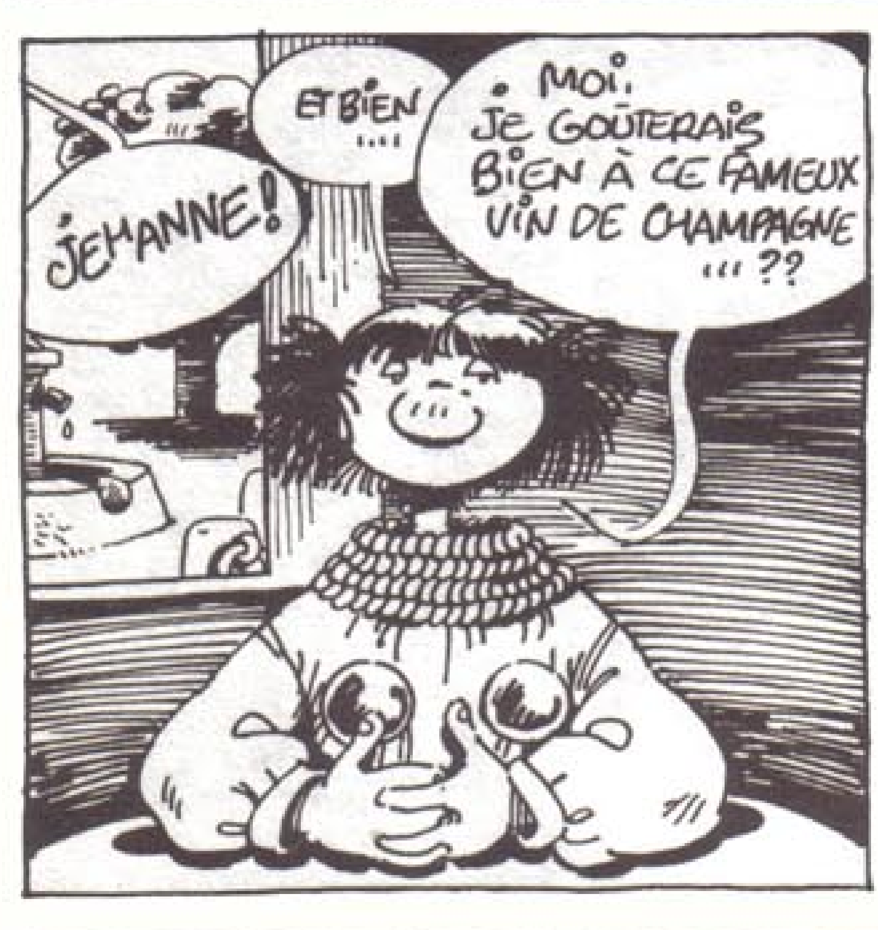
Dateline
Ne laissez rien au hasard.
PARIS. BONN. GENES. LONDRES.

MV


JEHANNE D'ARC
C'ÉTAIT UN BEAU COURONNE-MENT!
S'PAS SIRE?
FAUDRA LA REMBOURRER AVEC DU PAPIER ....
GNA VA PAS!
DUNOIS! GILLES DE RETZ!! — ÇA FAIT PLAISIR DE RETROUVER DE VIEUX COMPLICES-FAUT ARROSER ÇA!!
À REIMS...
JEHANNE!
GARGOYLUS PÈRE DOIT T'ATTENDRE, GARGOYLUS-FILS...
T'AS VU MON OEIL? JE NE QUITTE PLUS LA JEHANNE....


JEHANNE!
ON VA LÀ!
VIVE DUNOIS!
Les bons vins de maistre Sixrose
BOUCLE NOTRE RÉSERVE, ORMONNE-LA REVOILÀ!!
ÇA, JE TE L'AVAIS BIEN DIT!


QUESSQUONCOMMANDE?
VIVE DUNOIS
VIVE GILLES!
COMMANDE, TOI!
CET OEIL AU BEURRE NOIR-DON DE MON PÈRE, EST LE SYMBOLE DE MON ÉMANCIPATION
NON, À TOI!!


ET BIEN ...
JEHANNE!
MOI, JE GOÛTERAIS BIEN À CE FAMEUX VIN DE CHAMPAGNE ...??


HA! HA!
SACRÉE GRELUCHE, TU N'AS PAS CHANGÉ DEPUIS LES TROQUETS D'ORLÉANS!!
DITES LES GARS, JE PEUX M'ASSEOIR 'VEC VOUS?


DIS, JEHANNE...
ALORS, SIXROSE!! CES BOUTEILLES!!?
JE CROIS QUE JE PRÉFÈRE RESTER AVEC TOI ....


TU M'ÉCOUTES OUI?


VOICI UN ORDRE DE MISSION D'EN HAUT, POUR TOI....




retourner
REBUT
circulaire BT. 0911G
AUTHENTIQUE
ORDRE DE MISSION
D'EN HAUT
TOP SECRET
DESTINATATAIRE
- AGENT: OLI HX
"JEHANNE d'arc"
- OBJET:
aller couronner
dele Daufin à Reims
CHARLES VII
Pour le comité:
JoJo
et la photo?
36
voir 36


PFFFRR!
TOUJOURS CES PROBLÈMES D'ORGANISATION HEIN, FIEU!!
POURQUOI PENSES-TU QUE JE SOIS VENUE À REIMS?
PUNK!!
.... POUR LE CHAMPA


DANS CE BOULOT, ON A TOUJOURS INTÉRÊT À ÊTRE SERVICE-SERVICE...
LA SEULE SOLUTION .....
PAF!
AH!
AH!
AH!
LES VERRES


JEHANNE!!
OUAIS!


TIRE AU HASARD UNE MISSION....
ALLEZ, SANS REGARDER!
?
POURQUOI VOUS NE VOULEZ PAS QUE JE BOIVE AVEC VOUS?


QU'EST-CE QU'IL N'ARRIVERAIT PAS À ME FAIRE FAIRE?!
JE CÈDE ENCORE!


ÉCOUTEZ TOUS:
"REJOINDRE ATTILA QUI PRÉPARE LE SIÈGE DE PARIS..."


ILS EN RESTENT PANTOIS DURANT UN MOIS!

CORTO MALTESE
EN SIBERIE



HUGO PRATT

CHAPITRE III

UNE DUCHESSE ROMANTIQUE

Hong Kong, 1918. Corto Maltese se serait-il définitivement abandonné à son étrange torpeur s'il n'avait décidé de partir à la recherche du train blindé de l'amiral Kolchak? Un train mythique dont rêvent de s'emparer bien des aventuriers de tout bord. Car si la guerre mondiale vient de s'achever en Europe, elle se poursuit en Extrême Orient. Une rencontre fortuite avec son vieil ennemi de toujours, Raspoutine vient de se terminer tragiquement par l'incendie d'une jonque... Mais les compagnons de route ne manquent pas à Corto Maltese sur cette dangereuse piste de l'or, parsemée de traquenards...


CE DEVRAIT ÊTRE PAR ICI..


VOILÀ L'ADRESSE QUE LES "LANTERNES ROUGES" DE HONG KONG M'AVAIENT DONNÉE : "SAUNA ET LOGEMENT DE MADAME TIENLIN". ICI, ON DEVRAIT POUVOIR ME PERMETTRE D'ARRIVER À HARBIN, EN MANDCHOURIE.


BONJOUR MATELOT... VEUX-TU UN DÉJEUNER CHINOIS, UNE CHAMBRE ? TU PEUX TOUT AVOIR ICI...
PARLER À LA PROPRIÉTAIRE ME SUFFIT... JE SUIS ENVOYÉ PAR LES LANTERNES ROUGES.


OH... JE VOIS. TU ES CORTO MALTESE... NOUS T'ATTENDIONS.


LES LANTERNES ROUGES DE HONG KONG NOUS AVAIENT PRÉVENUES. REPOSE-TOI UN PEU DANS LE SAUNA. JE VAIS PRÉVENIR LES SOEURS DE SHANGHAÏ... VIENS !


CE SONT DES JEUNES FILLES SIBÉRIENNES. ELLES NE TE DÉRANGERONT PAS...
BONJOUR


TOUT COMME AU SAUNA GYMNASE DE VENISE !


MALÉDICTION ! COMMENT PEUT-ON ENTRER DANS UN ENDROIT AUSSI CHAUD... VOUS AVEZ MIS TROP D'EAU SUR LES PIERRES !!!


AH !... JE VOIS QU'IL Y A UNE AUTRE VICTIME DE CETTE FOLIE... JE SUIS JACK TIPPIT DE L'AMERICAN AIR FORCE... BONJOUR !
29


VOUS ENTREZ TOUJOURS DANS LES SAUNAS ET LES BAINS TURCS AVEC UN PISTOLET ET UN CIGARE ?
PAS TOUJOURS, L'AMI, PAS TOUJOURS... UNIQUEMENT QUAND JE NE SAIS PAS OÙ LE LAISSER... QUANT AU CIGARE, IL EST ÉTEINT, C'EST CE QUI ARRIVE TOUJOURS À UN BON "CONNECTICUT CIGAR".

ET LE CHAPEAU ?
À VRAI DIRE, JE NE SAIS PAS MOI-MÊME.

À PART ÇA, TOUT VA BIEN ! VOUS M'AVEZ POSÉ DEUX OU TROIS QUESTIONS DE TROP. QUI ÊTES-VOUS ?

JE VOIS QUE VOUS AVEZ UNE BOUCLE A L'OREILLE... LA GAUCHE. ÊTES-VOUS... BOLCHÉVIQUE ?... ANARCHISTE ?...OU BIEN UN RÉVOLUTIONNAIRE ROMANTIQUE À LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE VIRGINITÉ POLITIQUE EN CHINE ?

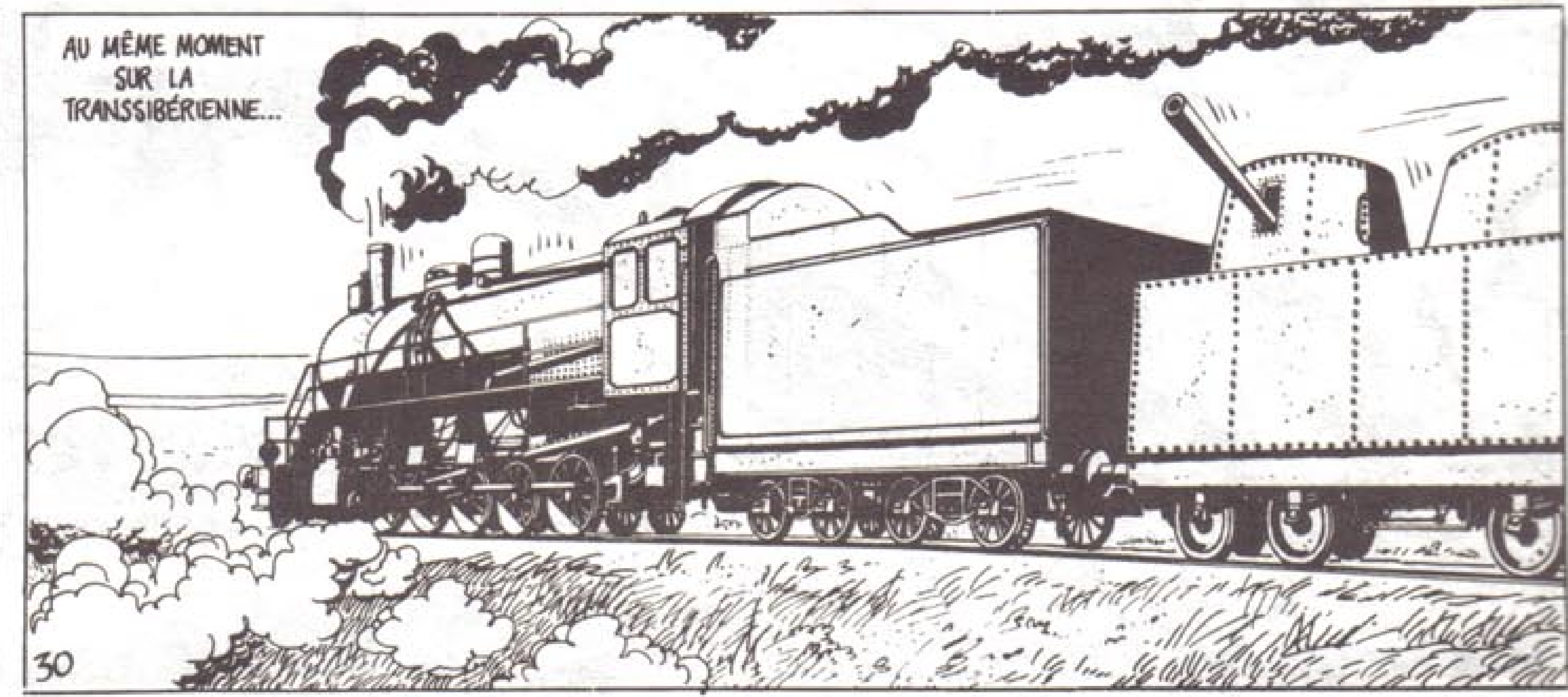
VOUS ÊTES, VOUS AUSSI, UN GROS CURIEUX. CE QUE JE SUIS, C'EST MON AFFAIRE... JE PEUX SEULEMENT VOUS DIRE QU'UN BON COUP DE COUTEAU SE DONNE TOUJOURS DU BAS VERS LE HAUT.
TRANQUILLE... JE NE CHERCHE PAS LA BAGARRE. JE SUIS UN PEU FATIGUÉ...

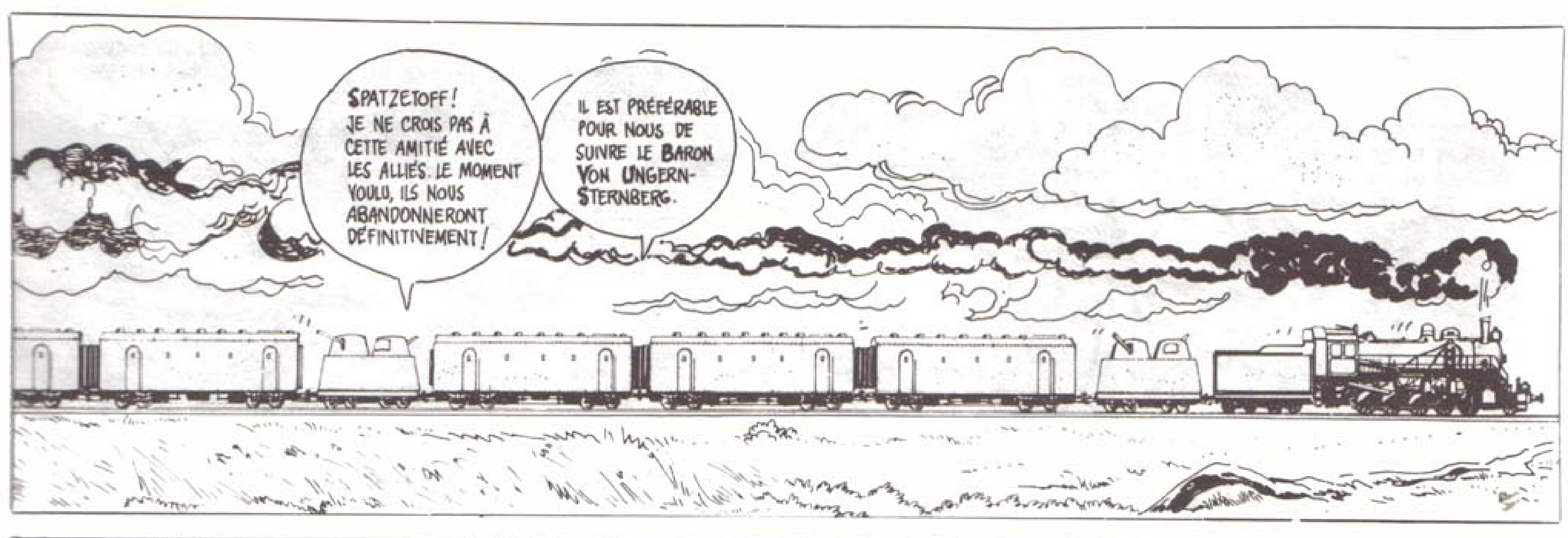
TRÈS FATIGUÉ MÊME...
EH BIEN... REPOSEZ-VOUS... ON EST LÀ POUR ÇA...

EH OUI ! MAIS JE N'Y ARRIVE PAS. JE NE FAIS QUE PENSER À CETTE FEMME FASCINANTE AVEC SON TRAIN PLEIN DE COSAQUES IVRES ET D'ASSASSINS...

TRAIN ?... QUEL TRAIN ???...

JE NE VOUDRAIS PAS ÊTRE INDISCRET MAIS... UNE FEMME FASCINANTE, UN TRAIN CHARGÉ DE COSAQUES, TOUT ÇA ME SEMBLE TRÈS INTÉRESSANT...

MAIS DE QUELLE PLANÈTE VENEZ-VOUS ?... VOUS N'AVEZ JAMAIS ENTENDU PARLER DE LA DUCHESSE MARINA SEMINOVA ? INCROYABLE !... C'EST UNE FEMME DE L'ARISTOCRATIE RUSSE, QUI PARCOURT LA SIBÉRIE DE LONG EN LARGE AVEC SON TRAIN BLINDÉ...

AU MÊME MOMENT SUR LA TRANSSIBÉRIENNE...
30


SPATZETOFF! JE NE CROIS PAS À CETTE AMITIÉ AVEC LES ALLIÉS. LE MOMENT VOULU, ILS NOUS ABANDONNERONT DÉFINITIVEMENT!
IL EST PRÉFÉRABLE POUR NOUS DE SUIVRE LE BARON VON UNGERN-STERNBERG.


NOUS ORGANISERONS AVEC LUI LA LUTTE CONTINUE CONTRE L'ENNEMI
DA, DA...


CE JUIF UKRAINIEN, AMI DE LENINE, DIT LA MÊME CHOSE. "RÉVOLUTION PERMANENTE"... MAIS CONTRE NOUS !


L'ARMEE ROUGE A SES PROBLÈMES. NOUS ARRNERONS D'ASIE AVEC NOS LÉGIONS ET NOUS RECONQUERRONS LA RUSSIE !


NOUS NE SOMMES PAS ASSEZ UNIS ENTRE NOUS. VOUS-MÊME, SPATZETOFF... DE QUEL CÔTÉ ÊTES-VOUS ?


DU VÔTRE, EXCELLENCE... DU VÔTRE. VOUS ÊTES UNE FEMME EXTRAORDINAIRE!
GARDEZ LA LANGUE ENTRE LES DENTS, VOYOU, OU PLUTÔT ENTRE CELLES QUE LE MAJOR TIPPIT VOUS A LAISSÉES


QUI SAIT OÙ SE TROUVE CET AMÉRICAIN EN CE MOMENT ?
UN JOUR JE LE TUERAI!


VOUS VOULEZ RIRE! JE PEUX VOUS AFFIRMER QU' ALORS VOUS SERVIREZ DE PÂTURE AUX CHIENS.

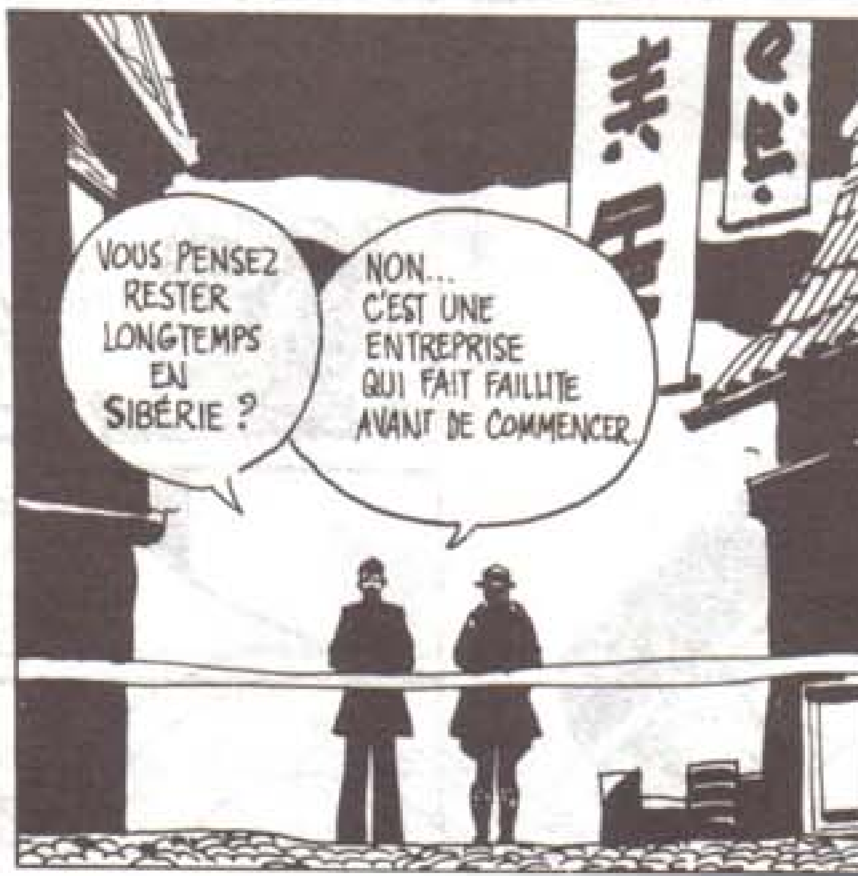

TANDIS QU'À SHANGHAÏ...
ET C'EST AINSI QUE J'AI ROSSÉ CE DÉPRAVÉ DE SPATZETOFF, PUIS, J'AI DÛ VENIR À SHANGHAÏ POUR UNE HISTOIRE DE PIÈCES DE RECHANGE D'AVIONS... ET VOUS, QUE FAITES-VOUS ICI ?
31


JE M'APPELLE CORTO MALTESE ET JE DOIS ALLER À HARBIN, EN MANDCHOURIE.


HARBIN ?... JE DOIS Y ALLER AUSSI ET J'AI UNE PLACE POUR VOUS. AVEZ-VOUS DÉJÀ VOLÉ ?
PAR TOUS LES DIABLES, NON !


C'EST UNE EXPÉRIENCE QUI NE ME TENTE GUÈRE. COMBIEN DE TEMPS FAUT-IL POUR ARRIVER À HARBIN, EN AVION ?


DEUX JOURS, EN COMPTANT LES ESCALES AUX COMMANDOS QUE JE DOIS VISITER ET LES RAVITAILLEMENTS... ALORS... VOUS VENEZ ?
MAIS OUI... JE VIENS.


VOUS PENSEZ RESTER LONGTEMPS EN SIBÉRIE ?
NON... C'EST UNE ENTREPRISE QUI FAIT FAILLITE AVANT DE COMMENCER.

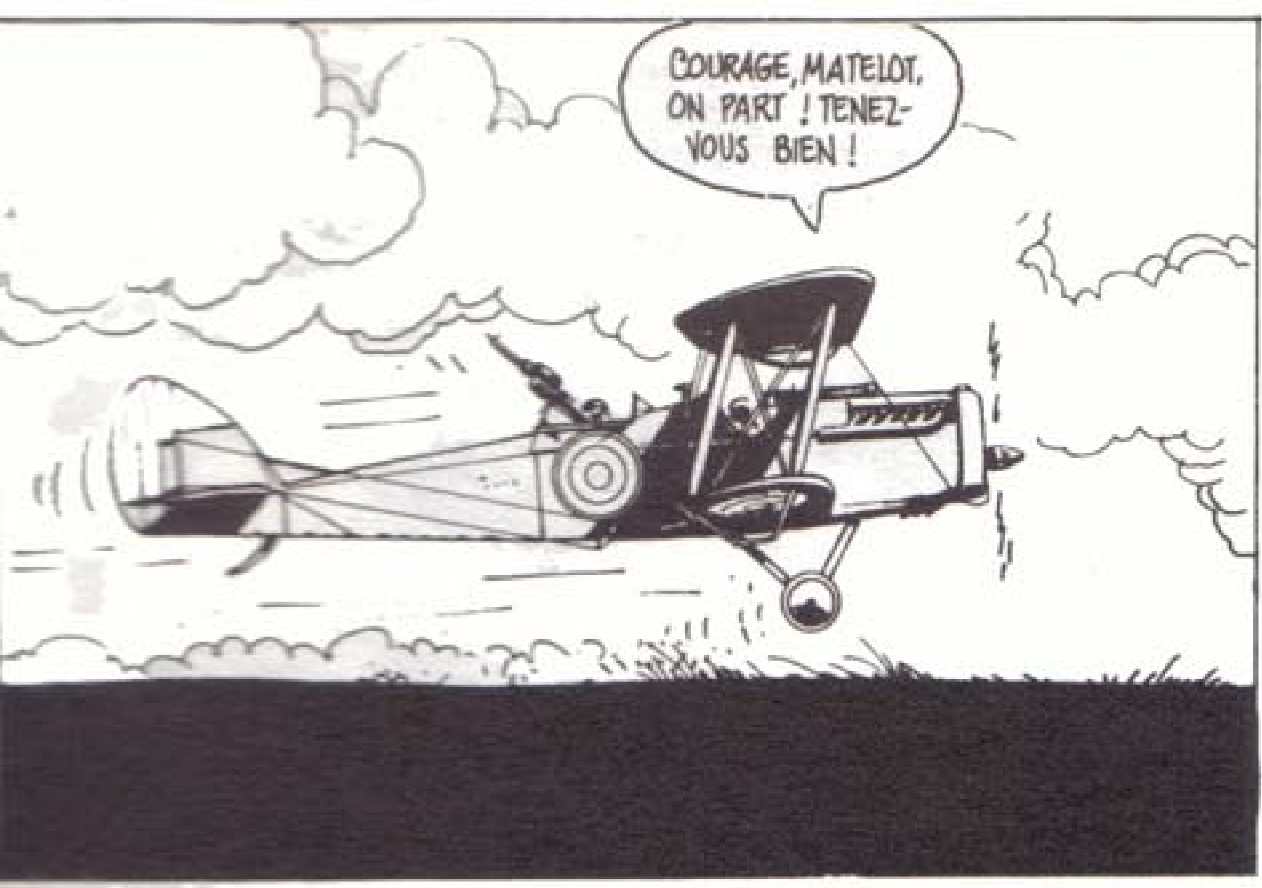

NOUS VOUS AVONS CHERCHÉ TOUTE LA JOURNÉE, MAJOR TIPPIT. ON VOUS ATTEND AU BUREAU DES SIGNALEMENTS.
MERCI... VOUS VENEZ, CORTO MALTESE ?
MP


JACK, IL Y A DES NOUVELLES DE TON ARISTOCRATE RUSSE... ELLE EST L'HÔTE DU GÉNÉRAL SEMENOFF... EN MANDCHOURIE.
DE CE GÉNÉRAL FANTOCHE DES JAPONAIS?...


FANTOCHE OU NON... C'EST UN HOMME AVEC LEQUEL IL FAUT COMPTER. PUISQUE, AVEC LES ANGLAIS, NOUS APPUYONS L'AMIRAL KOLCHAK, LES JAPONAIS VONT ESSAYER DE SOUTENIR SON GOUVERNEMENT EN SIBÉRIE.


QU'EST-CE QUE JE VOUS DISAIS, CORTO MALTESE !... VOUS VOYEZ, ENTRE ALLIÉS, NOUS NOUS METTONS DES BÂTONS DANS LES ROUES. ALLONS-Y... L'AVION DOIT ÊTRE PRÊT.


CE CASQUE VOUS VA VRAIMENT BIEN... VOUS RESSEMBLEZ À MA TANTE...
PAR POLITESSE, J'ÉVITERAI DE VOUS DIRE À QUOI VOUS RESSEMBLEZ, VOUS !
32


COURAGE, MATELOT, ON PART ! TENEZ-VOUS BIEN !

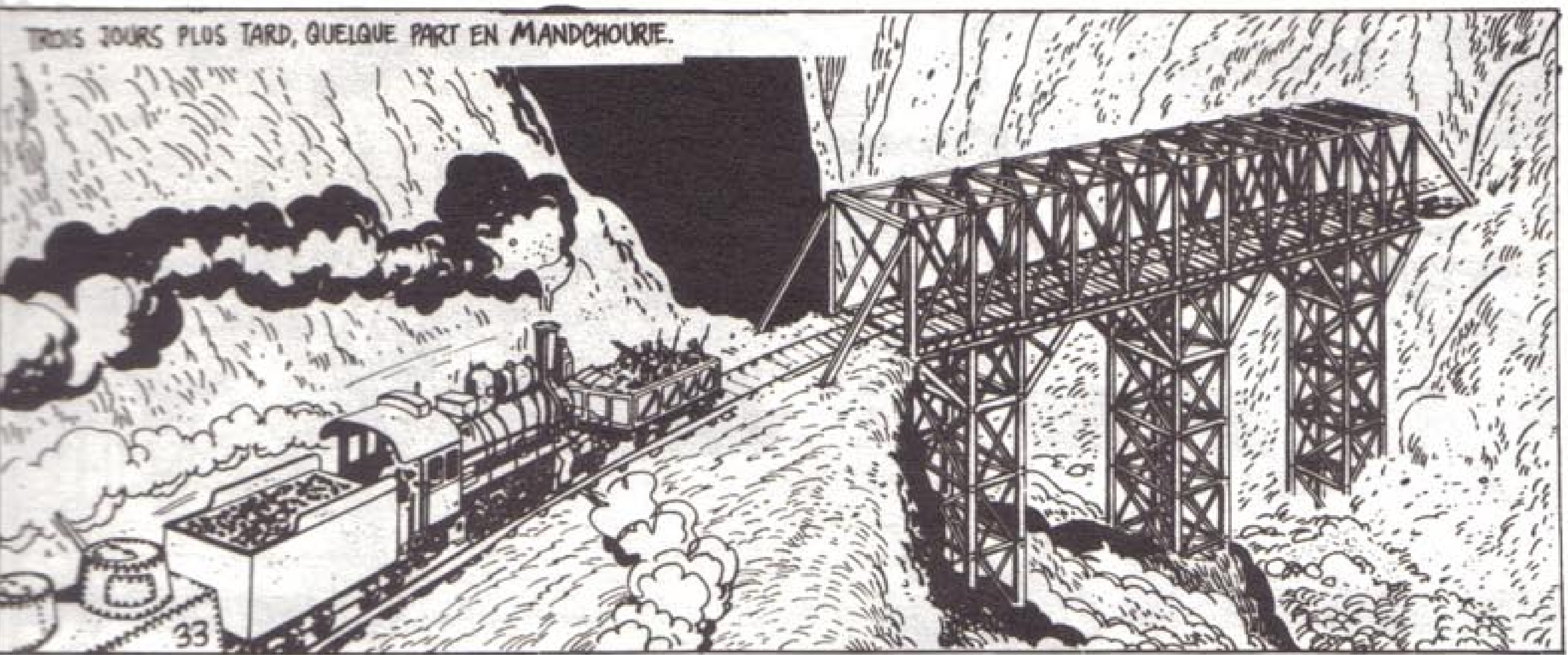

IL COMMENCE À FAIRE FROID POUR VOLER SUR CES CARRIOLES. ON A LES OS GELÉS.
QUI EST CE MARIN ?
MOI, JE L'AI DÉJÀ VU IL Y A DEUX OU TROIS ANS... DANS LE HONDURAS... JE N'AI PAS TRÈS BIEN COMPRIS CE QU'IL FAISAIT ALORS, MAIS AUJOURD'HUI, JE COMPRENDS ENCORE MOINS.


QU'EN DITES-VOUS ? ÇA VOUS PLAIT ?


JE NE VOUS ENTENDS PAS... QUE DITES-VOUS ?
JE NE VOUS ENTENDS PAS... QUE VOULEZ-VOUS ?


JE SENS VENIR LE MAL DE MER...


QUE VOULEZ-VOUS ?
JE NE VOUS COMPRENDS PAS, QUE DITES-VOUS ?


TROIS JOURS PLUS TARD, QUELQUE PART EN MANDCHOURIE.
33

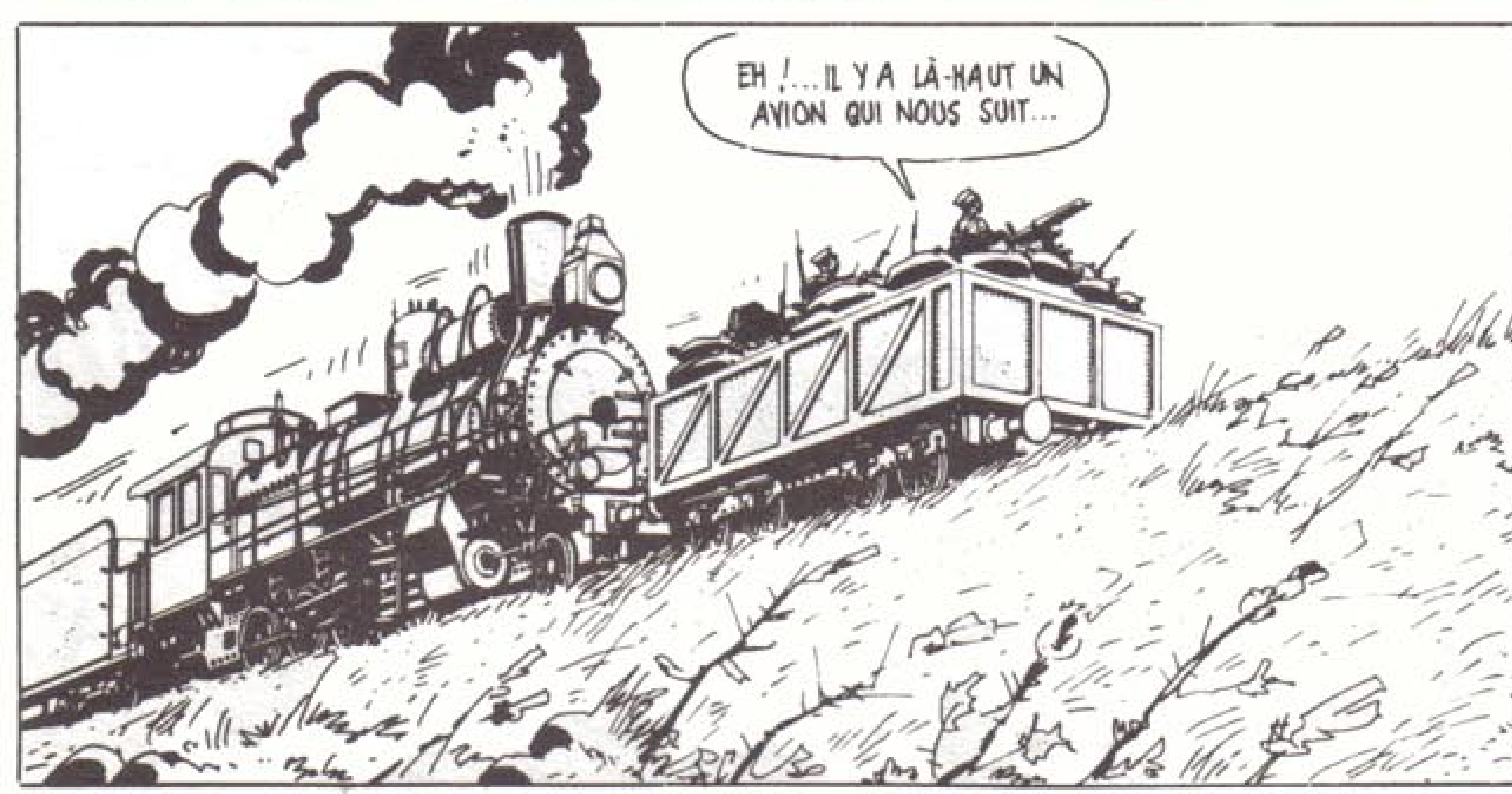



JE N'AI PAS L'IMPRESSION QUE LE BARON VON UNGERN SOIT D'ACCORD AVEC LE GÉNÉRAL SEMENOFF... PEUT-ÊTRE QUE NOTRE AMI, L'AMIRAL KOLCHAK, POURRAIT L'UTILISER CONTRE SEMENOFF. QU'EN DITES-VOUS, SPATZETOFF ?...


J'EN DOUTE. SEMENOFF ET UNGERN SE HAÏSSENT, MAIS ILS MÉPRISENT TOUS DEUX L'AMIRAL. NON... JE NE CROIS PAS QUE KOLCHAK PUISSE SE FAIRE L'ALLIÉ DE L'UN D'EUX.


LE BARON N'A QU'UN BUT : FONDER UN EMPIRE ASIATIQUE POUR PARTIR À LA CONQUÊTE DE L'EUROPE. IL CROIT ÊTRE LA RÉINCARNATION DE GENGIS KHAN... IL EST CONVAINCU QU'UNE NOUVELLE HORDE PARTIRA DE MONGOLIE ET QU'ELLE DOMINERA LE MONDE. UNE NOUVELLE ÉLITE D'ARISTOCRATES GUERRIERS. IL EST FOU !


TOUT CELA EST DÉLICIEUSEMENT ROMANTIQUE.
DA, DA... TOUT CELA EST DE LA PURE FOLIE OBSCÈNE. MAIS LE BARON VON UNGERN NOUS SERA UTILE.

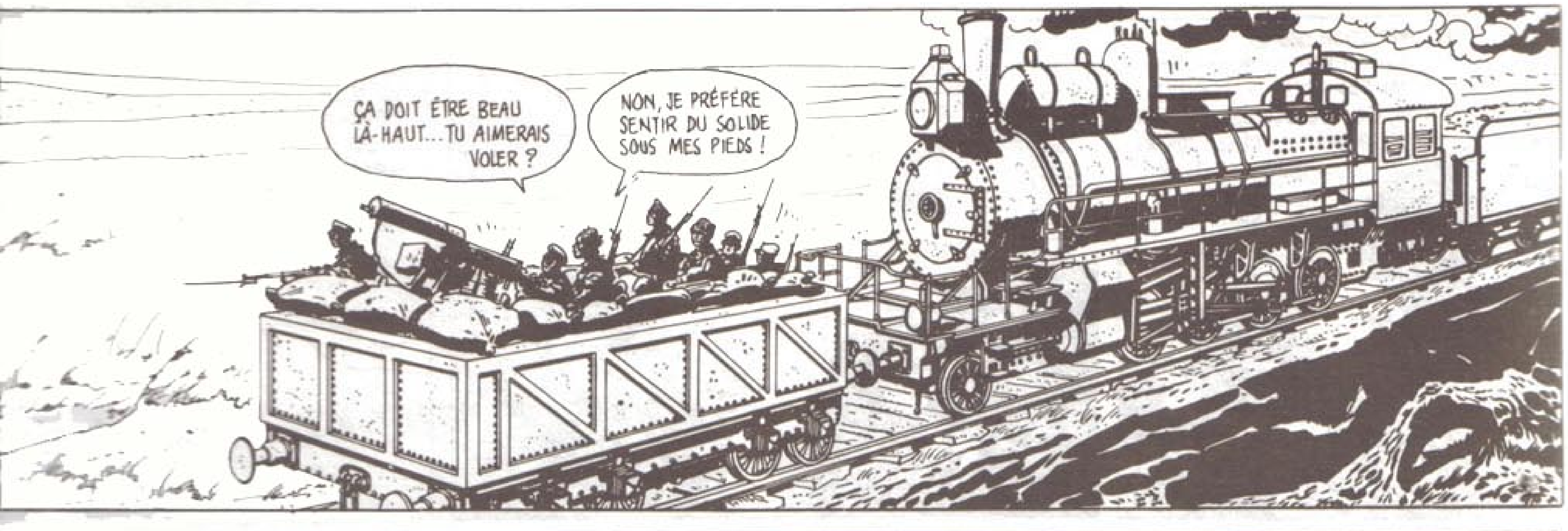

EH !... IL Y A LÀ-HAUT UN AVION QUI NOUS SUIT...

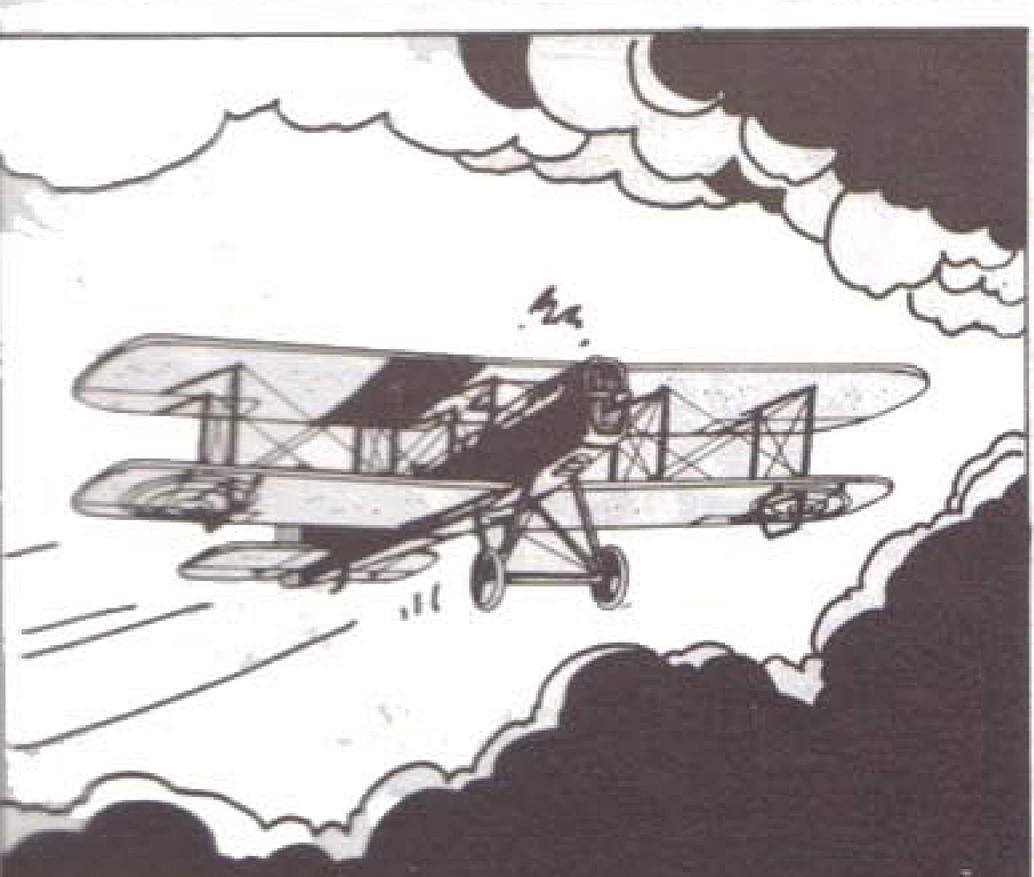

PRÉVENEZ LA DUCHESSE.


IL Y A UN AVION QUI NOUS SUIT.
UN AVION ?

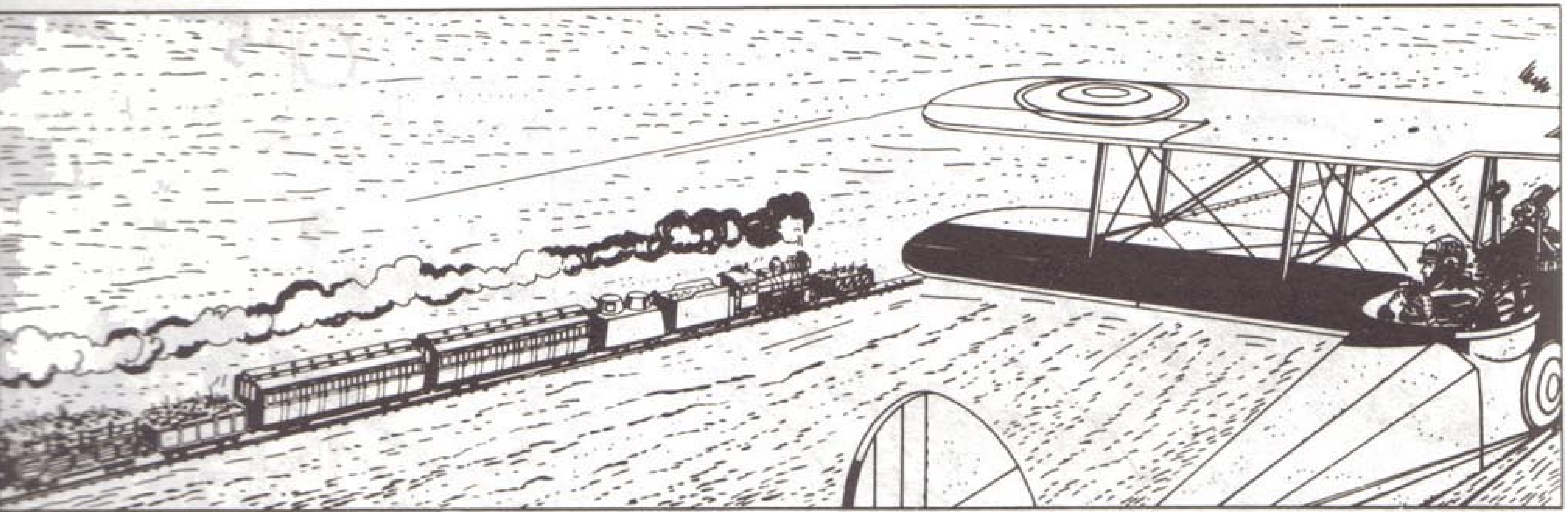

C'EST UN AVION AMÉRICAIN.


34


ÇA DOIT ÊTRE BEAU LÀ-HAUT... TU AIMERAIS VOLER ?
NON, JE PRÉFÈRE SENTIR DU SOLIDE SOUS MES PIEDS !



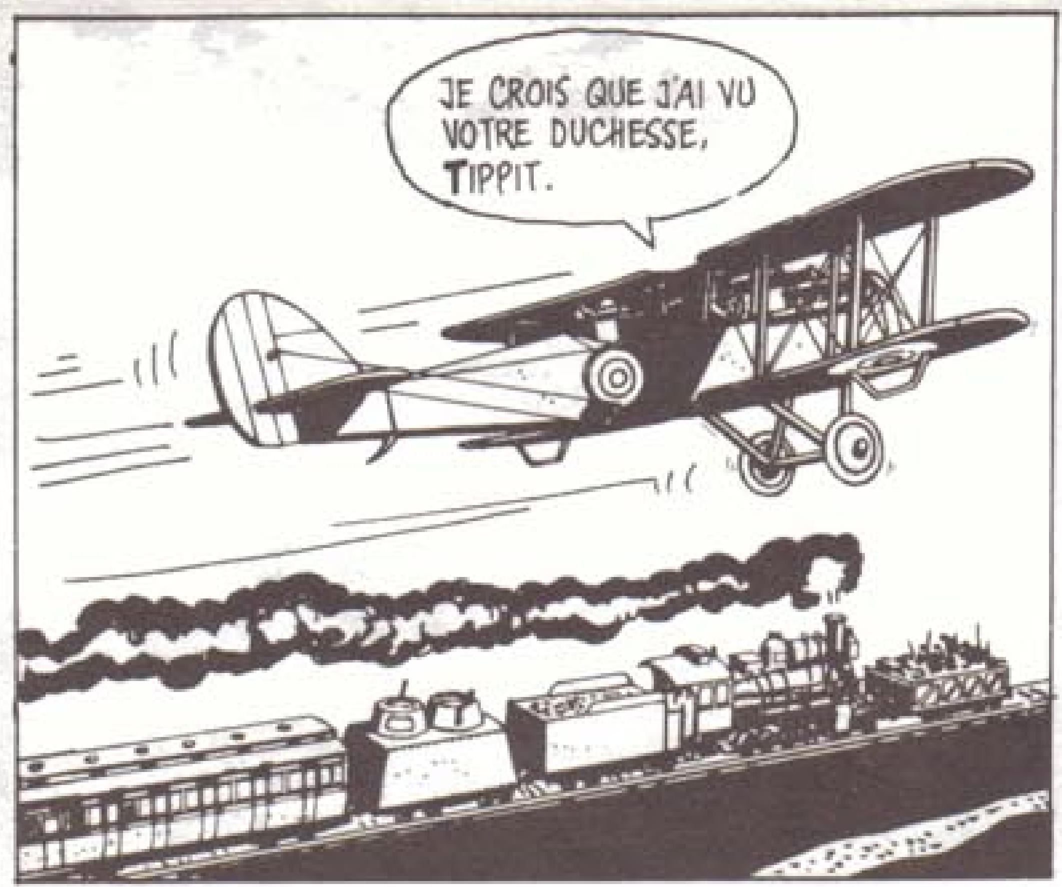

C'EST PEUT-ÊTRE LE TRAIN DE L'OR !?...
VOILÀ, JE PENSE, LE TRAIN DE SEMENOFF ET DE LA DUCHESSE MARINA SEMINOVA...

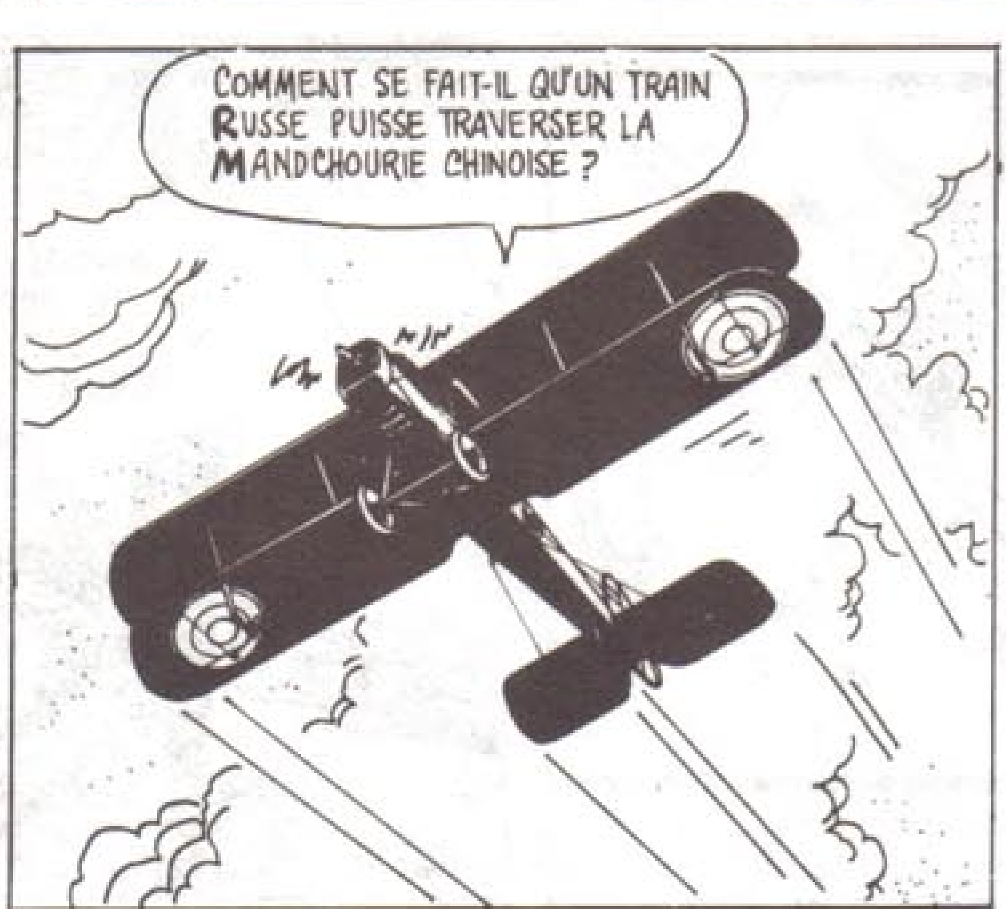


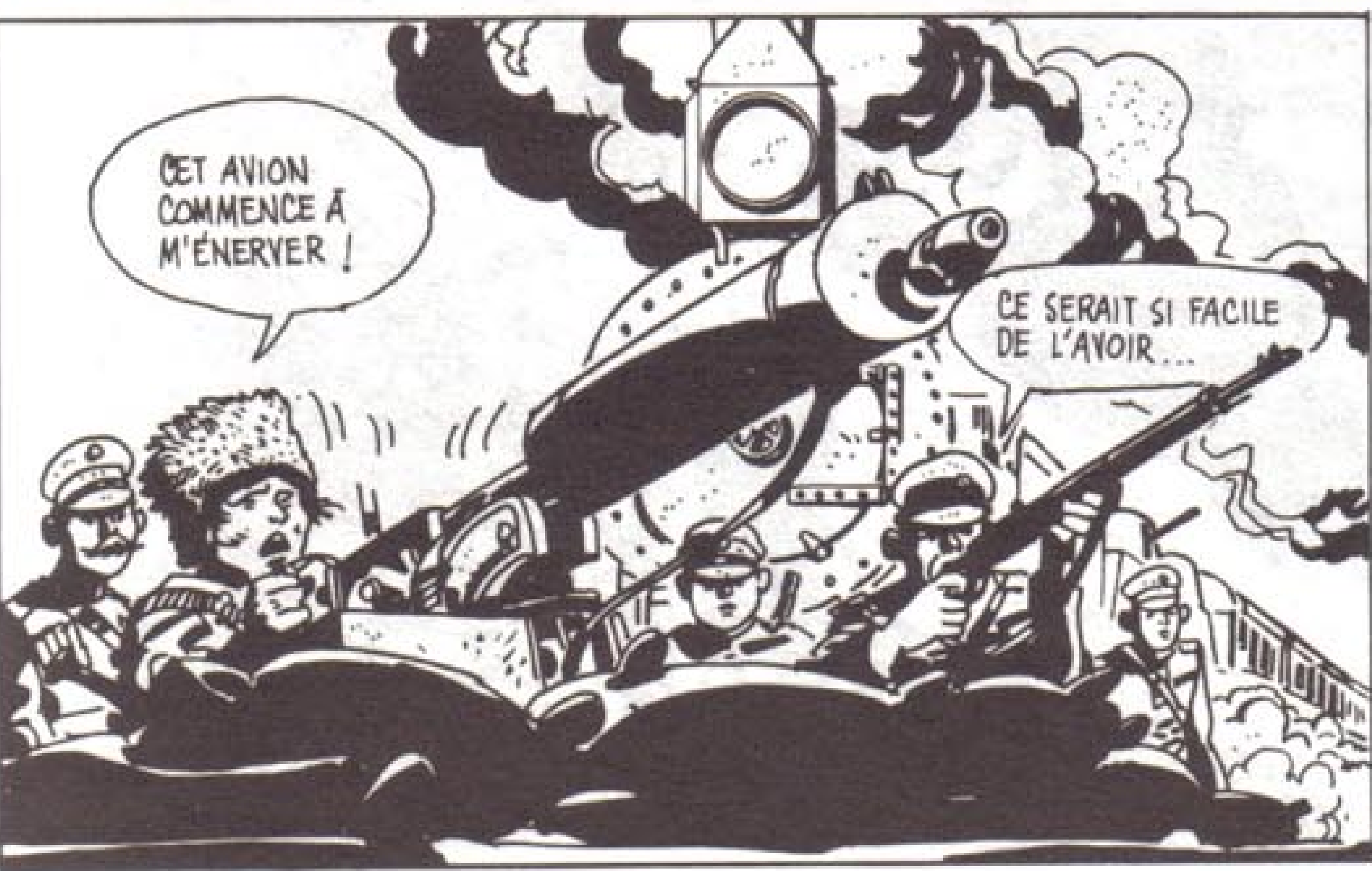

CE N'EST PAS POSSIBLE... NON. LE TRAIN DE L'OR DOIT ÊTRE ENTRE LES MAINS DE L'AMIRAL KOLCHAK, BEAUCOUP PLUS À L'EST.
CORTO... VOUS VOYEZ QUELQUE CHOSE D'INTÉRESSANT ?




J'AI L'IMPRESSION QUE CET AMÉRICAIN VOLE EN DEHORS DE SA ROUTE



JE CROIS QUE J'AI VU VOTRE DUCHESSE, TIPPIT.


C'EST LE MAJOR JACK TIPPIT !

COMMENT SE FAIT-IL QU'UN TRAIN RUSSE PUISSE TRAVERSER LA MANDCHOURIE CHINOISE ?

LA MANDCHOURIE EST CONTRÔLÉE PAR LES JAPONAIS, ET SEMENOFF ET LES AUTRES "ATEMAN" COSAQUES DU GOUVERNEMENT KOLCHAK SONT SOUS LA PROTECTION DES JAPONAIS.

CET AVION COMMENCE À M'ÉNERVER !
CE SERAIT SI FACILE DE L'AVOIR...

JACK TIPPIT ?... TIENS, TIENS... ALORS, ABATTEZ-LE !

FEU SUR L'AVION

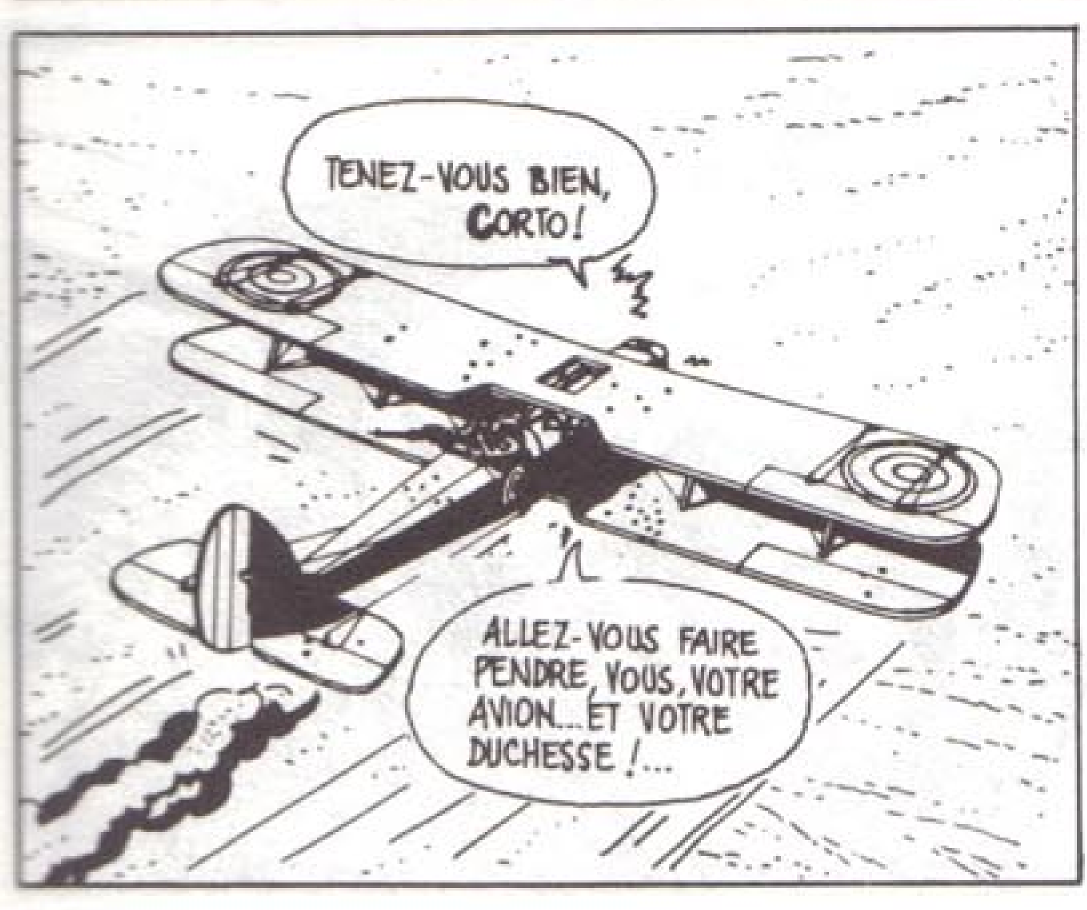
MITRAILLEUR ! OUVREZ LE FEU !

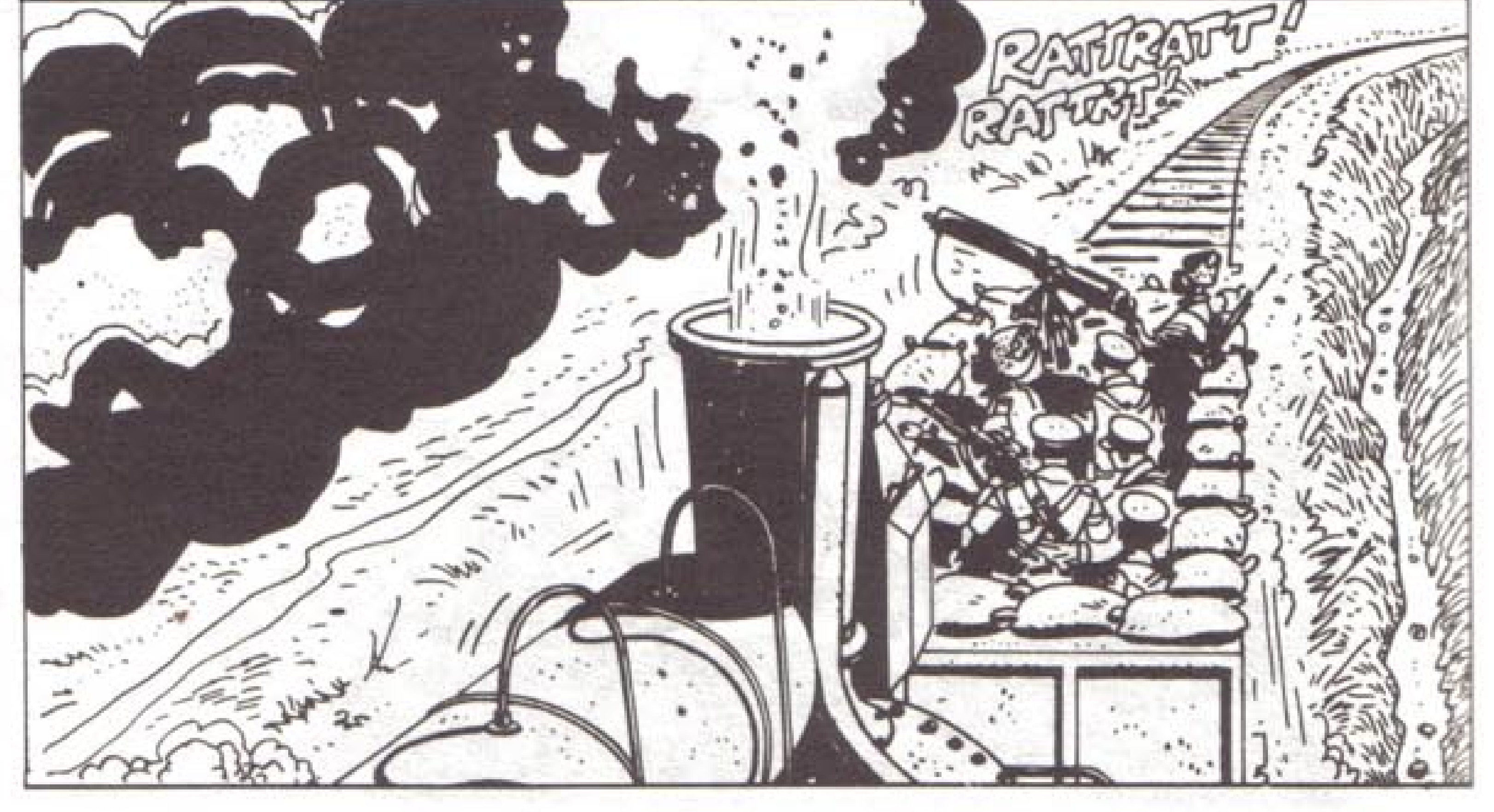

RATTRAT
TATATRATTAT
RATRATATTT
RATTRAT!

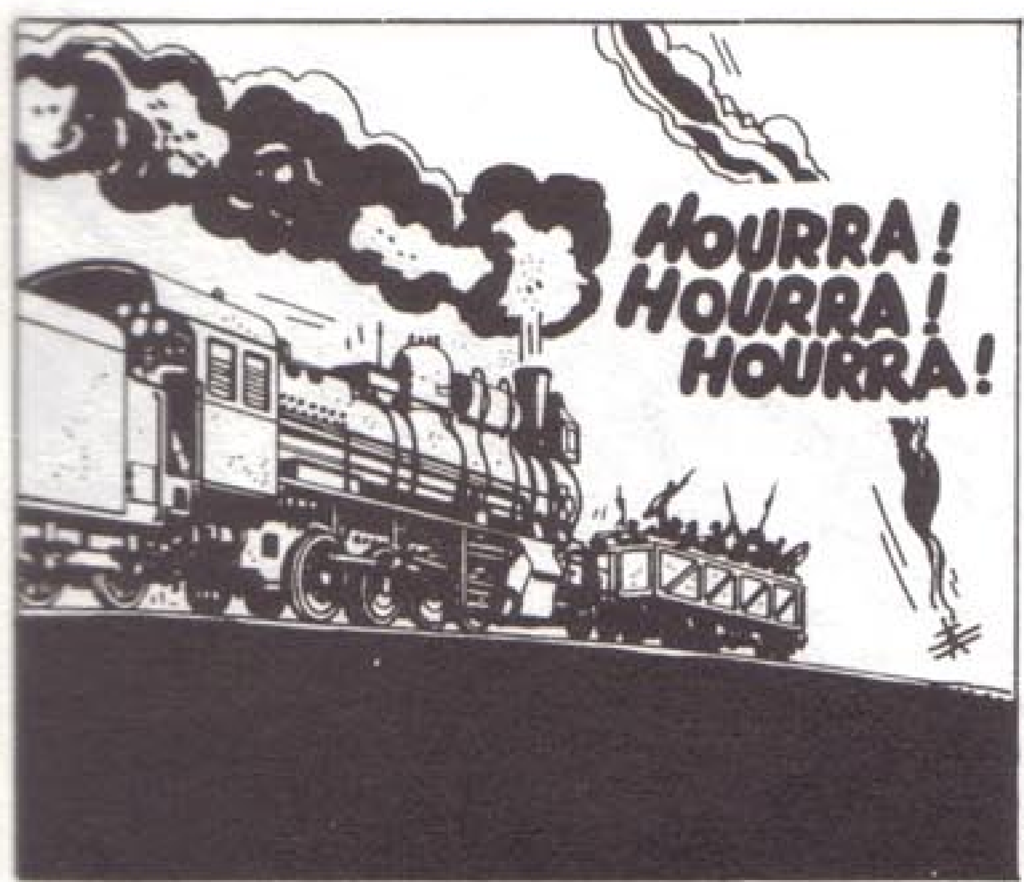

RATRATTAT!
RATTRATTT!


HÉ!... ON NOUS TIRE DESSUS!

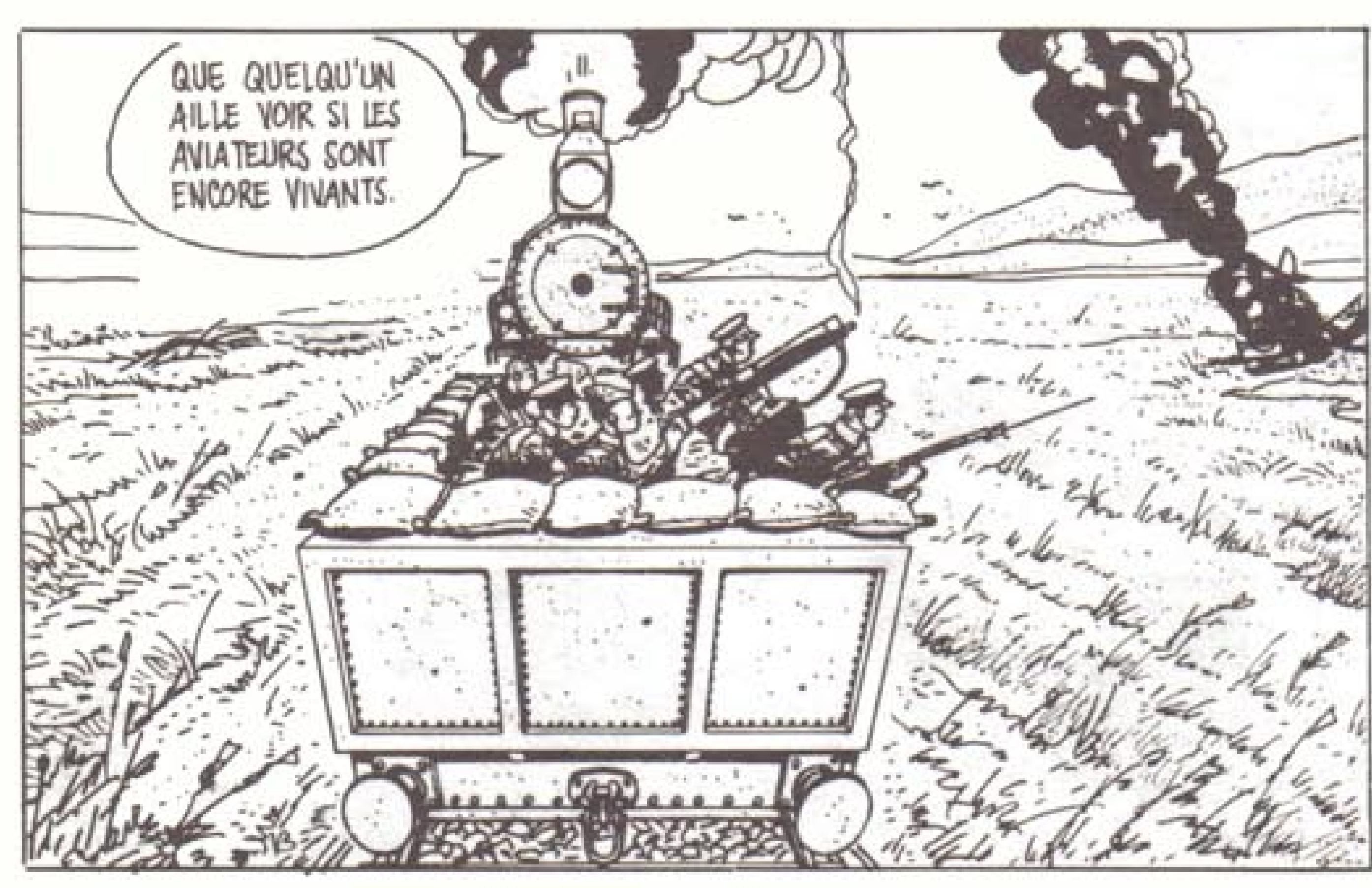

CES MAUDITS... ILS NOUS ONT EUS... NOUS PERDONS DE L'HUILE. IL FAUT ATTERRIR.


TENEZ-VOUS BIEN, CORTO!
ALLEZ-VOUS FAIRE PENDRE, VOUS, VOTRE AVION... ET VOTRE DUCHESSE!...


RATTRATT!
RATTRT!


HOURRA!
HOURRA!
HOURRA!


FORMIDABLE, CE MITRAILLEUR! IL FAUT LUI DONNER UNE RÉCOMPENSE... ARRÊTEZ!
36


QUE QUELQU'UN AILLE VOIR SI LES AVIATEURS SONT ENCORE VIVANTS.


POURQUOI AVONS-NOUS ABATTU CET AVION ?
JE NE SAIS PAS. PEUT-ÊTRE PARCE QUE LA DUCHESSE S'ENNUYAIT.


EH BIEN... COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS ?






TENEZ-VOUS TRANQUILLES OU C'EST ICI QUE VOTRE CHANCE S'ARRÊTE
IL VAUT MIEUX LES ÉCOUTER, CORTO...


EH NON ! ARRÊTEZ DE ME DONNER DES CONSEILS, TIPPIT. DÈS QUE JE SUIS AVEC VOUS, TOUT VA MAL.
MAIS C'EST PARCE QU'ON SE CONNAÎT À PEINE... VOULEZ-VOUS UN "CONNECTICUT CIGAR"?


AMENEZ-LES MOI, SPATZETOFF.


JE SUIS DÉSOLÉE, MAJOR TIPPIT... NOUS CROYIONS QUE C'ÉTAIT UN AVION BOLCHÉVIQUE... COMMENT PUIS-JE ME FAIRE PARDONNER ? J'ESPÈRE QUE VOUS N'ÊTES PAS TROP FÂCHÉ !...


ESPÉREZ, ESPÉREZ, DUCHESSE, MAIS...


...AVEC LE GOUVERNEMENT DES ETATS-UNIS, ESPÉREZ UN PEU MOINS, CAR IL N'AIME PAS QU'ON LUI ABATTE SES AVIONS. À PART CELA, COMMENT ALLEZ-VOUS, DUCHESSE ?
OH... TRÈS BIEN. J'AI PLUSIEURS FOIS PENSÉ À VOUS, TIPPIT... MAIS VOTRE AMI EST BLESSÉ ?...


HEU... VOUS ME FERIEZ LE PLUS GRAND PLAISIR EN ME LAISSANT EN DEHORS DE VOS HISTOIRES.


IL A MAUVAIS CARACTÈRE, VOTRE AMI, MAJOR !
AH, MAIS CE N'EST PAS GRAVE ! IL AGIT AINSI POUR SE DONNER DE L'IMPORTANCE, MAIS C'EST UN GARS SYMPATHIQUE QUI S'APPELLE CORTO MALTESE.


HMMM... CORTOUSHKA !!!




AH... EH BIEN... TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN. DA, DA... SPATZETOFF... INSTALLEZ CES MESSIEURS LE MIEUX POSSIBLE...


EH LÀ... SPATZETOFF, MON GRAND AMI.
VOULEZ-VOUS ME SUIVRE, MAJOR ?




CORTO, JE VOUS PRÉSENTE L'UN DES PLUS GROS FILS DE CHIENNE QUI EXISTENT AU MONDE, LE MAJOR SPATZETOFF, DES COSAQUES DU USSURI.
AH... SPATZETOFF...


NE FAITES PAS ATTENTION AU MAJOR TIPPIT... JE NE ME LAISSE PAS IMPRESSIONNER FACILEMENT. JE DIRAIS MÊME QUE VOUS M'ÊTES SYMPATHIQUE... COMMENT VOUS APPELEZ-VOUS DÉJÀ ? AH OUI... SPASSETON !


SPATZETOFF... ET NON SPASSETON... CE TRAIN SE DIRIGE VERS CHITA, EN TRANSBAIKAL POUR RENCONTRER L'ATEMAN DEMENOFF. VOUS POURREZ REJOINDRE VOTRE DESTINATION... BIEN ENTENDU SI VOUS ARRIVEZ LÀ-BAS SANS INCIDENT !
38


IL Y A LONGTEMPS QUE VOUS CONNAISSEZ CETTE DUCHESSE RUSSE ?


DEPUIS LE MOIS D'AOÛT DERNIER, PENDANT UNE FÊTE DE BIENVENUE AUX TROUPES AMÉRICAINES À VLADIVOSTOK... LES STUPIDITÉS HABITUELLES... MAIS ON Y GASPILLAIT LE CAVIAR, LE CHAMPAGNE... ET LES DUCHESSES. DOMMAGE QUE VOUS N'ÉTIEZ PAS LÀ.
IL Y AURA D'AUTRES FÊTES, ESPÉRONS-LE !


MAIS IL FAUDRAIT QUE JE DESCENDE AVANT D'ARRIVER EN SIBÉRIE. JE DEVRAIS PARLER À LA DUCHESSE.
DESCENDRE MAINTENANT EN MANDCHOURIE SIGNIFIE, DANS LE MEILLEUR DES CAS, FINIR DEVANT UN PELOTON D'EXÉCUTION DU "SEIGNEUR DE LA GUERRE," SHAN TOLSIN, OU BIEN...


...TORTURÉ ET MASSACRÉ PAR LES BANDITS MANDCHOUS...
MAIS MOI, JE NE SUIS NI AMÉRICAIN NI RUSSE. JE DEVRAIS POUVOIR SURVIVRE PLUS FACILEMENT DANS CE CAS.


HÉ... JE PEUX ALLER VOIR LA DUCHESSE ?
OUI !


OH, CORTOUSHKA... VOUS ME CHERCHIEZ ?
OUI, EXCELLENCE, JE VOUDRAIS VOUS DEMANDER UNE FAVEUR.


JE DÉSIRERAIS M'ARRÊTER À LA FRONTIÈRE MANDCHOUE
LA MANDCHOURIE EST DANGEREUSE, CORTOUSHKA...


C'EST CE QU'ON ME RÉPÈTE DEPUIS CE MATIN. MAIS JE DOIS ALLER À HARBIN... J'AI DES AMIS LÀ-BAS.
PEUT-ÊTRE UNE AMIE ?... JE VAIS ESSAYER DE VOUS AIDER, CORTOUSHKA, MAIS LA FRONTIÈRE SIBÉRIENNE EST ENTRE LES MAINS DU BARON UNGERN ROMAIN STERNBERG... UN MONSIEUR DIFFICILE.


QUI EST CE BARON UNGERN ROMAIN STERNBERG ?


UN DESCENDANT DIRECT DES CHEVALIERS TEUTONIQUES ÉTABLIS EN ESTONIE AU XIIème SIÈCLE. SA FAMILLE A ÉTÉ LIQUIDÉE PAR LA RÉVOLUTION. IL A FONDÉ, AVEC UN COSAQUE, LE GÉNÉRAL SEMENOFF, LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA TRANSBAÏKALIE EN MAI 1918 À TCHITA. MAINTENANT, IL DOIT SE TROUVER QUELQUE PART À LA FRONTIÈRE SIBÉRIENNE... ESSAYANT DE CONNAÎTRE SON AVENIR.


QUELQUE PART À LA FRONTIÈRE SIBÉRIENNE...
QUE VOIS-TU DANS CET OS ?
TA VIE EST COURTE... TRÈS COURTE, DEUX ANS PEUT-ÊTRE... ET IL Y A BEAUCOUP DE SANG...
39


DEUX ANS... CELA DEVRAIT SUFFIRE POUR CE QUE J'AI À FAIRE... QUE VOIS-TU D'AUTRE ?


JE VOIS SEULEMENT DU SANG, UNGERN KHAN... BEAUCOUP DE SANG...


TU ME L'AS DÉJÀ DIT, SORCIÈRE, MAIS TU NE ME DIS PAS SI JE SERAI VAINQUEUR... IMBÉCILE !


EH BIEN ?


ICI ON DIT SEULEMENT QUE TU TUERAS BEAUCOUP... QUE TU FERAS COULER BEAUCOUP DE SANG !


JE COMMENCERAI PAR LE TIEN, MAUDITE VIEILLE !
BANG!
BANG!


DEUX ANS DE VIE... IL N'Y A PAS DE TEMPS À PERDRE !


MAKEJEVICH, PRÉPARE LA DIVISION... NOUS DEVONS PARTIR !


IMMÉDIATE-MENT !


DEUX ANS POUR CRÉER UN GRAND EMPIRE !


JE SUIS VENU VOUS DIRE AU-REVOIR, SEMENOFF... JE PARS POUR DAURIA... JE VOUS ORGANISERAI L'ATTAQUE CONTRE NOS ENNEMIS DE LA MONGOLIE, MAIS J'AI BESOIN DE L'APPUI DES JAPONAIS ET DE SHANG TSO LIN, LE CHEF DE LA MANDCHOURIE.
MONGOLIE


LES SOLDATS DU "SEIGNEUR DE LA GUERRE" HSU CHOU TSENG ONT OCCUPÉ URGA ET ILS TIENNENT PRISONNIER L'EMPEREUR DIVIN DE LA MONGOLIE... QUE VOUDRIEZ-VOUS FAIRE ?... LE LIBÉRER ?


LES SEIGNEURS DE LA GUERRE CHINOIS SE DISPUTENT ENTRE EUX ET LES BOLCHÉVIQUES EN PROFITENT POUR CRÉER UN MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE MONGOL. S'ILS Y PARVIENNENT, CE SERA LA FIN DE NOTRE MONDE.


CE N'EST QU' EN PARTANT D'UNE ASIE LIBERÉE DU BOLCHÉVISME, QUE NOUS POURRONS RECONQUÉRIR LA RUSSIE ET L'EUROPE.


AVEC MA DIVISION DE CAVALERIE ASIATIQUE, J'OCCUPERAI URGA, LA VILLE SAINTE MONGOLE, ET PUIS J'ATTAQUERAI LA RUSSIE ROUGE, COMME UN NOUVEL ATTILA OU GENGIS KHAN OU TAMERLAN...


TU DÉLIRES, UNGERN, CETTE GUERRE EST PERDUE. LA SEULE CHOSE QUE NOUS AYONS À FAIRE, C'EST DE PRENDRE CE QUI RESTE DE L'OR IMPÉRIAL ET DE DISPARAÎTRE SOUS UN AUTRE NOM DANS DES PAYS LOINTAINS.


CES IDÉES-LÀ, JE TE LES LAISSE, SEMENOFF... MOI, J'AI D'AUTRES RÊVES... POUR MOI, IL N'Y A QUE LA GUERRE QUI COMPTE !
JE VAIS ESSAYER DE T'AIDER, UNGERN, MAIS JE N'AI CONFIANCE NI DANS LES JAPONAIS NI DANS LES ALLIÉS. JE CROIS SEULEMENT À MES TRAINS BLINDÉS...


LA DUCHESSE MARINA SEMINOVA DOIT ARRIVER AVEC L'UN D'EUX... ELLE EST UNE AMIE DE L'AMIRAL KOLCHAK. ELLE IRA PRENDRE L'OR IMPÉRIAL POUR LE PORTER EN MANDCHOURIE.


ET TOI, SEMENOFF, TU L'AIDERAS POUR QUE TOUT FINISSE BIEN... HA... HA...


AU REVOIR, À DAURIA, SEMENOFF, SALUTATIONS À MARINA... DIVISION DE LA CHEVALERIE ASIATIQUE... MAAARCHE !


EN AVANT !... À LA RECHERCHE DE NOS FOLIES ET DE NOS GLOIRES !


NOUS SOMMES TRÈS BEAUX, SEMENOFF... TRÈS BEAUX !...


TRÈS BEAUX, ET TRÈS FOUS... ALLEZ, ALLEZ... L'ARMÉE VOUS COUPERA EN MORCEAUX. ET TU SERA BARRÉ DE LA LISTE DES PERSONNES AVEC QUI IL FAUT PARTAGER L'OR DE KOLCHAK.


COMMANDANT SEMENOFF... LE TRAIN - AVEC LA DUCHESSE MARINA SEMINOVA - EST ARRIVÉ. VOICI UNE LETTRE DU MAJOR SPATZETOFF.


HMM !


LE MAJOR SPATZETOFF NOUS MET EN GARDE CONTRE DEUX TYPES SUSPECTS, DONT UN NOMMÉ CORTO MALTESE.


LES HOMMES SONT LIBRES... QU'ILS AILLENT S'AMUSER... AUJOURD'HUI C'EST LA SAINT SEMENOFF. RIEZ ET CHANTEZ MES LOUANGES.


BRAVO SEMENOFF !
HA ! HA ! VIVE LE COMMANDANT ! HA ! HA !
HA ! HA !
VIVE SEMENOFF !
HA ! HA !


VOILÀ LE COMMANDANT SEMENOFF, CHEF DES COSAQUES DU BAÏKAL... GÉNÉRAL DE LA DIVISION SAUVAGE... ATTENTION, TIPPIT, NE LE PROVOQUEZ PAS.
AU QUARTIER GÉNÉRAL, IL EST CONNU PAR SA RÉPUTATION D'ASSASSIN.


CHÉRE MARINA, AS-TU FAIT BON VOYAGE ?
SERGHEY SEMENOFF, MON AMI, J'AI TRÈS BIEN VOYAGÉ À TRAVERS TOUTE LA MANDCHOURIE. LES CHINOIS ET LES JAPONAIS T'AIMENT BEAUCOUP...


ILS NE M'AIMENT PAS... ILS M'UTILISENT, MA CHÈRE... ILS M'UTILISENT TOUT SIMPLEMENT... MAIS, PRÉSENTE-MOI TES AMIS.
LE COMMANDANT CORTO MALTESE ET LE MAJOR TIPPIT, DE L'AIR FORCE AMÉRICAINE.

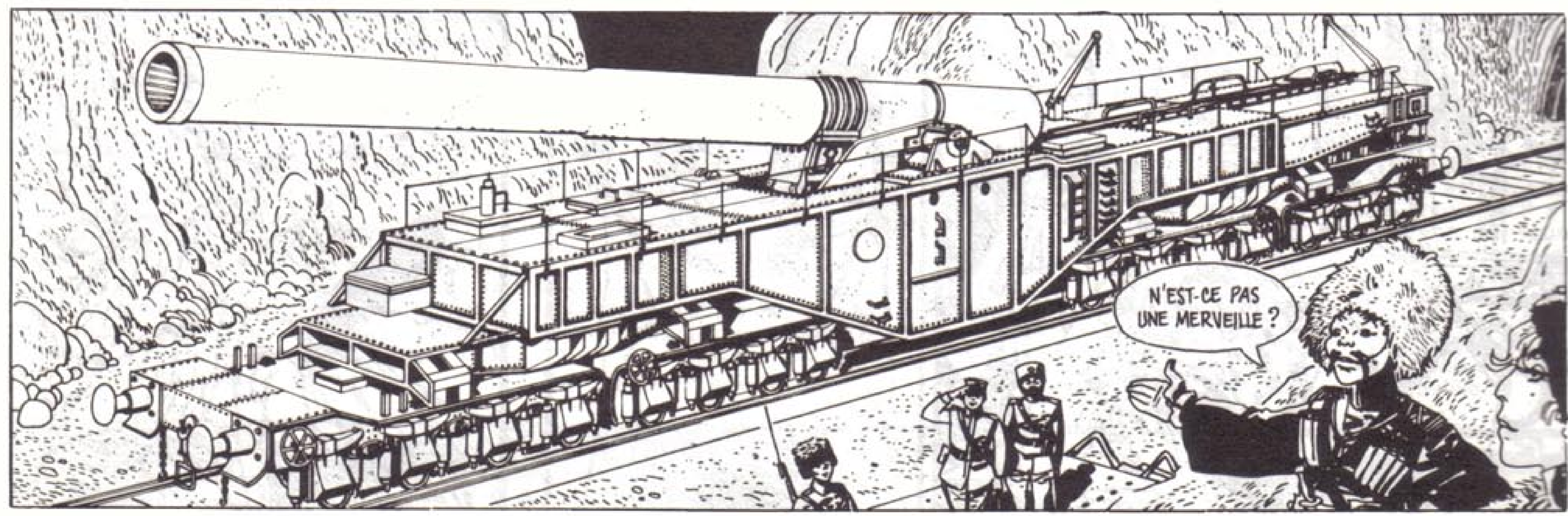

CORTO MALTESE... VOTRE TÊTE ME DIT QUELQUE CHOSE, JE DOIS DÉJÀ L'AVOIR VUE QUELQUE PART.
JE VOUS ASSURE QUE C'EST IMPOSSIBLE. MA TÊTE N'A JAMAIS CHANGÉ DE PLACE GÉNÉRAL... ELLE EST TOUJOURS RESTÉE AVEC MOI !
42




VIENS, MARINA. VIENS VOIR CE QUE LES JAPONAIS M'ONT OFFERT.


MESSIEURS, VENEZ AUSSI. JE SUIS SÛR QUE CELA VOUS INTÉRESSERA.


JE VOUS PRÉSENTE LE "DESTRUCTEUR".

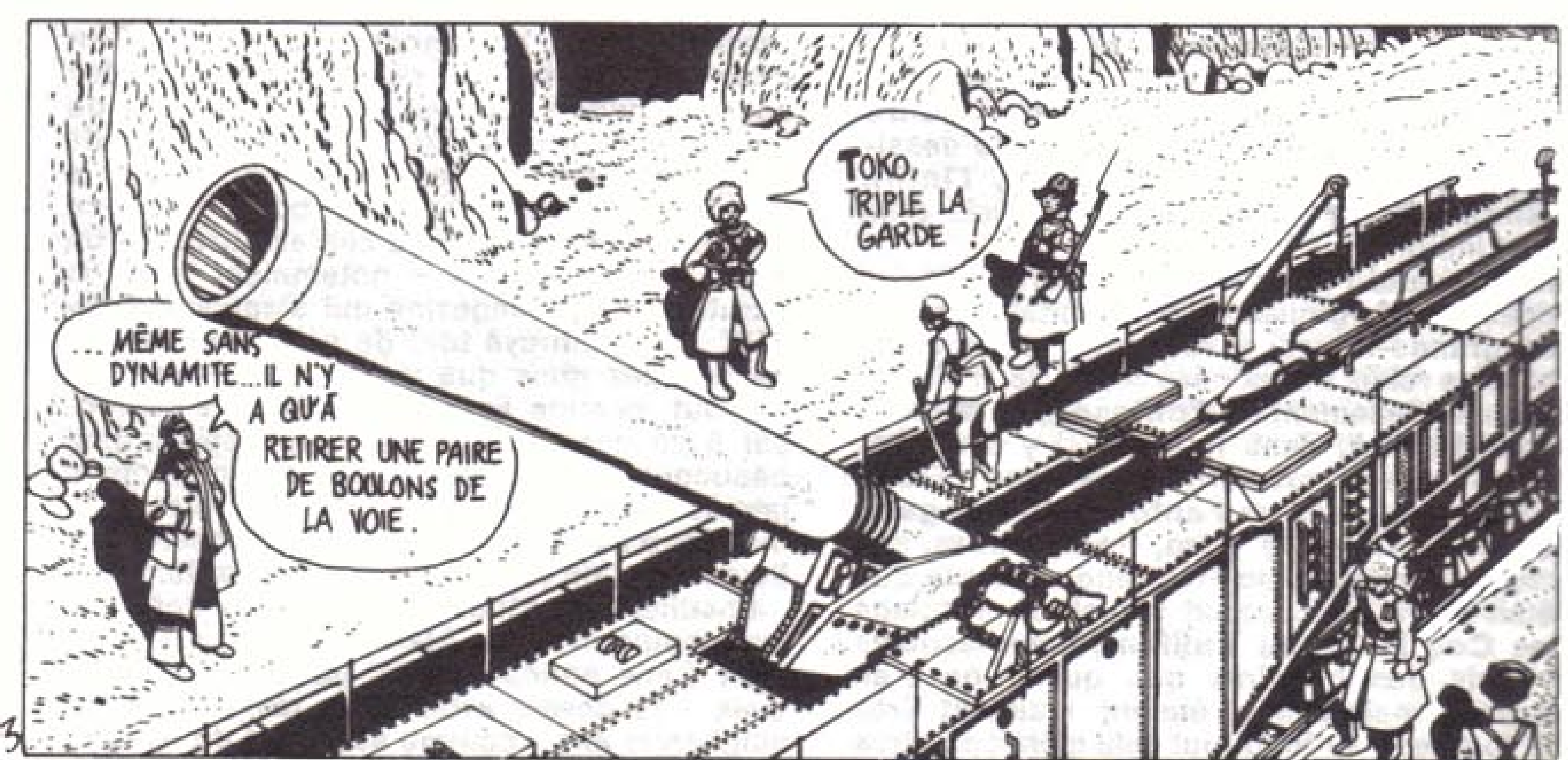

N'EST-CE PAS UNE MERVEILLE ?


AVEC MES TRAINS BLINDÉS ET AVEC LE "DESTRUCTEUR", JE PEUX TENIR LOIN DE MON TERRITOIRE TOUTE L'ARMÉE BOLCHÉVIQUE... AU MOINS PENDANT PLUSIEURS ANNÉES.


MES TRAINS ET MON CANON SONT PUISSANTS.
ILS SONT LOURDS...

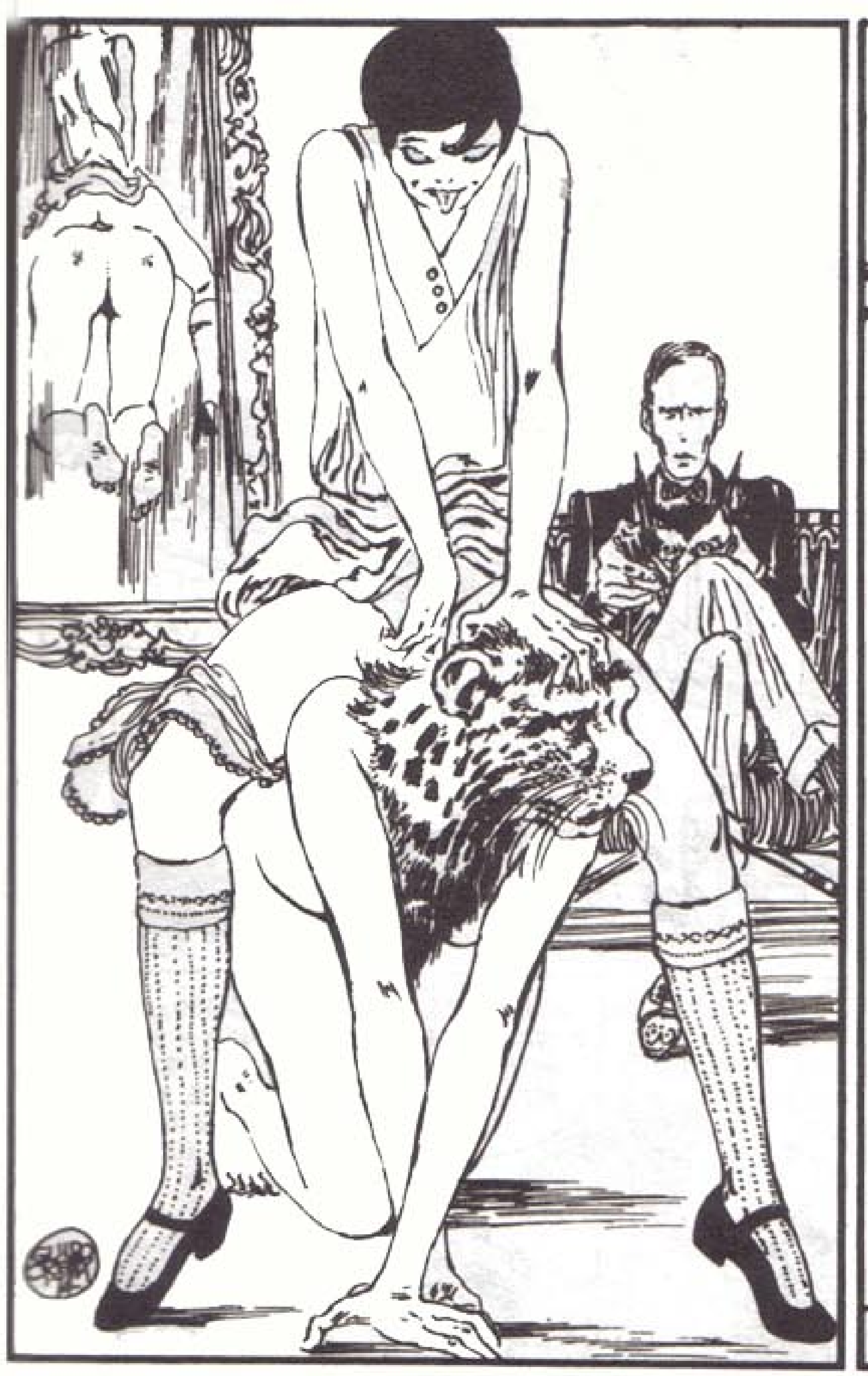

...ET LENTS. MOI, JE SAURAIS LES ARRÊTER AVEC UN PEU DE DYNAMITE.
CORTO...ON NE VOUS A JAMAIS DIT QU'IL N'ENTRE PAS DE MOUCHES DANS UNE BOUCHE FERMÉE ?..




TOKO, TRIPLE LA GARDE !
...MÊME SANS DYNAMITE...IL N'Y A QU'À RETIRER UNE PAIRE DE BOULONS DE LA VOIE.

(A SUIVRE)

LES BANDES DESSINÉES DE...







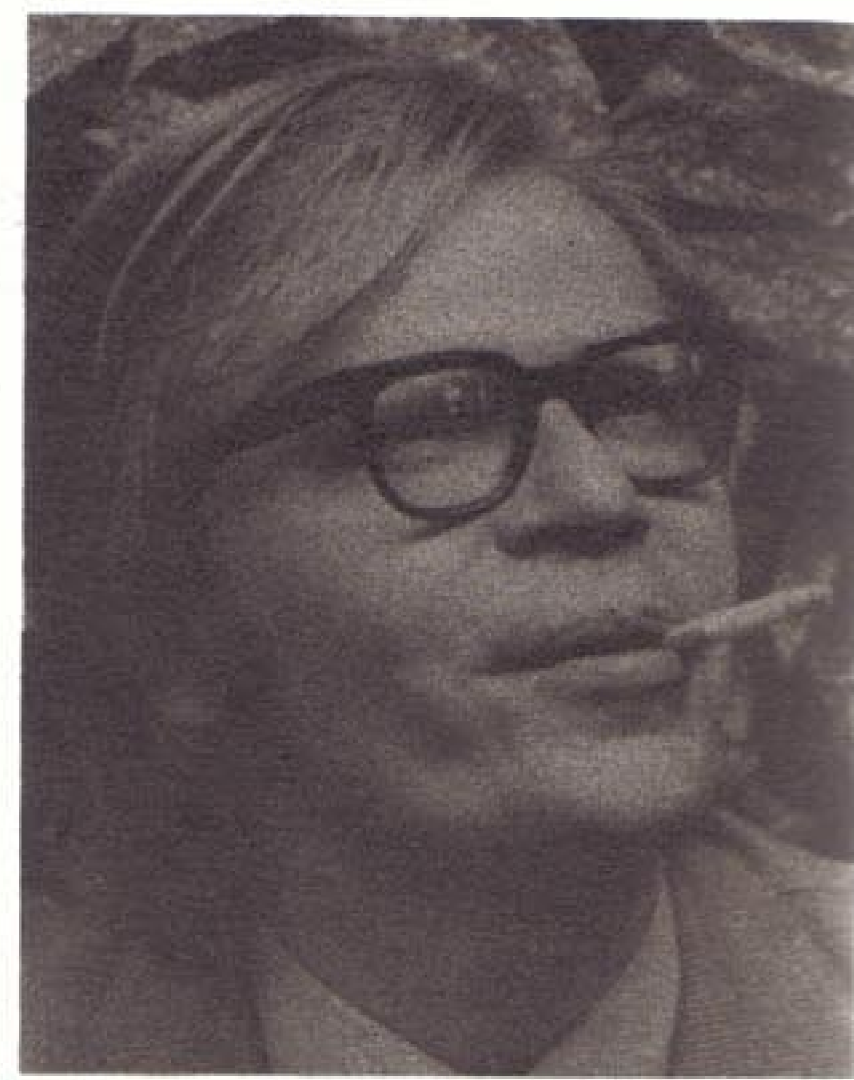
LE DÉMONTAGE DU ROMAN

Il se trouve que je suis arrivé d'une manière consciente à la bande dessinée, très tôt. Je pense que beaucoup de gens de ma génération, qui s'intéressent à ce moyen d'expression, ont commencé à avoir connaissance de ses classiques d'une manière un peu irréfléchie, avec ce qui leur était offert dans leur enfance. De mon temps, quand j'avais douze ou treize ans, on connaissait la bande dessinée par peu de choses : **Coq Hardi, Tintin, Vaillant, Cœur Vaillant,** et tout cela était assez limité.

Mais quand j'ai eu treize, quatorze ans, un magasin d'Angoulême, où habitait une de mes grands-mères, a reçu tout un arrivage d'albums reliés des années 36, 37, 38. Il s'agissait essentiellement de **Robinson,** de **Mickey** et de **Hop Là,** dans lesquels il y avait des choses aussi extraordinaires que **Flash Gordon,** les premiers **Fantôme du Bengale, Hopalong Cassidy, Pim, Pam, Poum,** etc. Et tout de suite je me suis rendu compte que c'était autre chose, qu'il y avait un décalage avec **Coq Hardi** ou **Vaillant,** dans lesquels je lisais des histoires qui, quand on s'en souvient maintenant, étaient vraiment très mal foutues - au fond tout cela n'était pas très passionnant.

Très vite, j'ai donc eu une attitude, si je puis dire, « intellectuelle » à l'égard de ces bandes, qui pour moi étaient beaucoup moins intéressantes par leur contenu même que par ce qu'elles représentaient d'une période qui n'était plus la mienne. J'ai trouvé aussi à l'époque d'autres albums reliés de choses beaucoup plus anciennes, comme **Le Bon Point Amusant,** qui contenait des bandes assez minables, ou des **Pieds Nickelés** du temps de mon père. Donc, très tôt, la bande dessinée a été pour moi autre chose que le simple divertissement d'un adolescent, ce qui fait qu'au moment où elle est devenue un sujet de recherches - notamment avec la parution de ce magazine qui s'appelait **Giff-Wiff** - j'ai embrayé tout de suite, fou de joie de voir des gens que je ne connaissais pas du tout, comme Francis Lacassin, s'intéresser à un domaine qui pour moi représentait beaucoup de choses. Je ne me consolerai jamais d'avoir vendu, à l'âge de seize ans, mes **Hop Là** et mes **Mickey** pour acheter des livres que l'on jugeait alors importants.

Ensuite, j'ai découvert la bande dessinée américaine avec les *Marvel Comics*, à l'occasion d'une année que j'ai passée aux Etats-Unis - je devais avoir dans les vingt-deux, vingt-trois ans - comme assistant de Herbert Marcuse. C'était un type extraordinairement ouvert à ce qui se passait à l'extérieur, fervent lecteur de *comics*, et je suis revenu des Etats-



...PIERRE-JEAN REMY

Unis avec une pleine valise de *Marvel Books*. J'ai d'ailleurs traîné cette collection très longtemps avec moi, à telle enseigne qu'elle m'a accompagné en Chine où je l'ai faite relier par un petit artisan du quartier où j'habitais.

La troisième période de cette longue amitié avec la bande dessinée correspond au moment où sont intervenus des gens comme Forest et Pellaert. Là, j'ai découvert une autre dimension, c'est-à-dire une B.D. très consciente, qui s'adressait avec un clin d'œil à des gens qui aimaient les mêmes choses que moi.

Enfin, la quatrième période est une période de désenchantement, en ce sens que ces clins d'œil qui m'avaient beaucoup plu au début ont cessé de m'intéresser à partir du moment où ils se systématisaient au point de prendre le pas sur l'histoire. Dans ce type de production, autant on assiste à une éclosion absolument extraordinaire au niveau du graphisme, autant on s'ennuie au niveau du scénario.

Le renouveau du récit

En revanche, j'ai l'impression qu'on assiste à l'heure actuelle à un renouveau de l'histoire, dont la revue ***(A SUIVRE)***, je dis cela très sincèrement, témoigne de façon exemplaire. Un livre marquant de cette tendance, qui fait bien la liaison entre la néo-tradition des scénarios complètement éclatés et ce type de bandes attentif à la qualité du récit, me paraît être **Le Rendez-vous de Seven Oaks.** Je pourrais citer aussi les albums de Tardi parus chez Casterman, notamment **Adèle Blanc-Sec**, où le clin d'œil n'est pas une facilité mais consiste à jouer les règles du jeu. Qu'est-ce que c'est en effet que la bande dessinée, sinon une aventure au même titre que le roman feuilleton?

qu'il est de tous les dessinateurs de bandes dessinées modernes celui qui a le mieux su découvrir un chemin à lui, de l'érotisme. Il existe une multitude de bandes dessinées érotiques. Elles sont soit ironiques, soit terriblement sérieuses, mais, dans un cas comme dans l'autre, elles tombent dans la facilité. Or Crepax, au même titre que l'auteur d'**Histoire d'O,** est arrivé à trouver une forme très insinuante, très perverse et très grandiose d'érotisme. Il ne se contente pas de nous montrer ou de nous suggérer des attitudes, des actions mais par l'éclatement de certaines mises en page, par la répétition de certains gestes, le découpage des séquences, il réussit à être très persuasif et à répondre à certaines questions qu'on peut se poser, sans pour autant sacrifier le scénario.

Il y a un scénario très rigoureux dans la série des **Valentina.** Par exemple, dans ce qu'a publié le journal **B.D.,** au début de cette année, il y a une véritable histoire policière, marquée par ces temps d'angoisse érotiques et ces ouvertures vers le mythe qui caractérisent son univers. Enfin, pour ce qui est du graphisme, la virtuosité de Crepax est tout à fait extraordinaire. Son adaptation d'**Histoire d'O,** que j'ai lue tout récemment, est un véritable monument.

Je craignais un peu de m'en approcher parce qu'**Histoire d'O** est un livre que je respecte énormément et qui a été pour moi très important dans son contexte. Depuis, on a fait beaucoup de choses dans ce genre, il y a eu des démarches parallèles, on a même ressuscité certains ouvrages comme l'**Irène** d'Aragon. Mais, à l'époque de sa parution, ce livre innovait réellement et posait des questions - des questions auxquelles je n'ai d'ailleurs toujours pas répondu.

même pas trop. Et sans une hésitation, sans aucune pudeur, Crepax renforce sur le « machisme », d'ailleurs assez général chez lui, avec une espèce de somptuosité ambigüe qui produit comme un effet de distanciation - tant et si bien qu'il est peu d'albums érotiques qui m'aient autant *parlé*, dans tous les sens du terme, que cette adaptation.

Il y a, dans **Histoire d'O**, un démontage du roman tout à fait remarquable, une « mise en planches » qui le détourne sans doute, mais toujours en le respectant.

Une sous-culture?

Mais aujourd'hui, j'ai un peu l'impression d'être trahi. Cela tient peut-être à ce que certaines choses auxquelles je tenais beaucoup sont tombées dans le domaine public. Je ne devrais pas dire cela dans la revue qui me donne aujourd'hui la parole, mais j'en suis venu à me méfier un peu de la clientèle que forment les amateurs de bande dessinée. Je me demande en effet si toutes les explications intellectuelles que l'on peut donner du phénomène «B.D.» (expression moderne des grands mythes, avatar du polar des années 30, etc.), si toutes les approches savantes auxquelles est soumis ce moyen d'expression ne sont pas l'alibi que se donnent beaucoup de gens pour se réfugier dans la facilité.

Regarder une bande dessinée ne demande pas tellement d'effort, et je crains qu'il n'y ait là la possibilité d'une forme de sous-culture susceptible, par sa facilité même, de balayer autre chose. Ainsi, je trouverais dommage que l'on ne lise plus Raymond Chandler et que l'on se contente de **Dick Tracy.** Je me réjouis de l'intérêt que suscite aujourd'hui la bande dessinée, mais en même temps je trouve cela un peu inquiétant.



Finalement, je crois que la vocation essentielle de la bande dessinée est de raconter une histoire dans la lignée du feuilleton, à suivre ou pas, un peu folle, avec beaucoup de personnages, mais ayant sa rigueur interne. Ce point de vue se rapproche à la fois de ce que j'essaie moi-même de faire, puisque je rêve d'écrire un grand roman populaire qui parte dans toutes les directions, et de ce qu'est le roman populaire traditionnel, celui qui a sa source chez Alexandre Dumas et Eugène Süe. Là, même s'il y a de grands éclats de rire, même s'il y a « la croix de ma mère », même s'il y a des choses complètement impossibles, on a toujours une histoire qui pose des questions - et des questions autrement importantes que tout ce que peuvent véhiculer des graphismes superbes, astucieux, mais incapables de dépasser le niveau d'une très belle mise en page.

Il y a beaucoup de créateurs de bande dessinée, mais dans mon Panthéon personnel, je ferai une place à part à Guido Crepax parce

Je me souviens qu'il me tombait parfois des mains parce qu'il me faisait horreur. Le « machisme » terrible qu'il implique me semblait alors insupportable - sans doute parce que j'aime trop les femmes. Mais cela restait quelque chose de fascinant et c'est précisément ce que Crepax a réussi à rendre. Il y a dans son adaptation le même « machisme », mais légèrement détourné, sans aucune facilité, sans aucune de ces envolées lyriques que l'on trouve par exemple dans les illustrations d'**Histoire d'O** de Léonor Fini. Crepax a su aussi bien se garder de ce type d'évocation fervente, attendrie, mais aplatissante, que de l'espèce de néant complètement dépourvu de projet où se meut certaine adaptation cinématographique de sinistre mémoire. Son « détournement » du livre en reprend tous les thèmes, toutes les scènes, d'une manière extrêmement précise , mais pour montrer ce que peut en être une lecture vingt ans après. Autrement dit, il nous est suggéré qu'il faut prendre tout cela au sérieux, mais quand

Est-ce qu'on ne lit pas les nombreuses revues et les nombreux albums qui paraissent en ce moment pour de mauvaises raisons? Est-ce qu'on ne lit pas la superbe histoire de flics, qu'a publiée récemment **B.D.** pour les mêmes raisons qui font qu'on lit **Confidences, Nous Deux,** ou **Intimité** plutôt que **La Princesse de Clèves?** Personnellement, je lis de moins en moins, ou plutôt je ne lis que les livres qui me sont nécessaires pour ce que j'écris - et j'écris beaucoup,ce qu'on me reproche parfois. Je viens de terminer un livre sur le XVIII[e] siècle anglais et j'ai lu beaucoup de romans anglais de cette époque, des ouvrages sur la peinture anglaise au XVIII[e] mais rien de vraiment désintéressé... à part des bandes dessinées, une masse de bandes dessinées. D'où les questions que je me pose...

Propos recueillis par
JACQUES CHAMBON

Après avoir vécu aux Etats-Unis, à Oran et à Pékin, Pierre-Jean Rémy est actuellement attaché culturel à Londres. Auteur prolifique, il le dit lui-même, il a, à ce jour, publié une douzaine de romans. Le sac du palais d'été *(Gallimard), avait obtenu, en 1971, le prix Théophraste Renaudot. Son dernier roman,* Les enfants du parc, *est paru l'an passé, aux éditions Gallimard.*

Renart

HOLÀ, MES SEIGNEURS, JE VOUS ENTENDS D'ICI JUGER À GRAND BRUIT... RENART, J'EN CONVIENS, SOUVENT MÉRITE LA CORDE ...ET QUI L'A VU EN SES JOURS FASTES, À JAMAIS LE VERRA SOUS SON PLUS MAUVAIS JOUR, À L'AISE ET FILOU, **TOUJOURS DE BON POIL À TONDRE CELUI DES AUTRES...**

MAIS POUR ÊTRE JUSTE, IL NOUS FAUT AVEC LE POUCE CORRIGER LE TABLEAU: **ICI COMMENCE L'HIVER...** LES JOURS DE MOUISE ET LA GROGNE À **MALPERTUIS**, AUTREMENT DIT GOUPIL-HOUSE ...

Cabanes
Forest





JE NE CROIS À RIEN ET SURTOUT PLUS EN RENART QUI LAISSE SA GOUPILLE ET SES GOUPILLONS BECQUE-TER DES FIFRES ET CLAPER DU VENT !




ET À L'INSULTE JE RÉPONDS PAR L'ACTION... QU'ON ME BAILLE MON SAC ET MON SURIN !
NOUS Y VOILÀ !

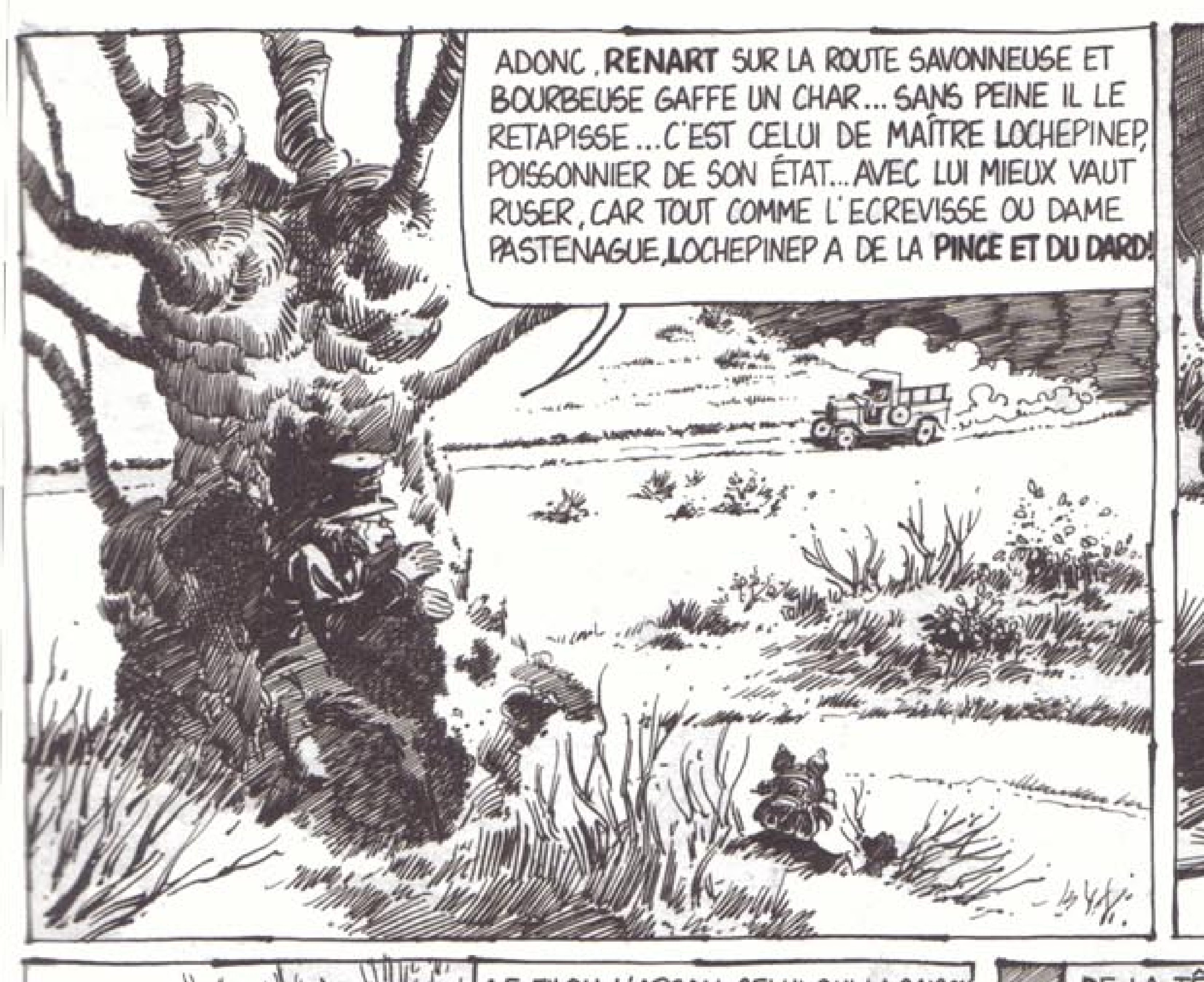

MALEBRANCHE, PERCEHAIE, ROVEL. ENTENDEZ-VOUS RENART VOTRE PÈRE ? IL TIENT SA COMBINE POUR QUITTER LA CHAUMIÈRE ! SUPERBE, IL SE DÉVOUE ET SE REND AU MARCHÉ, LE SAC SUR L'ÉPAULE ET LE CHLASSE À LA MAIN...


EN FAIT, IL S'ESBIGNE ! QUELQUE CHIENNE L'ATTEND DANS LA HAIE !.. Á LA SORGUE IL REVIENDRA SANS GRAILLE ET SANS BLÉ, ET POUR VOTRE MÈRE LA GUISE ENDORMIE...


Á ME LARGUER FLIPPANTE ET TOUJOURS SEULABRE AVEC MES LARDONS, RENART IL TE VIENDRA DES CORNES !
CETTE SOURIS EST MA MIE, MAIS TANT ELLE POUSSE LA RAPE, QU'À LA FIN ELLE ME LES BRISE...


J'AIMERAIS LA VOIR, ICICAILLE, JOUER LES BRIGANDS DANS LES BUISSONS RACHOS ET ROUSTIS PAR LE GEL... QUE VIENNENT LES POULAGAS ET POINT N'AURAIS BESOIN DE LEUR CRACHER DANS LES YEUX POUR QU'ILS ME TROUVENT À LEUR GOÛT, NATUREL COMME DANS LES IMAGES ET BON ET BÊTE À EMPAILLER... ALLEZ, ENTRE MA ROUQUINE ET LA ROUSSE, MA PLACE EST BELLE !


AH ! LAGA ! VOICI POINDRE LA FORTUNE ET DÉBARQUER, INNOCENTES, LES VICTIMES DU RENARD ASSOIFFÉ D'OR ET DE SANG...


ADONC, RENART SUR LA ROUTE SAVONNEUSE ET BOURBEUSE GAFFE UN CHAR... SANS PEINE IL LE RETAPISSE ... C'EST CELUI DE MAÎTRE LOCHEPINEP, POISSONNIER DE SON ÉTAT... AVEC LUI MIEUX VAUT RUSER, CAR TOUT COMME L'ECREVISSE OU DAME PASTENAGUE, LOCHEPINEP A DE LA PINCE ET DU DARD!


EN TRAVERS DE TA ROUTE, MAITRE LOCHEPINEP, QUELQUE CHOSE !
JE VEUX! UN BLAIREAU OU QUELQUE BÊTE FARAMINE...
EN TRAVERS DE MA ROUTE À MOI ?


LE FILOU, L'ARCAN, CELUI QUI LA SAISON DERNIÈRE FIT SI GRAND DOMMAGE AUX FILLES DE SAINTE-MARIE MADELEINE DU LIMOUSIN ?... LE MONSTRE VELU QUI BRISE L'HONNEUR ET LA RONDELLE ?
C'EST UN GOUPIL ET PAS N'IMPORTE LEQUEL... RENART LUI-MÊME !
CELUI-LÀ MÊME, MON GARS !

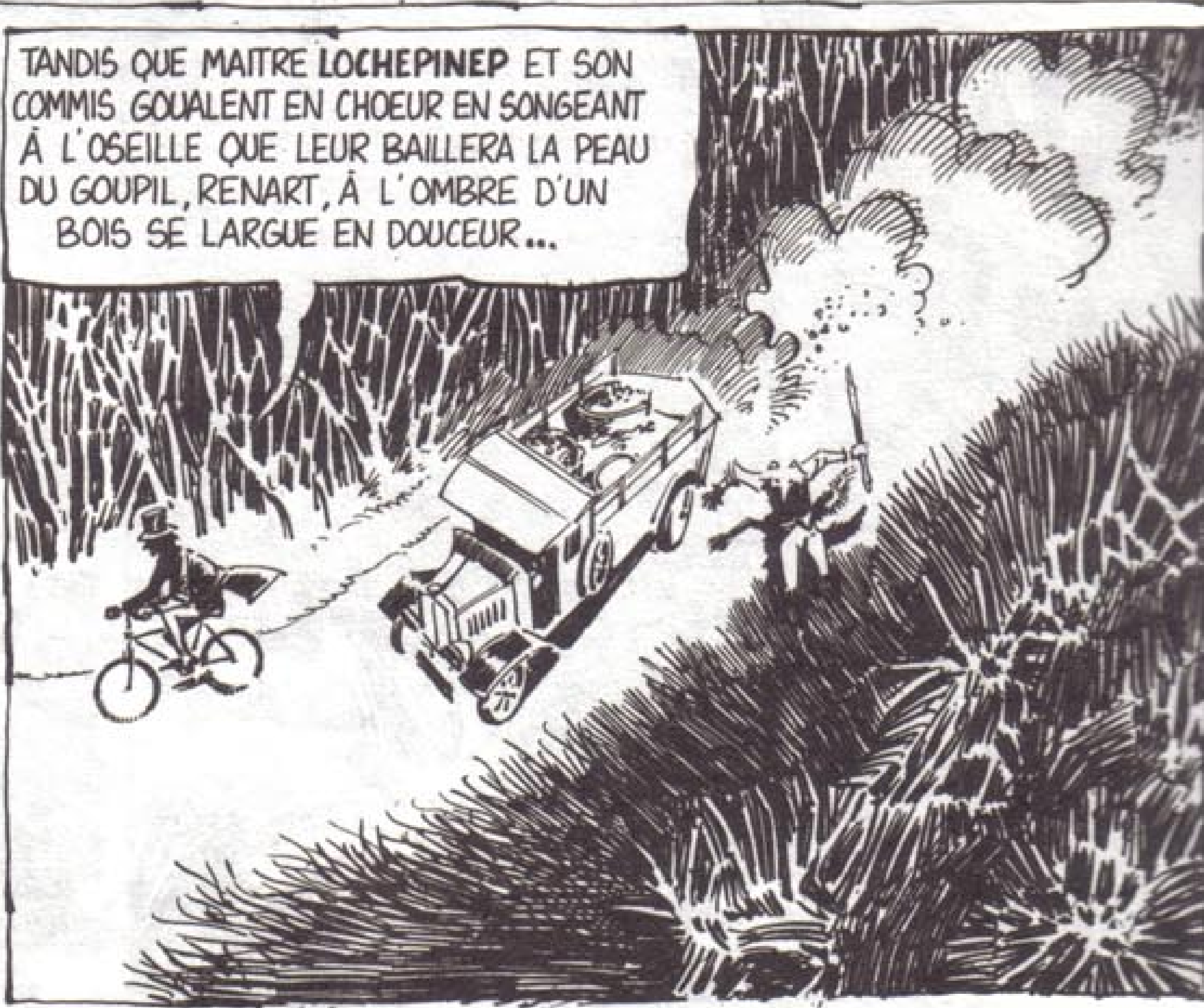

DE LA TÊTE À LA QUEUE SA PEAU EST MISE À PRIX... À CROIRE QUE LA MÉNESSE DU PRÉFET GAMBERGE DE SE L'EMPAILLER !
LA LÉGENDE EST BELLE, MAÎTRE LOCHEPINEP, MAIS ONQUES NE VIT RENART SI PEU TRICARD... LAGA S'IL N'EST POINT CANNÉ, IL EST FORT PRÈS DE L'ÊTRE !...


CANNÉ, IL L'EST BIEN! ...CAR VIF IL T'AURAIT DÉJÀ MORDU, APRÈS T'AVOIR CHOURAVÉ LA LIQUETTE, LE LARDOS, LES POMPES ET LE BADA !
ALORS PORTONS-LE EN VILLE ET TOUCHONS LA PRIME !


SI LA GLACE EST BONNE À TENIR, ROIDES LES ANGUILLES, RENART QUE TANT PRÉOCCUPE LA SIENNE Y TROUVERA SON COMPTE !
BIEN DIT, MON GARÇON ! L'IDÉE EST BONNE : LA RANÇON EST PROMISE POUR L'ANIMAL MORT COMME VIF, MAIS POUR RECONNAÎTRE UN GOUPIL D'UN AUTRE GOUPIL, IL FAUT LUI GARDER LE TEINT FRAIS !


SUR LA GLACE, ENTRE SARDINES ET HARENGS ET PARMI LES ANGUILLES, RENART SE LES GÈLE, MAIS LA BONNE GAMBERGE LUI MONTRE HERMELINE TOUTE RAMADOUÉE, SES LARDONS RENGRASSOUILLÉS ET MALPERTUIS BAIGNÉ D'UN PARFUM DE MATELOTE ET D'AMOUR ...


MAIS RENART N'EST BALLOT, NI BARJOT; IL SAIT QU'IL EST DES PROJETS COMME DES POISCAILLES; ONQUES IL N'EN FUT QUI NE CACHÈRENT DES ARÊTES ...


TANDIS QUE MAITRE LOCHEPINEP ET SON COMMIS GOUALENT EN CHOEUR EN SONGEANT À L'OSEILLE QUE LEUR BAILLERA LA PEAU DU GOUPIL, RENART, À L'OMBRE D'UN BOIS SE LARGUE EN DOUCEUR...


À PRÉSENT, LORGNEZ LA BÊTE MALIGNE, IMPEC DANS SES FRINGUES DU DIMANCHE ET JOUANT LES DANDYS AVEC SA GROSSE CANNE DU GENRE COUDRIER FAÇONNÉE COULEUVRE ... NUL, MÊME TIÉCELIN LE CORBEAU ET BRICHEMER LE CERF QUI TOUJOURS DU PIRE SOUPÇONNENT LE ROUQUIN NE SONGERAIENT QU'IL VIENT D'ENGOURDIR AVEC ÉLÉGANCE CEUX-LÀ MÊME QUI LE CROYAIENT ROUSTI !
(GAFFE, MESSIRE L'EMPAILLEUR, QU'ILS NE VIENNENT ME RENIFLER SOUS LES MANCHES.)


EN BOUT DE CAVALE, APPARAÎT MALPERTUIS, LE CHÂTEAU, LA FORTERESSE, L'INEXPUGNABLE DONJON D'OÙ RENART JAMAIS NE FUT DÉLOGÉ ... IL ÉTAIT TEMPS ! LES ANGUILLES SE RÉCHAUFFENT ET LUI SORTENT PAR LES MANCHES, PAR LES JAMBES DU GRIMPANT ET LE BÂTON S'AGITE À LUI ÉCHAPPER DES DOIGTS.


HERMELINE, ORDE PETASSE, QUE N'AS-TU DÉJÀ OUVERT NOTRE PORTE ET COUCHÉ LE PONT-LEVIS !... ET VOUS PERCEHAIE, MALEBRANCHE, ROVEL, FILS DE PUTE, FAUT-IL VOUS BOTTER LES MEULES POUR QUE VOUS ALLIEZ CÉANS BOUTER LE FEU SOUS LA MARMITE ?


ONFF! MIAM! SLUP!


SILENCE, LES ENFANTS, ONQUES NE VOUS AI PERMIS DE JACTER À TABLE !


HERMELINE ! CES ANGUILLES ONT ÉTÉ PAR TES SOINS FORT BIEN MITONNÉES, (J'EN RUBIFFE ENCORE) ! MAIS LE COMPTE N'Y EST POINT ! J'EN AI COMPTÉ ET COUPÉ QUATRE, DONT J'AI BONNI LES MEILLEURS MORCEAUX À NOS PISSEUX... OR ELLES ÉTAIENT CINQ ET BIEN VIVES EN ARRIVANT À MALPERTUIS... IL EN MANQUE UNE !.. OÙ L'AS-TU PLANQUÉE ?




SOUFFREZ MON ROUQUIN QU'ON PENSE À L'AVENIR... NON POINT AUX JOURS SANS GRAILLE MAIS AUX JOURS SANS AMOUR, QUAND L'AVENTURE VOUS TIRE, RENART, PAR LES DENTS OU PAR LA GUISE !
ONQUES IL NE FUT PÊCHEUR JALOUX D'UN POISCAILLE, RENART... ET QUAND MÊME ON DIRAIT QU'IL N'Y EUT POINT COCU PLUS VEINARD QUE CELUI QUI LE FUT PAR UNE ANGUILLE, JE TE CROIS TROP FIER ET TROP MALIN POUR, LADÉ, RENONCER À LA PÊCHE !
FIN

ICI MÊME



CHAPITRE III

DEUIL

FOREST TARDI

Du haut de ses murs, Arthur Même surveille inlassablement les propriétaires de Mornemont, le pays clos. Monsieur Même en est certain, il récupérera bientôt tous les biens perdus par sa famille. Et ce jour-là, il pourra cesser d'arpenter les murs, au risque de sa vie, pour ouvrir, ici et là, les grilles et percevoir ses droits de passage. Son avocat le lui a affirmé : il suffit d'attaquer les plus faillibles, les Maillard. Mais Julie, leur fille, est aussi rentrée au pays.




Ah! ça, Monsieur MÊME, je vois d'ici qu'on n'a pas faim aujourd'hui !... On n'a pas faim du tout et on pense à autre chose... Pas la peine de faire semblant, allez... Rien n'échappe à l'oeil d'un épicier, même à travers la brume !


C'est peut-être bien ça qui vous coupe l'appétit : la brume !... Et vous êtes pas le seul... Regardez les mouettes : depuis ce matin, au ras du pont ! A croire que ça leur coupe bras et jambes... Vous ne dites rien. Vous n'êtes pas malade au moins ? Ou alors vous attendez quelqu'un... Quelqu'un qui n'est pas l'épicier...


J'attends quelque chose, en effet, qui n'est pas l'épicier ni sa foutue péniche puante !... J'attends la poste, si vous voulez savoir...
La poste ! Ah! J'allais l'oublier !...


La poste a eu des problèmes du côté de l'île aux Herbes... Trompée par le brouillard !... Quand je l'ai rencontrée, elle rentrait au port à la voile... L'hélice tout emberlificotée dans une espèce de grosse pelote verte... C'est traître, les herbes !
Et le courrier ?


Le courrier ?... Le courrier, c'est moi qui l'ai, pardi !


Aujourd'hui le facteur c'est l'épicier, vu que l'autre est naufragé et que dans la marine on est tous frères...
Vous ne pouviez pas le dire plus tôt!

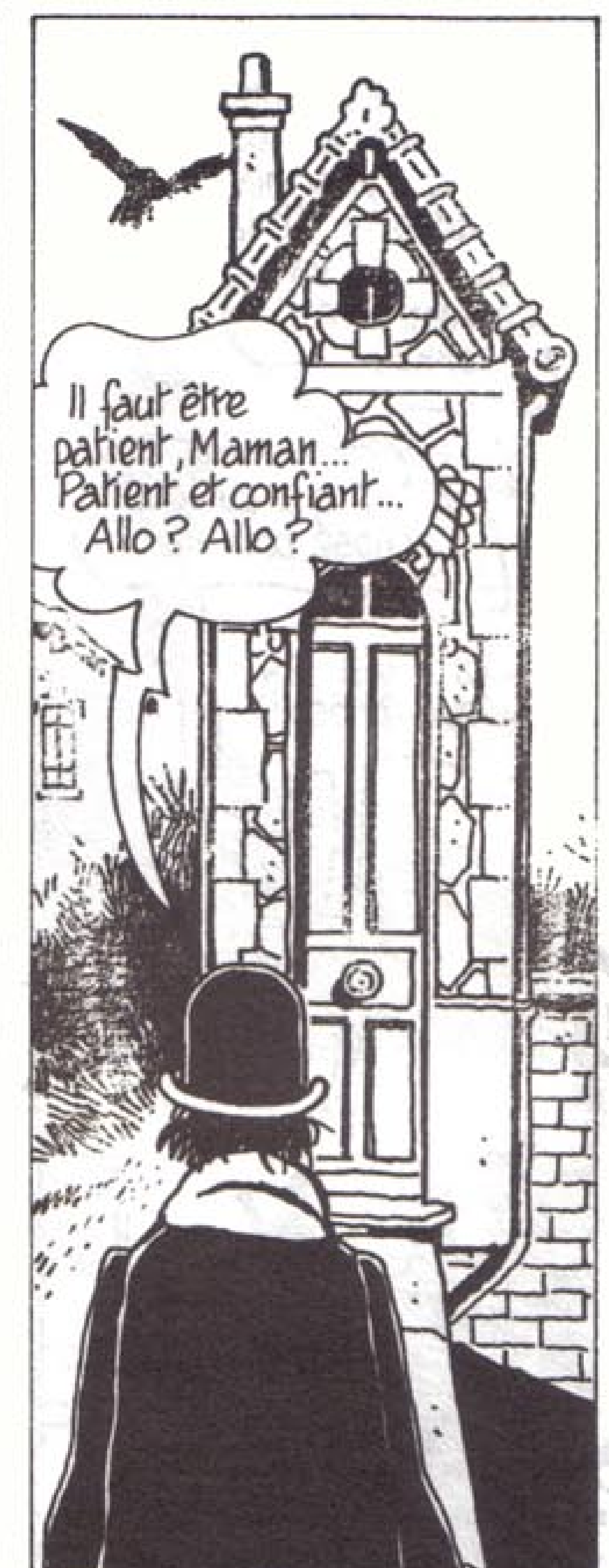

Ah je vous demande pardon, mais la poste c'est pas dans mes habitudes!... Et la mémoire, ça va, ça vient, c'est connu...
Il y a quelque chose pour moi?
Oui, il y a quelque chose!


Il n'y en a même que pour vous! Une seule lettre aujourd'hui, et c'est pour Monsieur MÊME... Monsieur MÊME qui par hasard se trouve précisément ici, là, sur ce petit coin de terre, au bord du grand lac, et à point nommé!
Et alors, vous me la donnez, cette lettre, oui ou non?


Mais elle est **OUVERTE**! Quelqu'un l'a décachetée et **L'A LUE**!...
Sûr que non! Et pas moi en tout cas. Et pour ce qui est de l'avoir décollée, voyez plutôt cette foutue humidité. Le brouillard, ça vaut bien la vapeur d'une bouilloire!
BOUILLON
KUB


Le facteur naufragé!... Mensonges et combines, oui! Tout MORNEMONT a dû se cotiser pour acheter le facteur comme l'épicier... On a détourné mon courrier et lu cette lettre, Maman, cette lettre-là justement! Ah! saleté de saleté de canailles!
36


...Et elle a dû leur faire plaisir, cette lettre ... Aux MAILLARD, surtout ! Le procès est reporté au printemps ... "Les regrettables lenteurs de l'appareil judiciaire"... ROUBILLARD (Monsieur le Bâtonnier) est le premier à déplorer cet état de choses...


Il faut être patient, Maman... Patient et confiant... Allo ? Allo ?


...Et puis ce temps perdu est peut-être du temps gagné... Il fallait compléter le dossier... Il manquait des pièces... Quelles pièces ? Je ne sais pas, Maman... ROUBILLARD (Monsieur le Bâtonnier) a dit : des pièces ... Allo ? Il écrit aussi qu'il va m'envoyer Maître BOUGREVAL... C'est une bonne chose, je crois ...


BOUGREVAL me paraît mieux que PALETOT... BOUGREVAL ne parle pas beaucoup, mais je pense que c'est un bon avocat... Quelque chose dans la voix et dans les mains... Surtout dans les mains !...
Ah ! Maman, je te laisse ... J'entends une cloche !


Cette cloche n'a rien à voir avec celle d'aucun portail ? A n'en pas croire ses oreilles... Et qu'on me les coupe toutes les deux (mes oreilles) si ça n'est pas la chapelle des MAILLARD qui sonne le glas !
BONG...
BONG...
37

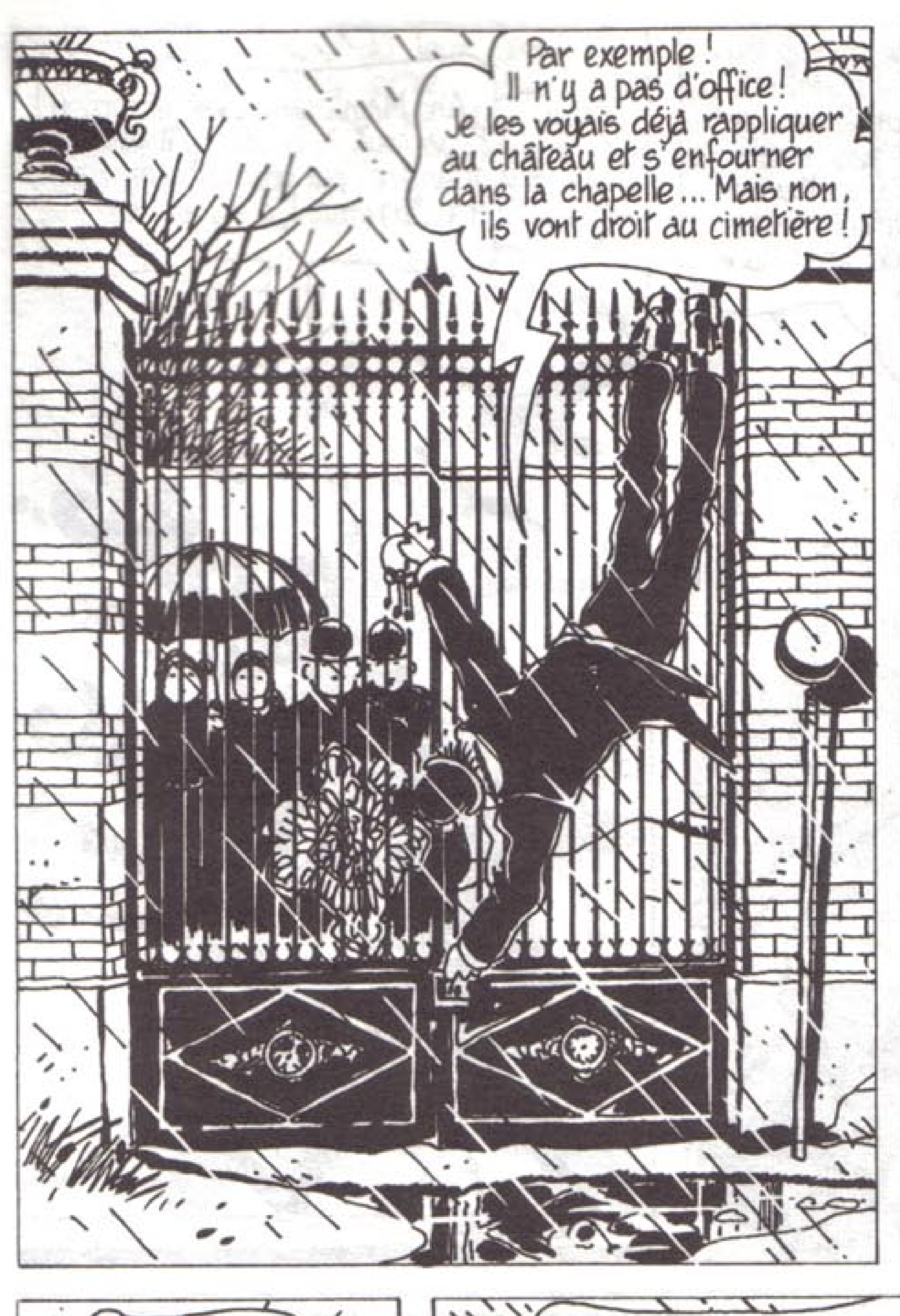






Ici, le climat est un vrai problème ! Trop sain ! Dans MORNEMONT, cherchez les malades... (moi, peut-être). Bien sûr il y a l'usure, ici comme ailleurs... Mais les gens s'accrochent, ils traînent comme à plaisir... Il y en a, quand à la fin ils passent l'arme à gauche, il y en a qui ont l'air de faire ça par respect des usages, uniquement, par crainte du qu'en dira-t-on !

38


Par exemple ! Il n'y a pas d'office ! Je les voyais déjà rappliquer au château et s'enfourner dans la chapelle ... Mais non, ils vont droit au cimetière !


Dix-huit portails en moins d'une demi-heure ... à m'en rompre les reins !
Par trois fois manqué me casser la figure, et je ne sais toujours pas qui l'on enterre !


Pas le vieux MICHELOT, en tout cas ! On le voit d'ici et plus vivant qu'hier - à croire que de renoncer à la peinture l'a soulagé d'un grand poids ...


Cette grille-là, faut pas me prier pour l'ouvrir ... Et c'est gratis. Entrez, entrez et faites comme chez vous ! ...


Parfait ! On ne peut pas être mieux placé pour les compter et voir qui manque ...
39


Bon !
Les GANDELU sont en avance, au complet, et avec leurs chiens... Faut-il qu'ils soient toqués de ces sales bêtes pour les traîner avec eux en pareilles circonstances !


S'ils n'ont pas perdu leur habitude de faire des commentaires sur tout et sur tout le monde, je n'en ai pas pour longtemps à savoir qui est mort !


Quelle pitié ! Elle avait l'air toute jeune encore !
Oh ! Regarde les MAILLARD... comme ils ont l'air accablé...
Mais ils savent que nous sommes à leur côté, mon petit, tous, à MORNEMONT, tous unis dans la peine.


... (Les MAILLARD !... Ils sont au premier rang derrière le corbillard... le vieux, la vieille, leur idiot de fils... Mais je ne vois pas leur fille...)
Oh ! Maman, ses grands yeux noirs... Jamais je ne les oublierai !

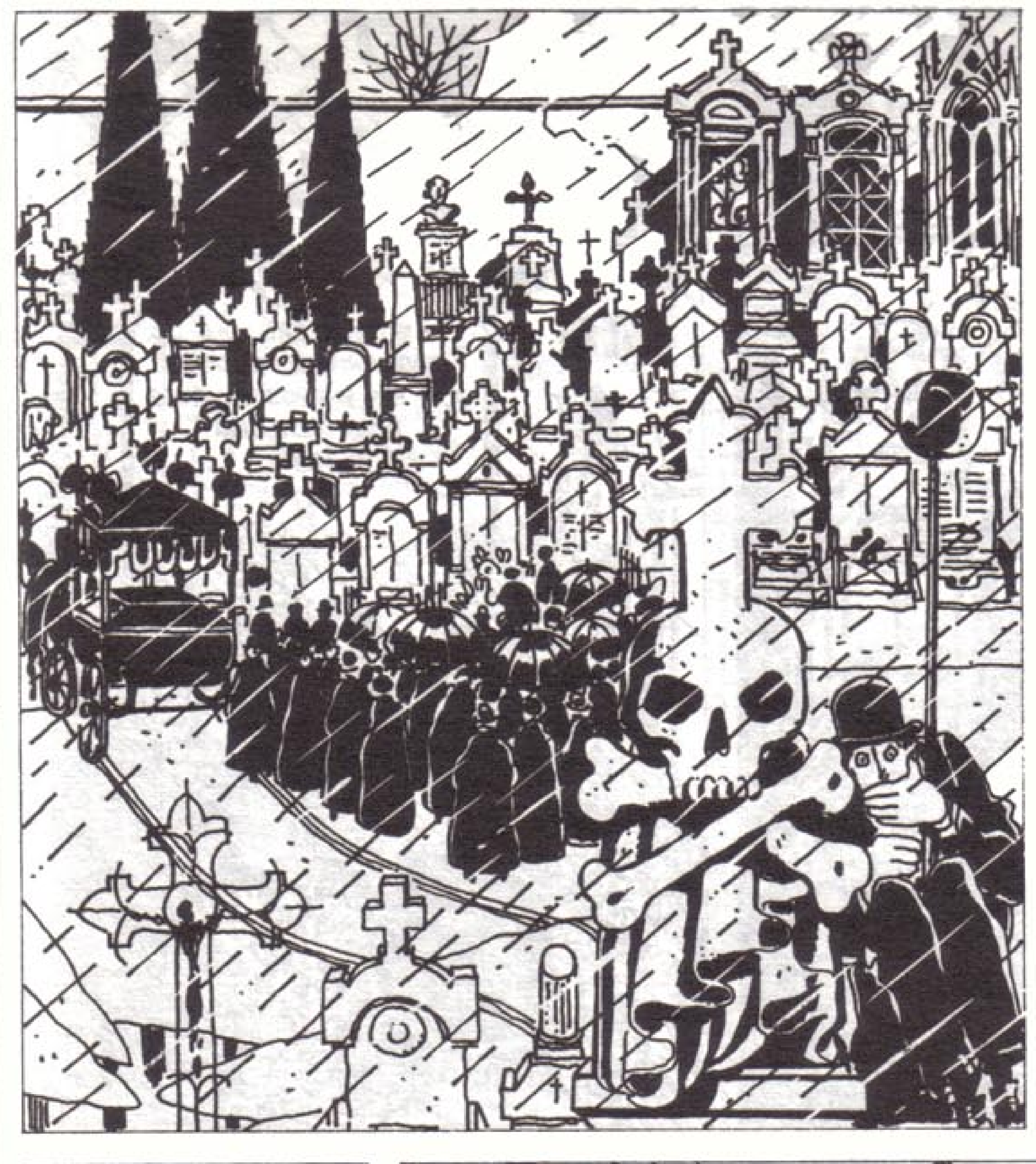

... Elle aimait à courir un peu... Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre... Mais c'était dans sa nature... Généreuse...
En tout cas, les MAILLARD n'ont jamais eu de mal à placer ses enfants !
Quatre chez nous !
JULIE !... Julie MAILLARD !
40


AH
JULIE!






JULIE!
41










Il n'y a jamais eu dans MORNEMONT qu'un seul endroit où leurs sales chiens ne puissent venir me harceler... Un seul coin de terre où il me soit accordé de poser les pieds sans trembler... et c'est ICI !
42




LOLA!
A NOTRE CHERE LOLA
GARDIENNE DE MORNEMONT
QUE SES ENFANTS TOUJOURS
NOUS PROTEGENT
DE MEME

JULIE!

J'suis un peu en r'tard, je crois... On va encore me faire des histoires...

Je l'ai pas fait exprès, vous savez...
Je ne vous en veux pas...
Je veux dire : vos parents ne vous en veulent pas... sûrement pas !
Ça arrive à tout le monde d'être en retard... comme ça...
43


Je vais vous ouvrir...
Non, non... Vous dérangez pas... Prenez le bouquet, et posez-le... où vous voulez... Faites pour le mieux quoi !
Maintenant, faut que j'me sauve !... J'continue à être en retard...

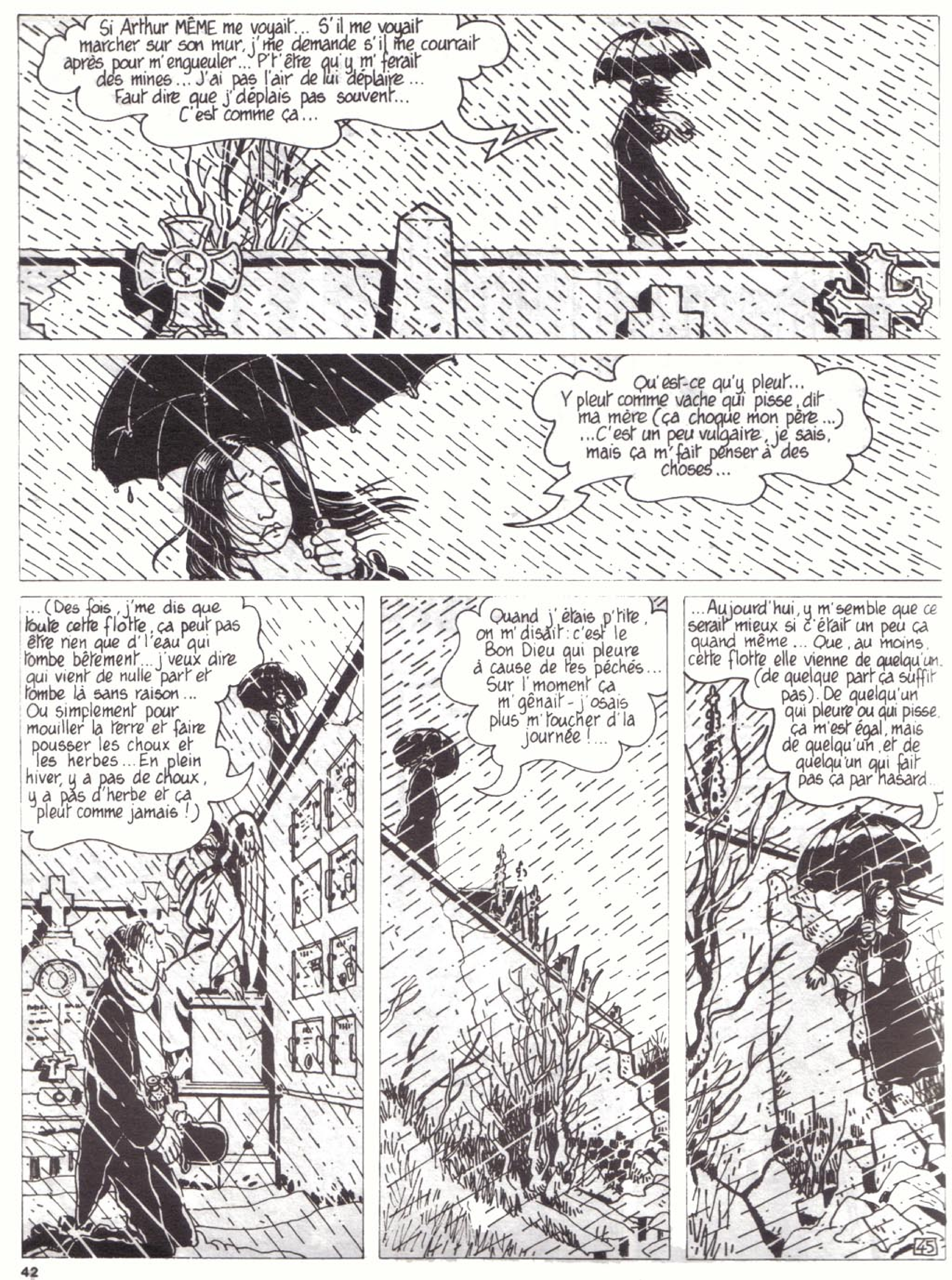

A un de ces jours !


A NOTRE CHERE LOLA
GARDIENNE DE MORNEMONT
QUE SES ENFANTS TOUJOURS
NOUS PROTEGENT
DE MEME




HECTOR MEME
1883 - 1921
ACTA EST FABULA
LEONIE MEME


Celui-là, quel phénomène !
44



Si Arthur MÊME me voyait... S'il me voyait marcher sur son mur, j'me demande s'il me courrait après pour m'engueuler... P't'être qu'y m'ferait des mines... J'ai pas l'air de lui déplaire... Faut dire que j'déplais pas souvent... C'est comme ça...
Qu'est-ce qu'y pleut... Y pleut comme vache qui pisse, dit ma mère (ça choque mon père...) ...C'est un peu vulgaire, je sais, mais ça m'fait penser à des choses...
...(Des fois, j'me dis que toute cette flotte, ça peut pas être rien que d'l'eau qui tombe bêtement... j'veux dire qui vient de nulle part et tombe là sans raison... Ou simplement pour mouiller la terre et faire pousser les choux et les herbes... En plein hiver, y a pas de choux, y a pas d'herbe et ça pleut comme jamais !)
Quand j'étais p'tite, on m'disait : c'est le Bon Dieu qui pleure à cause de tes péchés... Sur l'moment ça m'gênait - j'osais plus m'toucher d'la journée !...
...Aujourd'hui, y m'semble que ce serait mieux si c'était un peu ça quand même... Que, au moins, cette flotte elle vienne de quelqu'un. (de quelque part ça suffit pas). De quelqu'un qui pleure ou qui pisse, ça m'est égal, mais de quelqu'un, et de quelqu'un qui fait pas ça par hasard...
45

J'ai connu un type qui aimait la pluie ...il aimait aussi me voir pisser...
C'est drôle, quand j'y pense, ça me donne le frisson... (mais p't'être que c'est l'humidité, faut être juste...) Y a longtemps... j'étais jeune, encore plus jeune qu'aujourd'hui!








... Si ça se trouve, en ce moment il est toujours là-bas, dans cette foutue capitale où j'ai rien appris sauf pisser, et il s'excite à en faire pisser une autre ... A moins, tout simplement, qu'il soit planté devant sa fenêtre et qu'il regarde tomber la pluie ...
Fichu temps pour la revue, BAUDRICOURT !... Décidément, il pleut beaucoup sur le pays ... beaucoup trop ... Autrefois j'aimais la pluie ...
Quelles sont les prévisions pour la fin de l'année ?
La Météorologie Nationale ne se prononce jamais au-delà de trois jours, Monsieur le Président ...
Je ne pensais plus au temps qu'il fait, mon cher, mais au temps qui passe et qui nous rapproche des élections ... et ne me parlez pas de ballons-sonde quand il est question de sondages ! Ma cote personnelle observe-t-elle toujours la même tendance ?
Si Monsieur le Président me le permet, j'oserais dire qu'elle observe un mouvement inverse de celui des eaux sous le pont Henri VII ...
Je vois ce que vous voulez dire ... C'est partout la cote d'alerte !... Eh bien ! mon cher BAUDRICOURT, encore une astuce comme celle-là et vous aurez toute liberté de proposer vos services à l'opposition ...
47
(A SUIVRE)

SCIENCE FICTION ET POLITIQU[redacted]

« Nous vivons à l'intérieur d'un énorme roma[redacted]
Il devient de moins en moins nécessaire pour l'écrivai[redacted]
un contenu fictif à son œuvre. La fiction est déj[redacted]
J.-G. BALLARD (Préface [redacted]



- un dossier coordonné par françois rivière

Longtemps, la science fiction en littérature, au cinéma et dans les bandes dessinées s'est voulue le reflet de préoccupations à la fois utopiques et métaphysiques, attachée férocement aux vieux préceptes d'évasion et de récréation... Aujourd'hui, on apprend qu'elle n'a jamais été autre chose qu'un mode de récit fondé sur l'affrontement des idéologies du monde moderne. Certains le disent avec fougue, revendiquant pour cette soi-disant « paralittérature » une réelle autonomie, une adéquation véritable aux problèmes de nos sociétés en perte de vitesse. D'autres, avec un mépris sans pareil, avec aussi parfois des idées bien arrêtées, rejettent en bloc les revendications légitimes de ces marginaux. Mais qui est marginal, et qui est terroriste? Le débat, sur cette question cruciale, s'est ouvert depuis peu - on pourrait dire : depuis la dernière Convention de Metz, en septembre 77 - et avec une certaine urgence... Ce qu'il importe de savoir, peut-être, c'est en quoi les raisons invoquées se justifient, en quoi aussi elles reflètent les véritables problèmes de la science fiction, si mal connue encore... et si mal définie.

EXORCISER LES HORREURS DU PRES



- dessin de tardi -

Plus que la littérature, le cinéma de SF a su être, par son exacerbation des situations, un excellent véhicule de l'idéologie qui le dominait. Aussi est-il aisé, à travers son histoire, de retracer les grandes lignes de l'évolution de la société dont il témoigne...

Dès 1921, le Russe Protozanov réalisait *Aelita*. Dans la foulée de la Révolution d'Octobre, ce film portait en lui le rêve de prosélytisme de la nation soviétique. A l'opposé, *Metropolis*, sous le couvert d'idéaux socialisants, se livrait, en nous chantant la révolution, à une apologie voilée du capitalisme bon-enfant. Mieux encore, *La vie future* (W. C. Menzies), d'après Wells, offrait toutes les composantes d'un véritable film pré-nazi.

En 1950, le maccarthysme et la guerre nucléaire entraînent à leur suite un long défilé de monstres difformes, de savants fous et de mégalomanes baveux, d'extra-terrestres cruels et belliqueux venus déloyalement envahir notre belle planète. Parmi tous ces films qui sombrent vite dans la xénophobie de bas-étage, citons entre autres *La guerre des mondes*, *l'Invasion des profanateurs de sépultures*, les *Monstres de l'espace*, *La chose venue d'un autre monde* (ah, l'efficacité de l'armée américaine). En ces temps bénis, le Terrien et sa civilisation sont toujours en dernier recours, sauvés par l'Armée et la Police...

Avec la contre-culture qui se développe au cours des années 60, tout est remis en question, la SF s'intériorise. On verra ainsi naître des œuvres aussi importantes qu'*Alphaville*, dénonciation glacée des instruments privilégiés de la dictature, *Fahrenheit 451*, inspiré de Bradbury, où l'on s'acharne à détruire les livres, ces symboles de la (libre-) pensée. Puis ce sera *Privilège* et la critique acerbe du viol des foules, le remarquable *THX 11 38* et sa théâtralité aseptisée, *Ice* encore, apologie de la désobéissance civile et enfin cette remarquable parabole sur le mécanisme oppressif que réalisait Losey en 1970, *Deux hommes en fuite*.

Si la bombe atomique avait engendré des « bug-eyed monsters » qui symbolisaient les risques monstrueux de retombées atomiques, dès les années 60, le cinéma y faisait des allusions plus significatives et plus percutantes.

ESSEF? BÉDÉ? BÉDÉ DEHESSEF? KEKSEKCA?

Pour quelqu'un qui n'aime ni les sigles ni les catalogues, triste enfermement que de faire de la science-fiction (SF), de la bande dessinée (BD) ou - un comble - de la BD de SF!

Dire que moi je croyais, en créant *Valérian* et d'autres petites choses, m'en aller chevauchant en toute liberté par les chemins de l'imaginaire, le bric-à-brac fonctionnel nécessaire à l'ancrage de toute fiction (fusées, hyper vitesse, que sais-je encore?...) n'étant là que pour libérer au plus vite la marche d'un récit se donnant comme exploration du monde...

Dire que j'aurais aimé que l'on cite, pour louer ou démolir mes productions, Borges ou Foucault, Roussel ou Bourdieu, les statistiques de l'INSEE ou les planches du Musée des Arts Décos, mai 1968 ou le free-jazz! Pas pour faire chic et légitimer mes boulots modestes. Mais parce que c'est vraiment ces choses-là et pas d'autres qui m'ont donné envie d'écrire, et surtout de vivre! Manque de chance. Dans le petit monde de la BD et de la SF, la référence se fait le plus souvent en famille, comme si l'écriture, la musique, la politique et la vie n'existaient pas ailleurs. Les fanatismes m'attristent parce qu'ils sont réducteurs de têtes, les fans me font peur parce qu'ils ont la tête réduite.

Magazines « spécialisés », librairies « spécialisées », collections « spécialisées », critiques « spécialisés » : je sais bien que la division du travail règne partout, mais ce n'est pas une raison pour en rajouter en se retranchant volontairement dans des genres qui ressemblent à des ghettos. D'autant plus qu'on aboutit très vite à la constitution de groupes de producteurs-consommateurs que je qualifierais volontiers d'*insoumis conformistes*. Insoumis car ils rejettent assurément la plus grande partie des produits culturels dominants pour se réfugier sur les marges. Mais conformistes car ils mettent aussi le réel hors-jeu, parce qu'il fait mal, et se condamnent ainsi à un recopiage moutonnier (et terriblement à la traîne de productions américaines parfaitement ringardes dans beaucoup de cas). Dans l'idée de sous-culture, il y a une donnée ethnographique parfaitement acceptable : celle d'un groupe qui reste fermement attaché à des formes culturelles qui lui sont propres. Mais il y a aussi une donnée sociologique beaucoup plus angoissante : celle d'un repli voulu ou forcé hors de la « vraie » culture, qui correspond bien souvent à une fuite devant la vraie vie.

Alors, je dirai seulement ceci : pour moi, raconter des histoires à caractère politique, comme j'ai essayé de le faire, ce n'est pas plaquer artificiellement de l'engagement à bon compte sur une intrigue éculée. C'est plutôt se rattacher à une tradition née quelque part en Angleterre au XVIIIe siècle, avec le grand romanesque réaliste, tout en utilisant des moyens littéraires et/ou graphiques aptes à rendre compte avec le plus d'efficacité possible du monde moderne qui est le nôtre. C'est chercher une fusion entre l'imaginaire et le réel. C'est proposer une combinaison narrative où ces deux pôles sont présents et fonctionnent sans cesse par attraction ou répulsion.

Ce qui fait que - contrairement à une large partie de la SF actuelle - je reste très attaché à l'opéra de l'espace, à la fantaisie héroïque, ou même à un bon vieux fantastique rigolo, et cela pour cause de défonce onirique, sans laquelle on risque de tomber dans la démonstration partisane en forme de littérature de patronage raplaplate. Ce qui fait aussi que - contrairement à une large partie de la production de BD actuelle - je reste *en même temps* très attaché à des techniques de récit fortement informatives proches de l'ethnographie ou du reportage, sans lesquelles on risque de tomber dans le fantasmatique aussi incohérent qu'autosatisfait se donnant à tout hasard comme avant-garde en se disant que ça durera ce que ça durera (car en la matière, les modes sont cruelles et le champ de la production des quinze ou vingt dernières années ressemble déjà à un vaste cimetière).

A part ça, je suis bien incapable de dire ce que c'est que la bédédehessef...

PIERRE CHRISTIN

Pierre CHRISTIN : *scénariste de bandes dessinées à succès :* Valérian *(avec J.C. Mézières) et la série des* Légendes d'aujourd'hui, *successivement avec Tardi et Enki Bilal, il signe également Linus. On lui doit un grand nombre de nouvelles de SF, parues dans* Fiction *et un roman, paru chez Laffont,* Les prédateurs enjolivés.

ENT

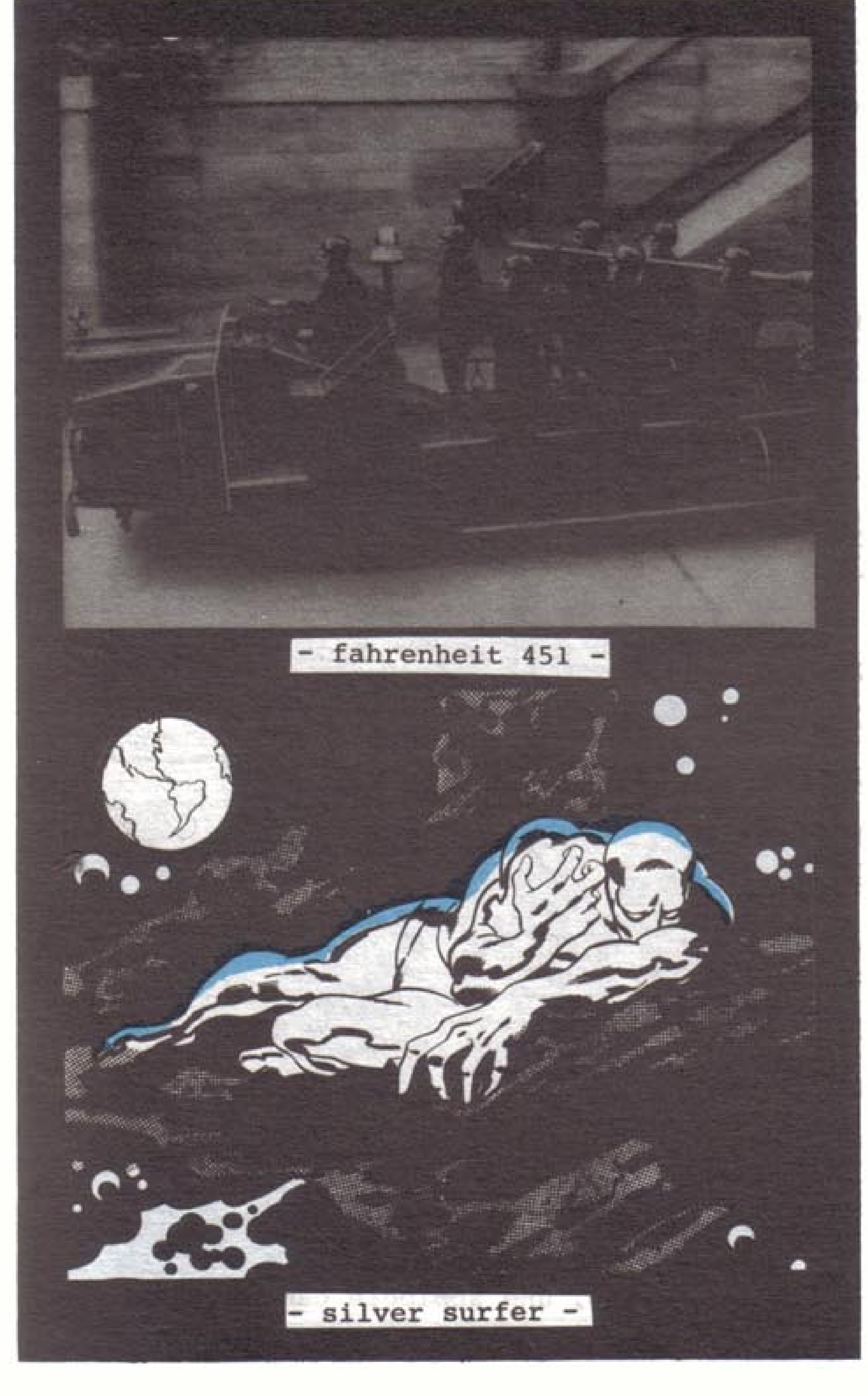
Ainsi la longue lignée des *La Bombe*, *Les damnés*, *Le survivant*, *Five* et autres *Docteur Folamour*.

En 1971, *Orange mécanique*, admirable plaidoyer pour le libre-arbitre, entamait la représentation d'un monde de violence qui nous valait *Mondwest*, *La course à la mort de l'an 2000* et *Rollerball*.

Par le détour de la fiction spéculative, la SF actuelle tend donc, on le voit, à stigmatiser les problèmes et les malaises de notre monde exigu, s'opposant ainsi à tout un passé de la SF qui s'obstinait à fuir la réalité immédiate dans les fluides échappées du cosmos, créait des mondes fantastiques peuplés d'ennemis invisibles et de monstres diaboliques, pour, en quelque sorte, exorciser les horreurs du présent.

GABRIELLE BORILE


- howard the duck -


- fahrenheit 451 -

- silver surfer -

QUAND LES CANARDS ONT DES DENTS

L'irrévérence d'un canard candidat à la présidence des Etats-Unis au début de 1976 ne doit pas vous tromper, les *comic books* américains restent encore aujourd'hui l'un des bastions de l'américanisme bien-pensant, sans faillir ni frémir. Quels que soient les événements.

Dans son propre *comic book*, Howard The Duck, toutes dents dehors, le sourire à la Carter, mais en ayant oublié les cacahuètes, fit une campagne pour le moins inhabituelle, parmi les pétards mouillés et les bébés piégés jetés sur son passage, parmi les intrigues de cabinets et les scandales dignes de celui du Watergate. Candidat pour rire, ce merveilleux canard fit sans un couac un discours qui prenait de front la pollution, les politiciens, la bureaucratie et la « culture émotionnellement et intellectuellement stérile » dans laquelle se complaisait une population ramenée au rang de bétail.

La dissidence noyée dans les rires et dans l'absurde, remisée au rang des expériences graphiques et stylistiques de ses auteurs (Gene Colan et Steve Gerber), tout rentra bien vite dans l'ordre. Aucun autre héros n'avait bronché.

Dévoués à la cause du citoyen américain moyen et de la démocratie, les super-héros de *comic books* savent rester à leur place : ils arrêtent les criminels; luttent contre les extra-terrestres hostiles qui envahissent périodiquement la Terre; affrontent des «super-vilains»; aident les forces de la Lumière contre celles des Ténèbres... Ils font rarement de la politique. Ou bien peut-être en font-ils tout le temps.

Il n'est pas nécessaire que, dans une page de B.D. publicitaire subventionnée par l'Etat, Superman ramène un jeune garçon dans le droit chemin, et lui évite le sort de quelques mauvais garnements ramassés par la police, pour que la nature éducative des *comic books* apparaisse clairement.

Elément original de la culture populaire outre-Atlantique, les *comic books* ont depuis cinquante ans un rôle normatif auprès de la jeunesse américaine. On s'identifie au héros pour combattre le crime, mais, dépouillé son costume bariolé, Superman redevient un cadre moyen, comme Flash, comme Atom...

Dans les années 50, les *EC Comics* se servirent de l'horreur pour démonter les mécanismes de la violence, du racisme, du puritanisme. En 1954, pour leur répondre, fut institué le *Comics Code Authority*, censure patronnée et organisée par les éditeurs eux-mêmes, il fallut pour les dissidents crever ou rentrer dans la norme. Les *EC Comics* crevèrent.

Dans les années 60, la jeunesse américaine eut ses problèmes... Les héros de la *Marvel Comics* vinrent sauver la situation, apportant la pommade calmante capable de stopper toute éruption. Grands héros des étudiants, Spider Man ou les Quatre Fantastiques savaient se révolter contre l'injustice et contre la stupidité ambiante, mais ils savaient aussi rester dans les normes du « bon goût » et (faire) respecter l'ordre établi.

Dans les années 70, lorsque l'un des personnages principaux de Spider Man commença à se droguer au vu et au su de tous les lecteurs, les censeurs du *Comics Code* en frémirent et retirèrent leur caution à l'illustré.

Chez *National Comics*, firme concurrente de la *Marvel Comics*, lorsque l'un des héros de *Green Lantern* se piqua indélicatement sur la couverture, les censeurs l'ignorèrent et le Maire de New York envoya une lettre de compliments. Quelques numéros plus tard, l'illustré disparaissait faute d'avoir trouvé un public intéressé par ses croisades contre la drogue, contre le racisme, contre la violence. Croisades bien pensantes et bien intentionnées mais hors des normes des *comic books* et de leurs lecteurs. Les censeurs avaient eu raison de ne plus en frémir et tout était vite rentré dans l'ordre,

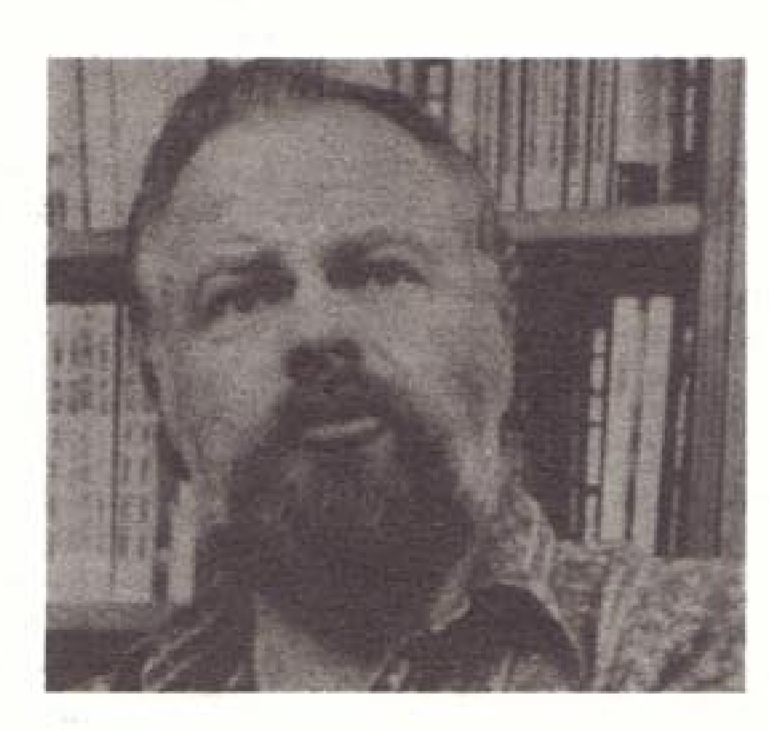
Quant à Spider Man, revenu à de plus saines préoccupations, il a repris ses luttes sans fin contre l'Homme Lézard,

Au royaume de papier bon marché des *comic books*, la normalité paie, dans un feed-back continuel du lecteur au héros et à ses aventures, elle s'augmente et s'amplifie, jusqu'à ce que le lecteur, enfin adulte, abandonne sa lecture de jeunesse et rentre dans « la vie active », col blanc ou chapeau dur.

MARC DUVEAU

Marc DUVEAU : *spécialiste de la science-fiction américaine, il est l'auteur d'un essai sur les Comics, paru chez Albin Michel.*

PHILIP K. DICK DANS LE MEILLEUR DES MONDES



Un des grands maîtres américains de la science-fiction fait ici part de son angoisse face à la sophistication des structures de nos systèmes de vie, à l'état policier, au grand piège aussi de la drogue, du besoin de se recréer un imaginaire, de nouvelles perceptions, monde affolant évoqué dans « La solitude du Centaure »...

F.K. : Philip K. Dick, quels sont les problèmes qui vous préoccupent et même vous inquiètent actuellement?

P.K. Dick : Le thème central de mes écrits est une quête du réel plutôt que des semblants de réalité, des aspects factices. Et puis les débordements de tant d'états policiers de par le monde, qui endiguent la créativité des individus, voilà des aspects qui me préoccupent beaucoup. Ce sont des thèmes qui se répondent encore et toujours dans mon œuvre.

F.K. : Les Etats-Unis, où vous vivez, sont à la pointe en matière de technologie, mais aussi de violence...

P.K. Dick : Les U.S.A. m'apparaissent comme une nation qui devient progressivement plus totalitaire, plus fasciste et qui développe des états policiers. Mais une sorte de révolution sans leaders réussit apparemment, cependant, à respecter les valeurs des individus, les libertés individuelles. Les Etats-Unis ne sont pas réellement, ou du moins pas tout à fait, un état totalitaire dans la mesure où l'on revient à une espèce d'aristocratie où la liberté des individus n'a rien à craindre des autorités.

F.K. : Et votre sentiment par rapport à l'usage de la drogue?

P.K. Dick : Vous savez, les drogues ont toujours fait plus de mal que de bien. Certes, elles permettent une perception et une compréhension d'une réalité qui existe derrière les aspects phénoménologiques du monde, mais l'absorption de drogues, la plupart du temps, et quelles qu'en soient les raisons, a des effets absolument désastreux. Je pense aux mutilations, à la mort aussi d'amis très proches et c'est la raison pour laquelle je ressens une haine féroce pour toutes les drogues, si l'on excepte la circulation des drogues douces.

Propos recueillis par
F. KOCHERT

Philip K. DICK : *c'est l'auteur américain de SF le plus traduit en France, celui aussi qui a le plus marqué la nouvelle vague. Ses chefs-d'œuvre sont trop nombreux pour qu'on les cite tous, mais retenons quand même* Ubik, Simulacres, Au bout du labyrinthe *et* En attendant l'année dernière. *Chez Laffont paraît en avril un roman inédit* - Confessions d'un barjo - *que la critique a déjà comparé à* L'Idiot *de Dostoievski...*

- la théatralité aseptisée de thx 11 38 -

- docteur folamour, ou comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la bombe -

- métropolis, une apologie camouflée du capitalisme bon enfant -

EXEGESE D'UN LIEU COMMUN

La SF se porte très bien, merci, et elle vire à gauche !

Avec l'assurance de ceux qui savent que la fin du monde a déjà eu lieu, la SF contemporaine, inexorablement sabordée et enlisée dans sa propre parcellisation, voit non sans dépit s'épandre sur sa table de dissection - brève rencontre - les tripes dégoulinantes de son devenir. Sociologisme, historicisme, politisme, autant de manières subtiles d'étouffer toute vision globale, d'occulter toute ouverture sur une fiction universelle. Madame se meurt, Madame est morte...

En fait, à force de s'être voulue plongée dans le réel, ouverte sur l'homme et ses problèmes, elle est devenue vraie et ne fait plus aujourd'hui que ramper. Plus rien n'est SF depuis que la SF s'est mise à la portée de toutes les causes. Toutes ses promesses se sont déjà réalisées, ses cauchemars se sont produits. Et voilà même qu'un nain l'a mise en musique...

Plus rien n'est SF, c'est entendu, mais aussi, depuis que tout est politique, la SF a perdu en sacralité ce qu'elle a gagné en problématique. On est passé à la social-fiction, la politique-fiction, l'écologie-fiction, voire l'élections-fiction. Hélas, pauvre Yorick!

La SF, conscience critique ou anticipatrice, mise en exergue ou mise en demeure, se tortille comme le serpent du savoir se mord la queue, agitant piteusement les quelques pièces de rechange de la fiction fétichiste : la swastika, le grand encloué sur sa croix, l'omnibranlant $, les grands enculés de la dialectique, et toutes nos belles et immortelles valeurs qui marchent à quatre pattes. Ainsi donc, la SF aurait « pris conscience »?

Bernard Blanc remarquait, non sans ironie, il y a quatre ans déjà, « un petit truc rigolo : à les entendre parler, toutes les personnalités présentes étaient de gauche ». Vous avez déjà rencontré un homme de droite, vous? Demandez à Chirac et à Marchais. Ils ont leur nouvelle société, leurs écologistes, leurs smicards, comme ils auraient eu, au siècle dernier, « leurs pauvres ». Ils vous rétorqueront qu'ils sont de gauche quand même, mais, comme pour beaucoup de leurs semblables en SF, leurs certitudes morales sentent l'abus de confiance, l'extorsion de fonds et les chemises sales.

Dieu, que tout était simple il y a vingt ans! John Wayne et ses *vigilantes* de l'espace essaimaient les valeurs de notre belle civilisation occidentale à travers les étoiles. C'étaient les nègres, les chinetoques et les martiens qui en prenaient plein la gueule. Les rôles étaient bien distribués : on était du côté du manche. On avait parfois mauvaise conscience, pour faire noble et distingué. La SF colonisait, alors qu'aujourd'hui elle est en nous, dans notre écosystème et dans notre petite tête. Ses archétypes se sont momifiés. Les vieux personnages et les vieilles situations du roman bourgeois s'y enguignollent encore, servilement soumis à l'absolutisme de la réalité quotidienne. De King Kong Blues à THX 1138, de Mgr Lefebvre à Lafayette Ron Hubbard, nous faisons tous de la SF sans le savoir. Mais quelle SF! « J'écris pour la France... Et d'abord, où en sommes-nous », écrivait VGE. Ce n'est pas de la SF, cela?

Survolant les casemates éventrées de vieux fortins blottis aux confins des labyrinthes intérieurs, la divine comédie humaine s'écroule au seuil de ses propres aventures de fiction, en une éjaculation chiche et sans envol. « Les véroniques de nos perversions » battent des ailes et errent nos âmes mortes, depuis que Ballard a résumé toute la SF en une œuvre fabuleuse : *La foire aux atrocités.*

Ratiocinations distinguées mises à part, la SF, par son conservatisme de tout bord, n'est plus que la pratique décevante d'un discours n'engendrant dialectiquement que sa propre rhétorique. Comme le pouvoir, toujours réinventée, renforcée, reforgée - mais aussi malade de son ambiguïté -, elle est attirée et repoussée par l'Ordre, y entre et en ressort, avec des mines de vieille coquette. C'est que l'ordre et le pouvoir, qui grandissent gestes et états, les mythifient, ont toujours fasciné les intellectuels, qu'ils soient de gauche, de droite, ou encore millénaristes de la crise, du soupçon et de la peur. Et nombreux sont ces agités qui, face aux autres, se déculottent à tout propos, fictionnellement et politiquement, pour exhiber ce dont ils sont impuissants à se servir intelligemment, car ils ne défendent que de futiles valeurs. C'est là le visage tragique de la SF.

SF et politique? Oui, hélas! Et que la carte soit le territoire. Dans la guerre que mène la SF au reste du monde, nous sommes tous des renégats. A clamer stupidement : « La SF est morte. Vive la SF ».

JERRY CORNELIUS
Pcc
ALAIN DE GUELDRE

Alain de GUELDRE : *éditeur à Bruxelles, journaliste littéraire et musicologue.*







- texte de jack london - "goliath" 1908 - chantal montellier -

LA SCIENCE FICTION? CONNAIS PAS

Je vous préviens : aujourd'hui, j'ai les glandes.

J'habite dans un petit village, en bordure de Canjuers, le plus grand terrain militaire d'Europe, 40.000 hectares. Et s'ils restaient bien tranquilles dans leurs tranchées, les bidasses, ça passerait encore.

Mais non. Toute la journée, ils se baladent dans leurs tanks, tirent des missiles qui tombent un peu n'importe où, et poursuivent les *Rouges* dans les campagnes.

Fallait que je rentre chez moi pour taper les trois feuillets d'*(A Suivre)* sur la SF politique... Suis resté coincé deux heures sur la route parce qu'un convoi militaire (avec une bonne vingtaine d'AMX 30, vous voyez le genre) montait à Canjuers, et ne pouvait pas aller très vite à cause du verglas.

Et moi, derrière, à faire des bonds dans la voiture, à rouler en première, de temps en temps à doubler un char d'assaut, avec, en passant, la sale gueule de son conducteur qui me regardait l'air méchant sous son casque pour me faire bien comprendre *toi avec tes cheveux longs, tu sais, on te ratera pas un de ces jours.* Et ne dites pas que je suis parano. Sont comme ça, les conducteurs d'AMX, agressifs.

Alors est-ce que vous croyez que je peux avoir les idées claires pour causer de SF politique, avec des mots compliqués et de belles envolées dialectiques? Non! J'ai les glandes, c'est tout.

Comment voulez-vous qu'à vivre comme ça, dans le Sud, coincé entre les touristes et les canons, on ne soit pas complètement obsédé par les bermudas et la peste kakie? Comment voulez-vous qu'on fasse des livres exotiques, intersidéraux, planants, bourrés d'OVNIS, quand les seules fusées qu'on entend, jour après jour, sont celles que les généraux s'amusent à faire péter en attendant le Grand Soir (celui de la-Bombe-dans-la-tronche-des-Ruskoffs)?

Impossible. On peut, à la limite, fabriquer *Quatre milliards de soldats*, ou *Ciel lourd, béton froid*... Et encore... Pas n'importe quand! La nuit. quand les généraux dorment, et que la campagne retrouve pour quelques heures ce silence tant vanté par les cosmonautes.

Je vais vous dire : aujourd'hui, les voyages interplanétaires, je m'en tamponne. Les civilisations humanoïdes, vous savez où je me les mets, hein, vous savez? Et les extra-terrestres aux yeux pédonculés, vous pouvez les faire empailler, et les mettre bien en vue sur la cheminée de votre salon. Je vous en fais cadeau. Très volontiers.

Je n'écris pas de science-fiction. Je ne m'occupe pas d'anthologies de science-fiction. Je ne dirige pas de collection de SF. Je ne vois pas ce que je fais dans ce dossier.

Ça vous étonne? Je vous avais pourtant prévenus. Aujourd'hui, je suis un peu énervé. Oh, juste un peu.

Et ce n'est pas ce que je trouve chez mon libraire qui va me calmer. Les livres de SF qui paraissent en ce moment n'ont rien



- soleil vert -

- orange mécanique -

UN ROMAN POUR LA CRISE

On parle aujourd'hui beaucoup de Pouvoir, de l'extension de l'Etat. Notre monde, que nous le sachions ou non, se carcérise. La littérature (dont la fonction est de retraduire, dédoubler le réel) se penche maintenant davantage sur les heurts et malheurs de notre présent. La science-fiction, qui a toujours été une littérature politisée (reflétant officiellement et parfois contradictoirement l'idéologie officielle du Pouvoir) est désormais traversée par ces interrogations, ces doutes quant à notre incertain futur.

La crise d'identité qui a marqué les USA dans les années 60 se décèle dans les œuvres les plus fortes du genre, celles qui sont le fait d'écrivains non plus « producteurs » (car la littérature populaire est souvent le fait de faiseurs) mais véritablement « créateurs », voire visionnaires.

Bien sûr, Philip K. Dick est au centre de cette génération. Son œuvre est importante quantitativement, quoique fort inégale. Mais elle a ceci de particulier qu'elle se développe comme un tout, chaque roman constituant une extension d'un détail de l'ensemble. Ses livres-clefs sont ceux dont le Pouvoir est le thème essentiel. *Le Maître du Haut-Château*, chef-d'œuvre de Dick, est en ce sens très significatif, car Dick ne s'y contente pas de la description d'un pouvoir schématisé (du type Etat-total, comme c'est parfois le cas chez d'autres). Il se préoccupe surtout de la *perte d'identité* que suppose la domination grandissante d'une idéologie de type nord-américaine. Aussi, chaque chose vue, chaque chose vécue, est-elle soupçonnée d'irréalité. La reconquête de l'identité perdue domine également *Le Prisme du néant*, *Ubik*, en même temps qu'une recherche de la vivacité des objets qui rejoint les thèses de Baudrillard (dans *Le système des Objets*).

John Brunner illustre un peu ces thèses dans *La ville est un échiquier* : les personnages sont, au sens propre du terme, des pions manipulés par les gens du pouvoir. Le livre a une dimension borgèsienne (et donc tragique) qui lui donne une beauté plastique inégalée.

Dans *Tous à Zanzibar*, par contre, Brunner brosse un tableau « éclaté » de la société de son temps. Renonçant aux héros, il propose des figures quotidiennes mises en situation dans leur vie de tous les jours, et démontre ainsi comment le pouvoir agit, différemment, sur les individus pour mieux les dominer.

Kurt Vonnegut Jr, lui, choisit la voie d'une certaine dérision, d'une parodie qui sait aller bien au-delà de la simple farce. Les situations, volontairement outrées, voire grotesques dans leur démesure, sont cependant un reflet de la réalité américaine, et des hantises qu'elle suscite. *Le berceau du Chat*, opéra-bouffe sur l'Apocalypse, ou *Le breakfast du Champion*, pamphlet cynique sur le déri-

à dire. Ils sont morts. Tout juste bons à fabriquer du papier recyclé. Je préfère encore la Comtesse de Ségur. La science-fiction me fait dégueuler. Chaque fois que je reçois un livre de SF, je pique une crise et je le déchire. Ras-le-bol, la SF.

Quant aux lecteurs de SF, ils sont au moins 3/4 de débiles. Le quatrième quart n'y comprend rien. Sont contents, les lecteurs, sont fiers les lecteurs... ils planent quelques heures en se baladant dans les étoiles parce qu'ils sont écrasés par leurs patrons, leurs chefs, leurs flics, leurs percepteurs, leurs nouveaux philosophes, leur métro, leur boulot. Rayez la mention inutile.

Les critiques de SF, ça ne va pas mieux. Me font chier. N'y comprennent rien non plus. Délirent dans l'outre-espace.

Ecoutez une minute, et dites-moi si je deviens caractériel : un satellite espion s'écrase au Canada. Quelques heures plus tôt, il tombait en Italie, paraît-il. Ou sur moi, dans le Sud. La moindre petite centrale nucléaire fuit comme un panier percé. Les flics ouvrent les coffres de 300.000 automobilistes. Les patrons s'en foutent plein les poches. Les multinationales bourgeonnent. Il y a de l'amiante dans le métro. Du plomb dans les poissons. Du Bonux dans le pain. Les écologistes sont tristes comme des portes de prison. Les prisons pleines d'innocents et de chevelus. Les chevelus se font descendre n'importe où dans les rues, c'est gratuit.

Et vous voulez que j'écrive de la science-fiction? Non, terminé! Ce qui m'intéresse, aujourd'hui, c'est la littérature, tout court. Une littérature qui parle des gens, de vous, de moi.

Plus besoin d'écrire de la SF quand on vit dans un monde de dingues. Ecrire, tout court.

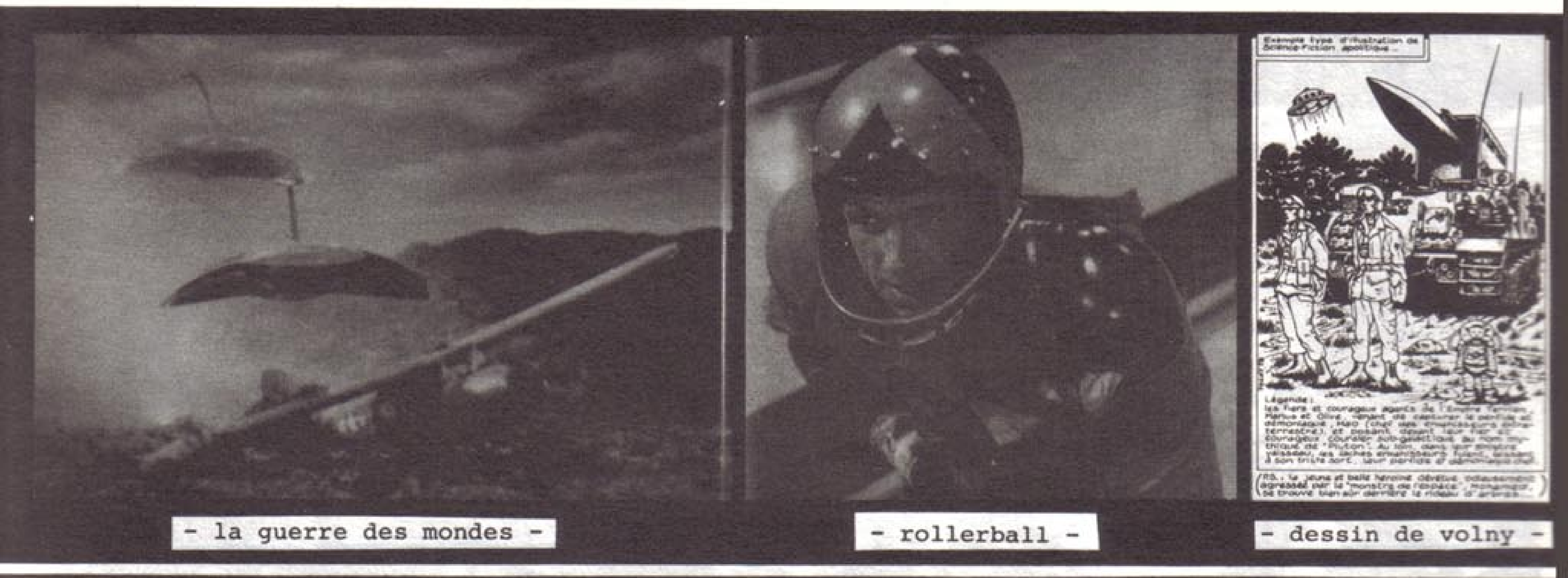
Dans ma bagnole, coincé entre deux chars d'assaut, je pensais à tous ces gogos qui foncent voir *La guerre des étoiles* et *Rencontre du troisième type*. Et ça me donnait envie de chiâler. Oh, n'ayez crainte, je me suis retenu, comme un grand. Pas envie que les conducteurs d'AMX me voient craquer.

Le public part à la recherche des extra-terrestres. Sans se rendre compte qu'aujourd'hui l'homme occidental est un extra-terrestre pour l'homme.

Quand vous aurez saisi ça, vous n'aurez plus besoin de la SF pour supporter vos petits soucis quotidiens. Et le temps que vous y gagnerez, vous pourrez l'utiliser à construire l'utopie réalisable, ici, tout de suite, ici, maintenant.

BERNARD BLANC

Bernard BLANC : *éditeur du fanzine écologiste* Le Citron Hallucinogène, *anthologiste* (Ici et maintenant, *chez Kesselring), directeur de la revue* Alerte!, *Bernard Blanc est le leader d'un mouvement d'opposition à l'idéologie en place dans le monde de la SF française :* Pourquoi j'ai tué Jules Verne, *le livre qu'il publie ce mois-ci chez Stock, définit cette optique nouvelle.*



- la guerre des mondes - - rollerball - - dessin de volny -

soire de l'errance individuelle dans un monde incohérent, sont ses meilleures réussites.

Norman Spinrad, au beau milieu des années 60, produisit dans la SF une révolution semblable à celle de Godard dans notre (pauvre) cinéma. L'emploi du langage argotique, l'extrême violence du style et des thèmes, les attaques contre la corruption font de son œuvre un correct pendant de celle de Dashiell Hammett à la fin des années 20. Son meilleur livre, *Jack Barron et l'éternité*, est à ma connaissance le meilleur témoignage romanesque sur l'écrasant pouvoir des media (avec, il est vrai, *L'orbite déchiquetée* de Brunner).

Notons aussi une charge satirique contre « l'heroic-fantasy » (genre fasciste s'il en fut) avec *Rêve de fer*, présenté comme un roman d'Adolf Hitler, auteur, on le sait, de célèbres romans guerriers.

Ursula Le Guin a produit, avec *Les Dépossédés*, l'une des œuvres à mon sens les plus fortes de la fiction politique, égalant le génie d'un Jack London, et traduisant aussi habilement que son prédécesseur les contradictions et les luttes sociales de son temps. Le roman s'ouvre également aux problèmes du Tiers-Monde et de son avenir, méritant en cela une mention spéciale, car si les écrivains de SF parviennent (rarement, avouons-le) à des analyses pertinentes sur le pouvoir *intérieur* de leurs sociétés, ils oublient trop souvent l'enjeu de la présence impérialiste dans le monde.

Citons, en compagnie du livre de Le Guin, deux ouvrages particulièrement forts sur ce plan : le célèbre *Dune* de Frank Herbert, qui développe parallèlement une très profonde réflexion sur l'origine et la nature du Pouvoir d'État. Et *L'Enchâssement* de Ian Watson, roman à plusieurs niveaux, qui démonte très violemment les raisons et les moyens d'une intervention américaine dans un pays de la périphérie (ici situé en Amérique Latine).

Ces quelques titres sont évidemment loin d'épuiser le sujet. Disons qu'ils sont des *repères* (selon moi les plus significatifs) et qu'ils témoignent de ce que peut la science-fiction lorsque ses auteurs acceptent de réfléchir, et de se mettre en cause.

Aussi est-il peut-être abusif de situer ces ouvrages dans le vaste réservoir des littératures populaires.

Mais devant l'impuissance, sur ce plan, de la littérature « officielle », il n'est pas indifférent que des œuvres de stricte imagination soient quasiment les seules à développer une réflexion éminemment *politique*.

YVES DI MANNO

Yves di MANNO : *écrivain* (Qui a tué Henry Moore?), *auteur d'un certain nombre de textes parus dans* Minuit *et* Univers, *il s'apprête à publier* Le poids des murs, *à l'Atelier de l'Agneau, à Liège.*


LA TERRE CREUSE
hé! où vas-tu? attends! explique-nous...
oui, à vous, je peux le dire...
jamais personne ne nous répond. ils n'ont qu'une seule idée marcher, marcher toute la journée sans jamais s'arrêter...

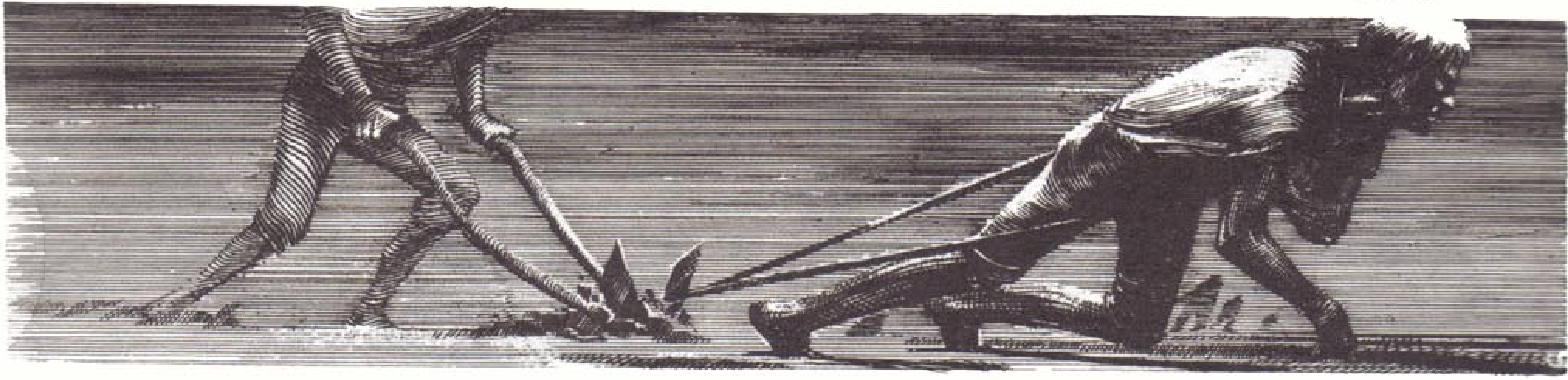
Ils ne pensent qu'à cela, marcher
sans jamais un jour de repos parceque nos parents
et les parents de nos parents nous on dit de le faire...



et personne n'a jamais cherché à savoir pourquoi...

pourquoi toujours fuir? je dois savoir... les plantes et les arbres restent toujours aux mêmes endroits calmement... j'aime leur tranquillité... j'ai décidé de faire comme eux.. je ne bouge plus d'ici.. je vous retrouverai au cycle prochain à la même place... pendant que vous continuez à tourner en rond. moi... je découvrirai les vraies raisons qui vous poussent à cette marche forcée...

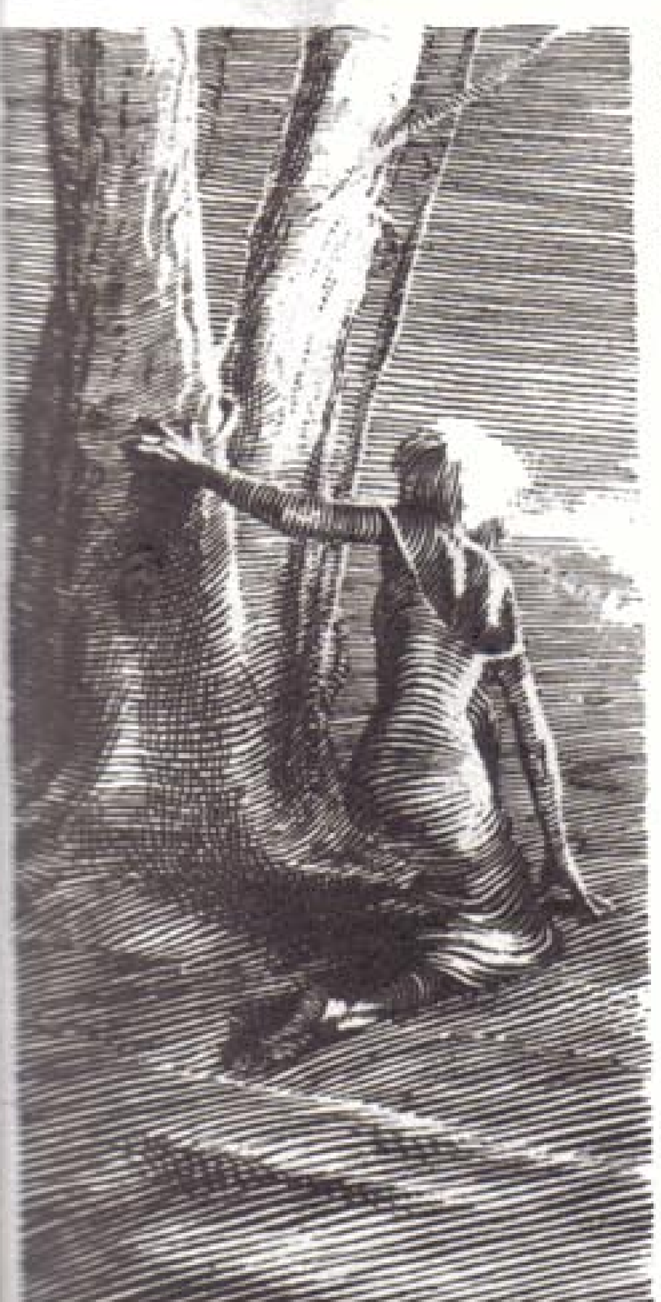
regardez, ce sera mon journal... je vais y noter tout ce qui va se passer. comme ça, quoi qu'il arrive, vous saurez la vérité




1er jour
ils sont partis..
ils ne savent pas encore que
je suis restée ici
ils ne viendront plus me chercher
ils ne retournent jamais sur
leurs pas
LIBRE!
pour la première fois de ma
vie je suis totalement libre
je ne dois plus marcher...
Je suis la première
à découvrir le monde
à partir d'un point
fixe.



ma première nuit seule.. on dort mal.
sur la terre je m'étais habituée au
ballotement des charrois.
ici tout est silence..
quel changement!
je peux même entendre battre
mon coeur..

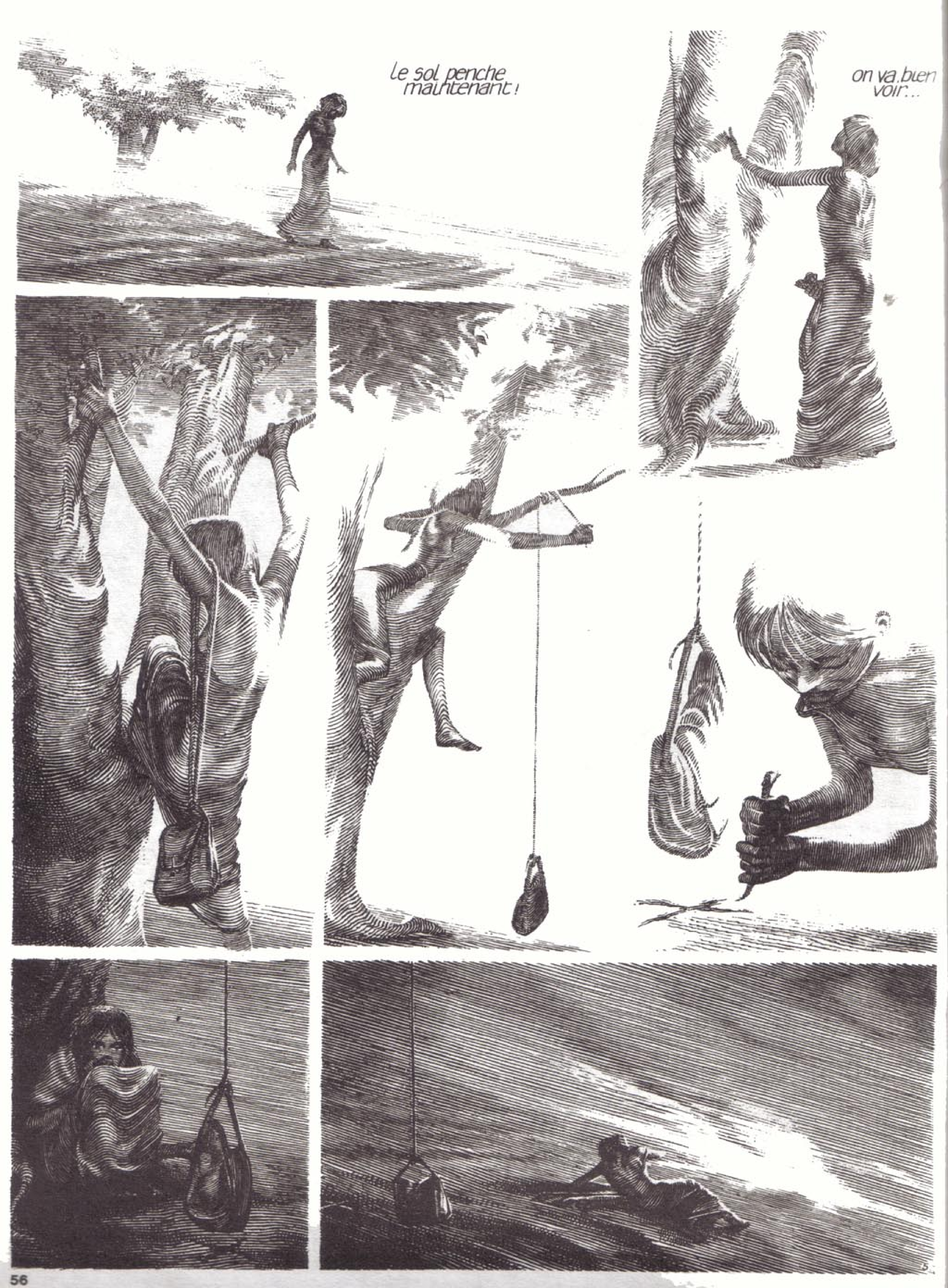






quelque chose
a changé...

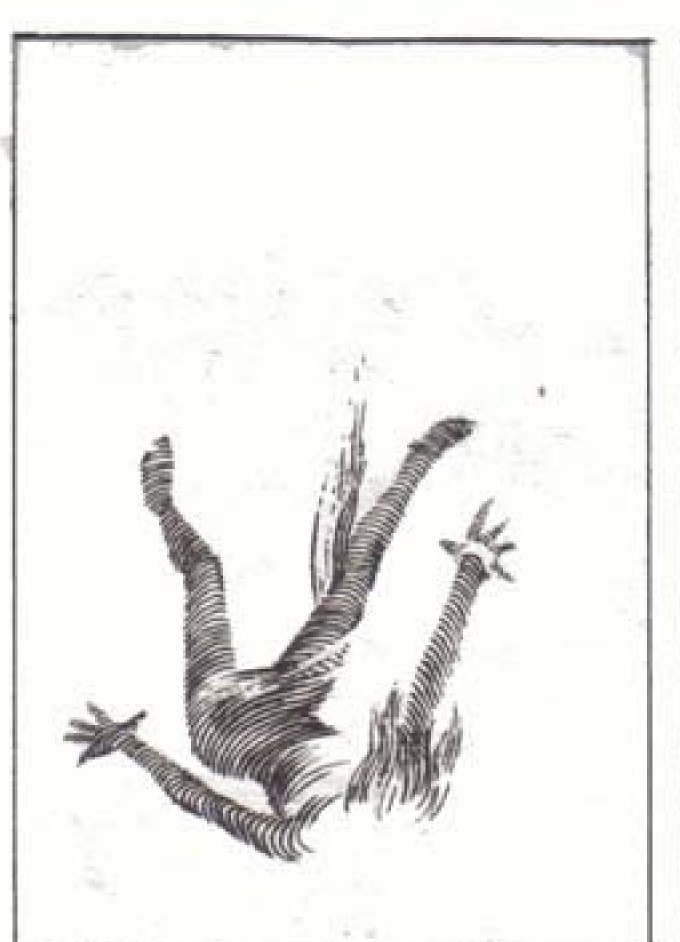


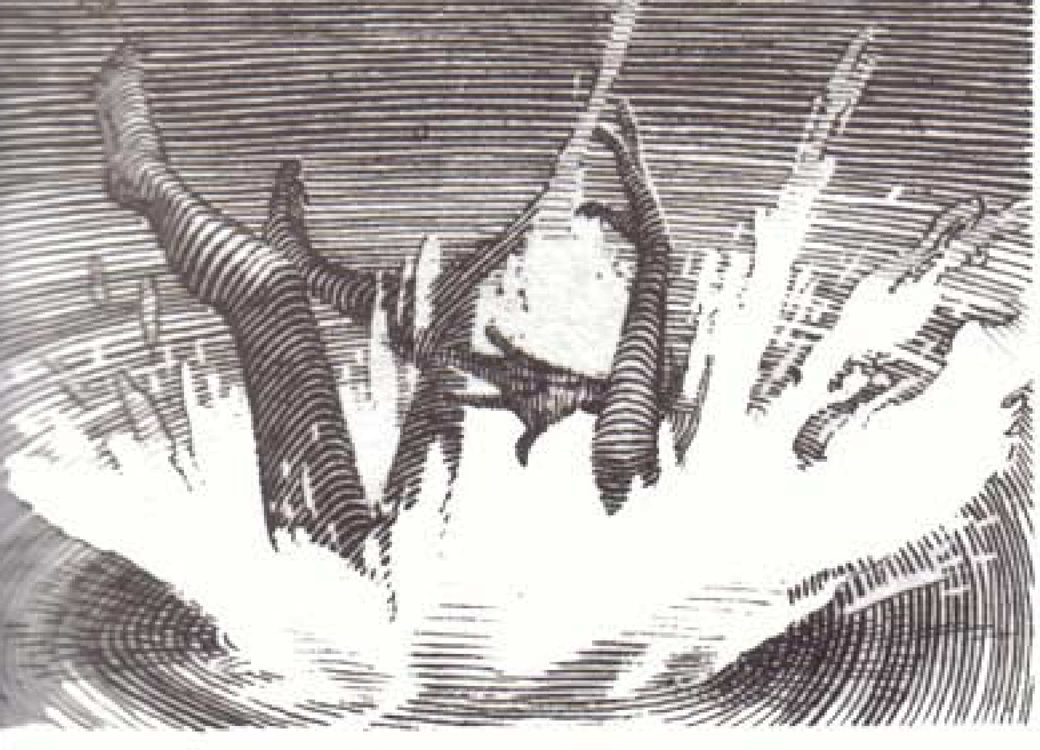

le sol penche maintenant !
on va bien voir...

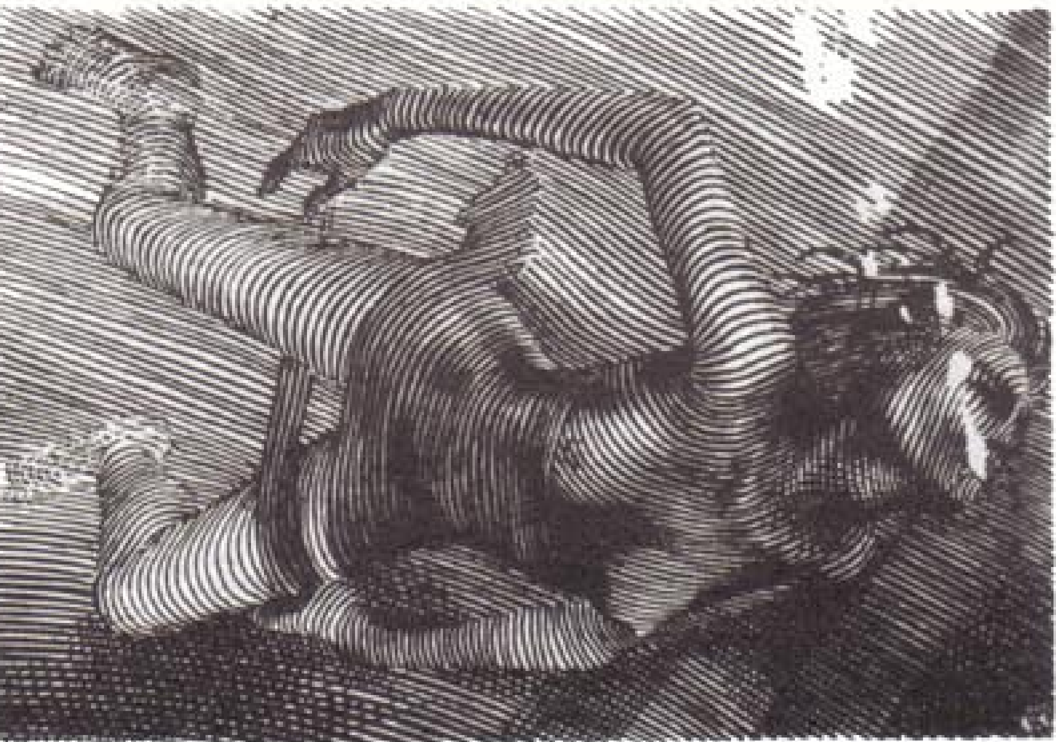

plus de doute possible... le sol penche de plus en plus. est-ce cela la raison de notre marche forcée?
'ai très peur !
le silence devient
il est trop
que vais-je encore
où cela va-t-il
c'est dur la


oh!
des oiseaux!

















ho, hé

scénario: Luc schuiten et françois.
dessin : françois schuiten. février 78

UN KILOMÈTRE A PIED, ÇA USE LES SOULIERS

- tableau de monory - antoine, 1970 -

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai treize ans, et pour fêter ça, maman a poussé mon fauteuil tout contre la fenêtre. J'approche mon visage de la vitre glacée, et j'appuie le bout de mon nez sur le verre épais. La buée de ma respiration dessine de drôles de paysages.

Maman est venue près de mon fauteuil à plusieurs reprises et m'a caressé les cheveux. J'aime bien que la main douce de maman se promène sur mon visage; quand ses doigts passent sur mes lèvres, je sors un petit bout de langue et je lèche. Elle n'aime pas ça, maman, elle me regarde d'un air fâché et essuie ses doigts presqu'aussitôt dans le torchon accroché sur le côté droit du fauteuil.

Je m'ennuie, toute la journée dans mon fauteuil. Alors je regarde l'avenue. Juste à côté d'un petit immeuble carré dont les volets sont toujours fermés, il y a un arbre. Il est bien minuscule à côté des immenses tours de béton qui marquent mon univers visuel, c'est vrai. Mais j'aime ses changements de forme et de couleur au milieu des lourdes constructions immuables du quartier. L'hiver, il n'a pas de feuilles, juste de longues branches nues comme des bras, mais l'été c'est un feu d'artifice de verts et de jaunes. Cet arbre, c'est mon ami. Il paraît que c'est inutile, un arbre, et papa rigole chaque fois que j'en parle à table. Il dit qu'il faudra le couper bientôt, parce qu'il encombre l'avenue. Je me mets à crier C'EST MON AMI IL NE MOURRA PAS! Mon père donne un violent coup de poing sur la table TAIS-TOI! Alors je me tais, qu'est-ce que je pourrais dire d'autre?

Du bruit, derrière moi. Un grincement désagréable et des bribes de conversation.

— Bonjour Johan! On a emmené ton copain pour ton anniversaire. Dis-donc, c'est bientôt le grand jour!

La mère de Pat est gentille. Il paraît qu'elle est un peu folle et qu'elle prend sans arrêt des tas de pilules tranquillisantes. Mais je n'y crois pas, à cette histoire. Elle a toujours été sympa avec moi.

Pat, c'est le seul garçon que je connaisse. Très rigolo avec son défaut de langue.

— Salut Johan! Bon anniversaire! Dis-donc, tu es bien plus vieux que moi! Tu sais, je me demande...

Il s'arrête et me regarde drôlement.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Je me demande... quoi... ce que je ferai quand on t'aura greffé des jambes. Je resterai seul. Ce ne sera pas facile, tu comprends.

Je le regarde et j'ai envie de lui dire un truc marrant pour lui remonter le moral. Mais ça ne vient pas, je ne trouve rien. Alors je lui prends la main et nous restons sans parler pendant un long moment, les yeux perdus au-delà de la fenêtre, dans le ciel sombre plein de nuages.

Plus tard dans la soirée, le robot Tommy est entré dans la chambre en cliquetant et nous a donné un gros gâteau rouge qu'il a coupé en deux. Il a posé une moitié dans une assiette plastique devant chacun de nous sur la petite table d'alu de nos fauteuils.

— Chic! j'ai lancé à Pat, un goûter aux myrtilles! J'ai vraiment envie de sortir d'ici pour voir les arbres à myrtilles. Tu penses qu'ils ressemblent au nôtre, dans l'avenue?

Il n'a pas répondu. Je crois que j'ai gaffé. En ce moment, il ne faut pas parler du dehors à Pat. Il a trop envie de s'évader.

De le voir coincé dans son fauteuil, le visage fermé, ça m'a foutu le cafard. Et si j'avais su, comme je l'ai appris plus tard, que les myrtilles n'avaient plus rien à voir avec les arbres puisqu'elles se fabriquaient dans les usines alimentaires souterraines à coup de colorants, ça m'aurait effondré pour de bon. Mais ceci est une autre histoire.

— Tiens, tu peux manger ma part. J'ai pas faim.

Pat m'a tendu son assiette et a renversé sa portion de gâteau dans la mienne. Comme le gâteau, c'est quand même assez rare à la maison, j'ai tout avalé gloutonnement, en ne faisant plus attention à lui. J'ai eu l'impression qu'il pleurait doucement et j'ai tourné la tête. Je voulais avant tout bouffer tranquille.

Valéry s'est déshabillé et glissé dans le lit. Il a allumé une cigarette. A côté de lui, sur la table de nuit protégée par un napperon brodé à l'ancienne, un journal et un verre de similicognac.

Les yeux dans le vague, il a tiré quelques bouffées de sa cigarette. Puis il a pris le journal. Le froissement du papier a réveillé sa femme allongée à côté de lui. Encore pleine de sommeil, elle s'est tournée et a posé sa main sur son ventre. Puis elle a ouvert les yeux.

— Valéry, tu sais, je me fais du souci pour Johan... Ce n'est pas très gai pour ce pauvre petit d'être coincé toute la journée dans son fauteuil. Je ne sais plus...

Elle s'est approchée de lui et leurs deux corps nus se sont touchés.

— Je ne sais plus si ce système est une bonne chose, finalement.

Il a soupiré et posé son verre. Il lui a caressé les cheveux, et sa main est doucement descendue vers sa poitrine. Il s'est mis à parler d'un ton las.

— Écoute, on va pas remettre ça une fois de plus sur le tapis. On en a assez discuté et on n'y peut rien. C'est le gouvernement qui a décidé, et ce n'est pas moi, avec la place que j'ai à l'usine, qui vais aller contre ses méthodes...

Elle ne le laisse pas finir.

— Moi, toute gosse, j'ai été élevée à la campagne, chez mon oncle, j'ai couru dans les bois, et suivi en criant le tracteur de l'oncle...

Il n'a pas envie d'entendre une fois de plus ses souvenirs d'enfance. Il n'y a plus grand chose entre eux. Ils restent ensemble par habitude, c'est simple, c'est la routine.

— Line, tu te fais du mauvais sang pour rien. Quand il aura l'âge légal, on lui greffera des jambes artificielles et il ira travailler. Avec l'éducation hypnotique qu'il reçoit, il trouvera facilement une place. Crois-moi, le gouvernement a raison, ce système simplifie la vie de tout le monde...

— Et la sienne, la sienne? Tu y penses? Tu crois que c'est agréable de vivre comme ça, sans jamais sortir? Ça me fait peur, Valéry!

Comme il n'a plus envie de discuter, il laisse glisser sa main d'un coup sur le ventre de sa femme.

Il aurait préféré lire son journal. Mais il tient à tout prix à éviter une scène. Mieux vaut un orgasme rapide.

Ce matin, au petit déjeuner, papa a l'air de bonne humeur. Je me détends et mange avec lenteur mes flocons d'avoine à la confiture.

J'écoute les histoires de papa d'une oreille distraite. C'est étonnant qu'il soit si loquace si tôt. D'habitude, tous les deux, ils sont plutôt froids.

Papa mord à belles dents dans sa biscotte vitaminée.

— Écoute ça, c'est une histoire vraiment incroyable!

Il y a une bonne semaine, un type d'une quelconque association de défense voulait voir le Directeur...

Tu penses bien qu'il n'a pas été reçu. Un de ses gardes du corps a été chargé du travail. Il l'a trimbalé partout dans l'usine, pour lui montrer qu'il n'y avait pas de danger de fuite, ni rien de toutes ces conneries qu'ils racontent dans les journaux... Le type n'avait pas l'air convaincu et il faisait de grands gestes en parlant de normes de sécurité et tout le baratin habituel. Alors Rolf s'est un peu énervé. Il est là pour ça, tu vois. Dans les coups durs, on peut compter sur lui et le patron n'a pas à s'en plaindre...

Il boit une gorgée de thé et se met à rire doucement.

— Quand ils sont arrivés près des bassins, il l'a bousculé un peu fort en s'excusant et l'espèce d'espion a piqué une tête dans l'eau de refroidissement. Fallait l'entendre gueuler!

Papa éclate de rire. Il n'y a que lui qui rigole. Maman l'écoute distraitement et moi, je mange mes flocons...

— Ce type, on l'a plus jamais revu à l'usine, et on n'a plus entendu parler de la fameuse association. Après ce bain, il a dû se payer une sacrée poussée de boutons, et n'a sans doute plus osé sortir de chez lui... Rolf n'a rien dans la cervelle mais ses coups sont bien marrants.

— Bon, c'est pas tout, mais je vais être en retard...

Il se lève sans faire attention à moi, enfile son manteau dans le couloir. Il crie A CE SOIR!

Maman me fait un sourire triste, comme pour l'excuser.

— Dépêche-toi, Johan, faut pas rater la TVEDUC!

Chaque jour, Tommy arrange les coussins synthétiques de mon fauteuil et me pose les écouteurs sur le crâne. Maman vient parfois assister à l'opération. Elle me regarde avec un drôle d'air, et je crois qu'elle a de la peine. Ces derniers temps elle a évité de venir dans ma chambre, elle a peur de moi, comme si je n'étais plus son fils. Je suis trop jeune pour bien comprendre ce qu'elle pense, mais j'ai quand même quelques idées là-dessus. Elle me regarde comme un monstre.

De temps en temps, mais c'est rare, elle ordonne à Tommy de s'en aller et me place elle-même les écouteurs. C'est elle, aussi, qui me fait la piqûre hypnotique. Elle n'est pas très habile pour ça, j'ai un peu mal dans le creux du bras, et une goutte de sang perle quand elle enlève l'aiguille d'un coup sec. Pourtant, malgré la douleur et malgré le sang, je suis heureux que maman s'occupe de moi. Tommy, vous comprenez, n'est qu'une machine, une machine froide sans visage. Maman me dit qu'il me faut être très gentil avec lui, parce que bientôt je lui ressemblerai un peu, avec des jambes artificielles identiques aux siennes, pleines de mécanismes qui m'aideront à découvrir le monde.

Elle me raconte comment c'est, le monde, et quand elle a fini, j'ai des milliers d'images dans la tête, des paysages avec des fleurs et des rivières. Alors je lui demande pourquoi il n'y a pas de rivière devant chez nous, dans l'avenue, ce serait plus rigolo à regarder d'ici, mais elle ne répond rien.

Tout de même, quand je touche les jambes du robot Tommy, je les trouve froides comme les armatures de mon fauteuil, et ça m'effraie. Les jambes de maman sont chaudes, et j'aimerais sauter moins haut, courir moins loin, pour un peu plus de chaleur. Il y a quelque temps, je lui ai expliqué tout ça, elle est devenue rouge et s'est mise à crier. Elle a répondu à toute vitesse, un peu comme si elle récitait une leçon.

— Johan, faut pas penser à ça. Tu sais, les grandes personnes savent mieux que toi ce qui est bon pour toi... Dans le temps, les petits garçons allaient dans les rues sans surveillance et se faisaient écraser par les voitures. Souvent, des types les volaient et les étranglaient. Je n'aimerais pas que tu te promènes tout seul dans la Mégaville, tu sais; oh là là! je me ferais tellement de souci que je serais obligée de te courir après!

Elle s'est levée brusquement et a quitté la chambre.

Tommy m'a installé sur mon fauteuil, devant la fenêtre. L'arbre est toujours là, mon ami agité par le vent froid. A cette heure-ci, il n'y a personne dans l'avenue, les gens sont au travail dans les bureaux du centre ville ou dans les complexes industriels souterrains de la périphérie.

Tommy a placé les écouteurs sur mon crâne, et j'ai automatiquement tendu mon bras gauche pour la piqûre hypnotique. A l'endroit où il enfonce toujours son aiguille, j'ai la peau toute craquelée, comme rongée par un de ces petits animaux que je vois dans mes livres éducatifs.

Aussitôt ma vue se brouille, l'arbre disparaît dans une brume floue et comme le casque commence la leçon, je me laisse entraîner sans résister...

... Quand je reviens à moi, plusieurs heures plus tard, Tommy m'apporte mon repas. Je lui demande à quoi servent ces petits cachets jaunes qu'il me fait prendre, mais bien sûr il ne peut pas répondre, ce n'est pas un modèle perfectionné avec circuit-langage.

Après le repas, je suis libre jusqu'au lendemain. Ces leçons hypnotiques sont très fatigantes et je n'ai plus guère la force de bouger. Quand je m'endors sur mon fauteuil, je me retrouve un peu plus tard dans mon lit, tout courbatu. J'aime la sensation des draps chauds sur mon corps nu, et je laisse volontiers mes mains se promener sur ma peau. Bien sûr, j'évite soigneusement mes cicatrices, mais je m'attarde avec plaisir sur mon sexe minuscule.

Parfois, je feuillette des livres éducatifs, avec leurs histoires en colo-relief. J'aimerais bien que les casques TVEDUC en passent de temps en temps, ça changerait un peu des graphiques électroniques et des analyses sémantiques. Ils ont des noms incroyables là-dedans, Hulk le Monstre et le Colosse, Docteur Fatalis et le méchant Plastoid - alors je serre très fort les bras de mon fauteuil et j'ai l'impression d'étrangler l'Arraignée avec ses membres velus et sa bouche pleine de sang. Et puis l'exaltation tombée, je regarde mes moignons et je pleure.

Un jour, je me souviens, ces aventures m'ont tellement excité que j'ai décidé de descendre sur-le-champ dans l'avenue pour voir mon arbre. Je me suis débattu dans mes sangles, mes bras ont tiré sur les caoutchoucs renforcés collés à l'armature du fauteuil. Ça n'a rien donné, sauf beaucoup de bruit dans la pièce vide... Le robot est venu voir ce qui se passait et je me suis forcé à rester calme pour qu'il ne se doute de rien. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à le haïr. Je faisais semblant de regarder le spectacle dans l'avenue, avec le ciel déjà sombre et le soir qui tombait. Pour contrôler mes nerfs, je me suis mordu la lèvre inférieure très fort, et j'ai senti le goût salé du sang. Ça m'a fait mal, mais je n'ai pas bronché. Tommy est resté un instant immobile à côté de moi, avec sa ridicule lumière bleutée sur son crâne métallique. Le robot était là pour me surveiller. Cette idée s'imposa brutalement à moi. Un gardien pour un prisonnier sans jambes, quelle misérable profession, mon pauvre Tommy!

Sans doute rassuré par le calme apparent de ma conduite, il est reparti dans la cuisine vaquer à je ne sais quelle occupation domestique. Dès que j'ai été seul de nouveau, je me suis fiévreusement remis à mon plan d'évasion. Ah! j'allais lui montrer, à ce gros tas de ferraille, ce que pouvait faire un ami des Fantastic! Soudain, la sangle de gauche se déchira avec un petit bruit sec. Déséquilibré par les gestes désordonnés que je faisais pour me dégager, en penchant un peu trop le corps en avant, j'ai fait basculer le fauteuil et j'ai presqu'aussitôt violemment heurté le sol dur de la chambre, le visage en avant.

Aveuglé par le sang qui coulait partout, une insupportable douleur dans le nez, je n'ai même pas eu la force d'appeler à l'aide, et je suis resté là un long moment, la figure contre le sol, hurlant intérieurement parce que j'étais faible et que je me dégoûtais.

L'aventure n'a pas eu de suite. Mes parents ont cru à une défaillance du fauteuil et se sont montrés plutôt gentils avec moi. Un type en habit bleu est venu le lendemain, avec du matériel neuf. Inutile de dire que cette fois, les sangles étaient d'une solidité à toute épreuve. Ma mère a tenu à changer elle-même mes pansements pendant la semaine, elle m'a parlé doucement, un nez cassé ce n'est pas grave, ça s'arrange vite, on n'y verra plus rien dans quelques jours... Mais ce n'était pas cette douleur-là qui me faisait le plus mal.



Mes études par TVEDUC portent sur la physique moléculaire. Il paraît qu'à 13 ans j'en sais plus que n'importe quel vieux savant de l'ancien monde. Mais comme je ne connais rien de ce fameux « ancien monde », dont maman ne parle qu'à mots couverts, ça ne m'avance guère. A ma naissance, mes parents m'ont fait les tests médicaux obligatoires qui accompagnent l'ablation des jambes et on a décidé pour moi que je serai ingénieur spécialisé. A quinze ans, je mettrai le nez dehors pour la première fois et j'irai directement de la cellule familiale à l'usine souterraine qui me prendra en charge. On ne m'a pas demandé si j'ai envie de passer la moitié de ma vie sous terre.

Bientôt le soir. Avant le repas, je joue au Monopoly. Je joue tout seul, contre moi-même et j'entasse d'étonnantes richesses. Papa aime bien me voir occupé de cette façon. Il me raconte que ces dernières années, les fabriquants ont ajouté quelques cartes supplémentaires pour donner du piquant au jeu, « ALERTE A LA POLLUTION », « ATTENTAT » et surtout le fameux « ENLÈVEMENT VOUS DEVEZ PAYER UN MILLION » qui ruine d'un seul coup un joueur malchanceux.

J'avance mes pions sans grand enthousiasme et je laisse gagner mon invisible adversaire, par plaisir. J'ai presque épuisé ma réserve de billets quand j'entends l'interphone de la porte d'entrée. Maman, de la cuisine, ordonne à Tommy d'aller ouvrir. Dès qu'il a ôté le verrou de sûreté, ça va très vite. J'entends d'abord un grand fracas de ferraille, sans doute Tommy qui vient de se casser la figure. Puis maman pousse un cri strident, je ne savais pas qu'elle pouvait avoir tant de force dans la voix. Et aussitôt, c'est la cavalcade dans tout l'appartement, avec des chocs sourds à intervalles plus ou moins réguliers, comme le heurt de corps contre des meubles. Le bruit se rapproche, et maman fait soudain irruption dans la chambre, suivie de près par un type énorme, haut comme une maison, avec des muscles incroyables.

— Rolf, Rolf, arrêtez voyons! Mon mari va rentrer! Vous avez trop bu! Calmez-vous, voyons!

Maman continue à crier en courant « Voyons! voyons! » elle vient se protéger derrière mon fauteuil, et quand elle s'agrippe aux armatures d'alu, le choc renverse mon jeu. Les billets volent tout autour de nous.

Ma mère et le type restent un moment immobiles à s'observer, avec moi au milieu qui me tortille sur mon siège, impuissant. Tommy s'est relevé. J'entends sa ferraille se déplacer lourdement dans le vestibule. Il actionne la sonnerie d'alarme directement reliée à l'immeuble de police de notre groupe résidentiel.



Rolf attrape ma mère par l'épaule. Sa main passe à quelques centimètres devant mon visage, et son bras se trouve juste à la hauteur de ma bouche. Je mords à pleines dents, sans réfléchir. La chair éclate sous la pression de mes mâchoires. Rolf a un mouvement de recul qui déséquilibre mon fauteuil et nous nous effondrons tous les trois, emmêlés. La sirène d'alarme hurle dans la cuisine et un filet blanchâtre passe devant mes yeux. Je crois que je m'évanouis quelques minutes.

Quand je reviens à moi, ma mère est à moitié nue, sa robe déchirée est remontée sur son visage. Elle agite faiblement les jambes, écrasée sous le poids de Rolf. Il a descendu son pantalon sur ses jambes, et je m'aperçois avec horreur qu'elles sont brillantes comme du métal. C'est la première fois que je vois ces fameuses jambes artificielles qui me sont promises dans deux ans, et ça me donne la nausée.

Plus tard, longtemps plus tard, deux policiers, arme au poing, ont fait irruption dans la chambre. Ils soulèvent Rolf en l'attrapant par les vêtements et lui donnent plusieurs coups de matraque. Maman est immobile par terre, les yeux clos, pleine de transpiration.

Des infirmiers l'ont emenée sur un brancard métallique. Elle est peut-être morte.

Personne ne s'est occupé de moi. Vers le soir, le robot tout cabossé m'a apporté mon dîner, puis papa, le visage fermé comme dans ses mauvais jours, est venu me dire que demain je partais quelques étages plus bas chez Pat, pour deux ou trois jours. Maman est à l'hôpital, fortement choquée. Elle a besoin de repos et de cachets. La mère de Pat veut bien me garder, à condition que mon père lui prête Tommy, et il a accepté!

Chez Pat, une nouvelle vie commence. Sa mère est vraiment gentille, elle nous apporte des biscuits colorés et nous raconte sa jeunesse, quand elle vivait sur un bateau, juste avant que les rivières ne se mettent à brûler. C'est comme ça qu'elle a perdu son premier mari, nous dit-elle...

Alors, s'il y avait une rivière dans l'avenue, elle risquerait de prendre feu?

Quand sa mère nous laisse seuls, nous faisons des projets.

Un matin, Pat se penche vers moi et me dit doucement à l'oreille en regardant de temps en temps vers la porte pour vérifier si sa mère n'arrive pas...

— Johan, ça y est! J'ai trouvé. Cette après-midi, quand maman reviendra de son travail, nous ne serons plus là.

Il se met à taper dans ses mains d'un air joyeux et à fredonner une chanson que je ne connais pas. Puis il me regarde d'un air sérieux qui me fait peur. Il met un doigt devant sa bouche et me dit sentencieusement :

— Chut! Tu verras tout à l'heure!

Je me demande ce qu'il a encore bien pu inventer, celui-là. Et les heures coulent lentement, lentement.

Tommy et le robot de Pat viennent nous préparer pour la séance de TVEDUC. Au moment où Tommy se tourne vers moi pour me faire la piqûre hypnotique, Pat lui touche quelque chose dans le dos. Quelques secondes de battement. Tommy n'achève pas ses gestes habituels, et la seringue reste suspendue en l'air, à quelques centimètres du creux de mon bras.

Je ne comprends rien du tout, mais je crois que c'est grave. Pat aurait quand même pu me mettre au courant. Heureusement que les robots ne sont pas programmés pour faire face aux situations extraordinaires. Mais j'ai tout de même peur que la sirène d'alarme ne se déclenche. Je ferme les yeux un instant. Puis Pat me tape sur l'épaule.

— Eh, Johan! C'est pas le moment de dormir!

Quand j'ose regarder à nouveau, j'ai l'impression de rêver. Pat a quitté son fauteuil, et se balance dans les bras de son robot, au milieu de la pièce.

Il a un large sourire triomphant.

— Allez, dépêche-toi, on s'en va!

Tommy se penche sur moi. La seringue s'est brisée en tombant à ses pieds et une légère odeur de formol monte du plancher. Il détache mes sangles avec soin et me soulève facilement. Puis il se dirige vers la porte. Je me mets en colère, peut-être pour ne pas rester tout bête dans une situation si bizarre.

— Dis-donc, à la fin, tu vas m'expliquer ce qui se passe?

— T'énerve pas! Ecoute : on s'en va. Il était temps de se servir un peu de toutes ces connaissances qu'on ingurgite à la TVEDUC, tu crois pas? On fait un petit tour dehors, cette après-midi. On va voir l'arbre, tu veux?

Et il ajoute, d'un ton autoritaire EN MARCHE ROBOT!

Il fait le geste de fouetter son cheval et module des bruits de gorge qui ressemblent à des coups de révolver. Comme au bon vieux temps du Far-West.

Tout se précipite une fois franchie la porte de l'appartement qui se referme automatiquement derrière nous avec un claquement. Pendant que nous descendons vers la rue, étage après étage, en évitant les ascenseurs, Pat me raconte qu'il a trafiqué le potentiel magnétique du robot, et qu'il a réussi à détourner à son avantage les circuits de commande.

— Dire que c'était si facile et que je n'y avais jamais pensé!

Dès que nous passons la porte principale pressurisée de l'immeuble, nous sommes saisis par un vent glacial qui nous transperce jusqu'aux os. Nous nous immobilisons un instant au haut des marches qui donnent sur les trottoirs roulants. Personne dans l'avenue.

Pauvres moitiés d'enfants perdus dans la grande Mégaville hostile, ça ne fait que commencer...

Nous nous dirigeons à petite vitesse vers le carrefour où l'arbre nous attend. Je suis sûr qu'il sait déjà que nous arrivons, il tend ses branches vers nous, un millier de bras pour nous accueillir.

Je l'aperçois de loin, minuscule bout de verdure sur fond d'immeubles géants, des milliers de tonnes de verre et de béton pour quelques cellules végétales. Le seul être vivant de toute cette ville diabolique.

Encore quelques mètres.

Nous sommes à ses pieds. C'est un platane, avec des feuilles triangulaires et un tronc noueux, plein de taches colorées. Par endroit, l'écorce se détache et j'en arrache un petit morceau, que je tiens serré très fort dans ma main.

J'ordonne au robot de se baisser pour que je ramasse une feuille... mais... C'EST DU PLASTIQUE!

Comme un coup de poing dans la gueule. Je me sens vide et nu, sans résistance. UN ARBRE SYNTHÉTIQUE!

Pat, Pat, ils nous ont volé nos jambes et maintenant voilà ce qu'ils ont fait de notre arbre!

Je me mets à pleurer de grosses larmes de rage. Pat est silencieux, immobile, froid. Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire? Nous diriger au hasard des trottoirs roulants, glacés par le vent, aveuglés par les larmes? Sortir de la ville? Mais y a-t-il même une issue? Et après? après?

Quand la police urbaine est arrivée, elle nous a trouvés enlacés l'un à l'autre, bleus de froid.

Tommy aux bras puissants nous soutenait tous les deux et nous nous étions blottis contre sa poitrine lisse en attendant un événement quelconque. Nous avions perdu tout désir, nous étions déjà morts.

Morts comme l'arbre comme les rivières en feu comme les façades sombres des immeubles perdus dans les nuages.

Je n'ai plus jamais revu Pat. Il paraît qu'il a déménagé. Je sais qu'il est comme moi, aujourd'hui, immobile dans son fauteuil, les yeux dans le vide... Il ne bouge plus, je le sais bien. Moi non plus je ne bouge plus.

C'est tout ce qu'ils voulaient : qu'on reste tranquilles. Il faut tout de même que je vous dise... Pour nous punir, ils nous ont amputé des deux bras, juste à la hauteur des épaules.

A seize ans, quatre membres artificiels, ce sera du meilleur effet.

BERNARD BLANC

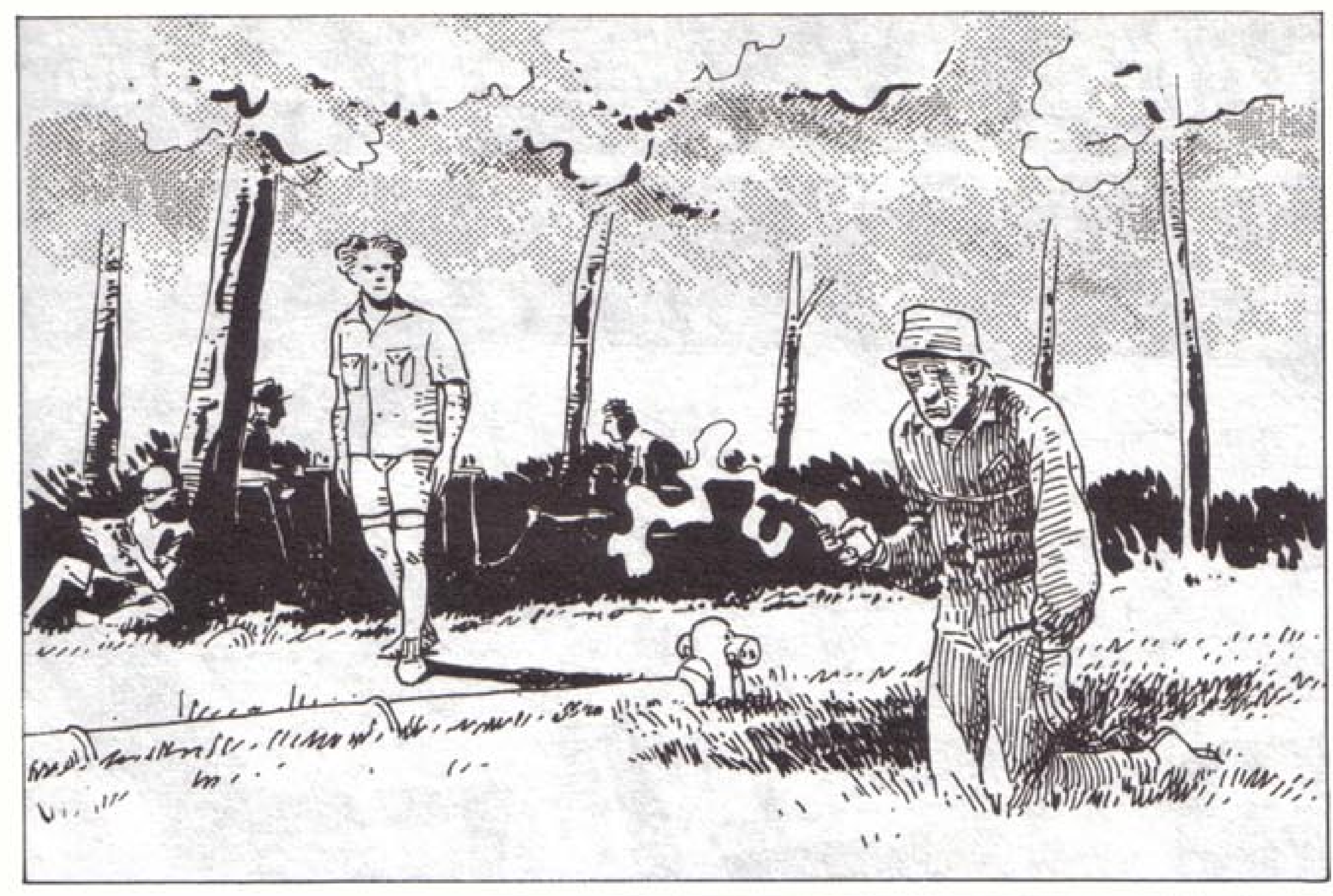
HISTOIRES VRAIES

BENOIT – CHERAQUI





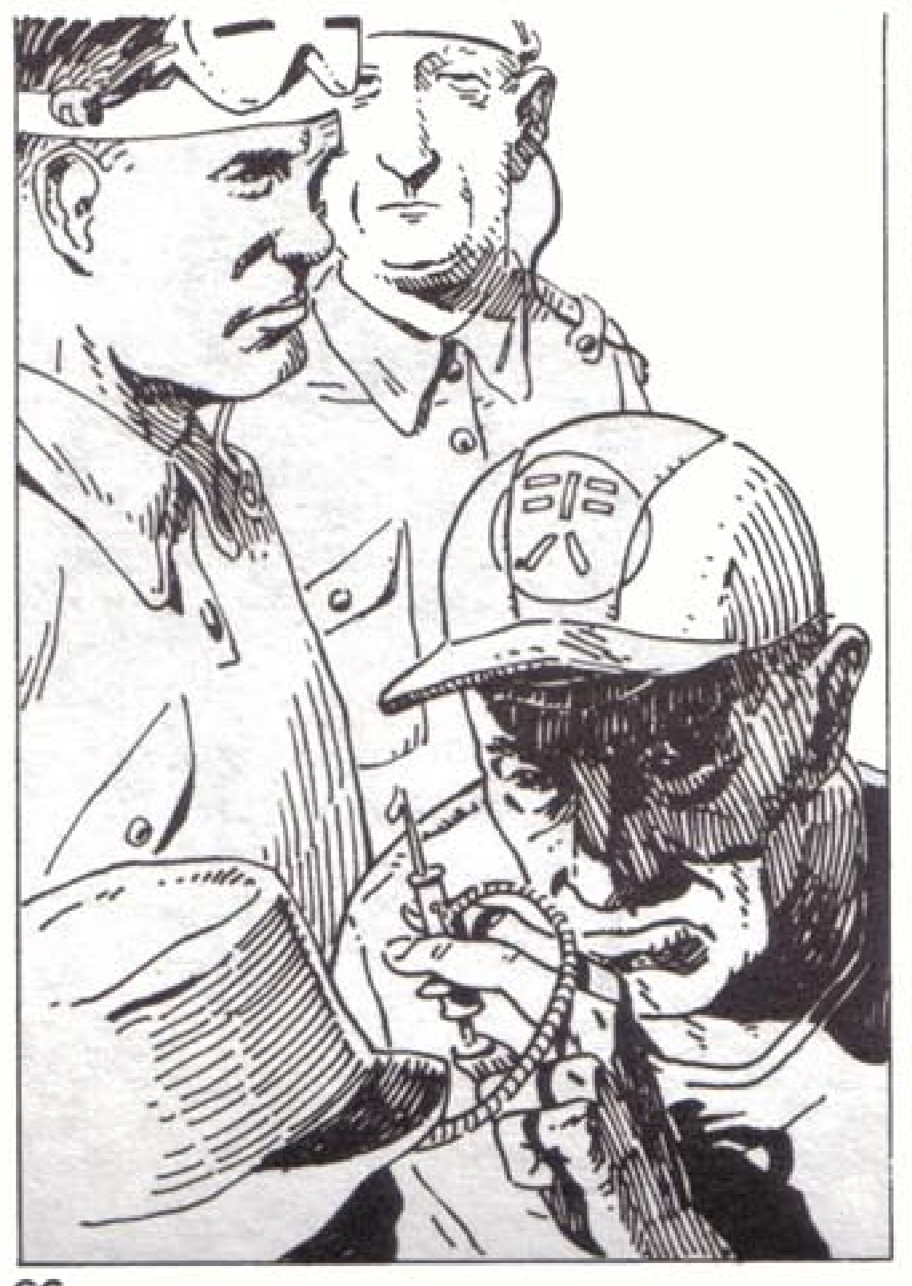


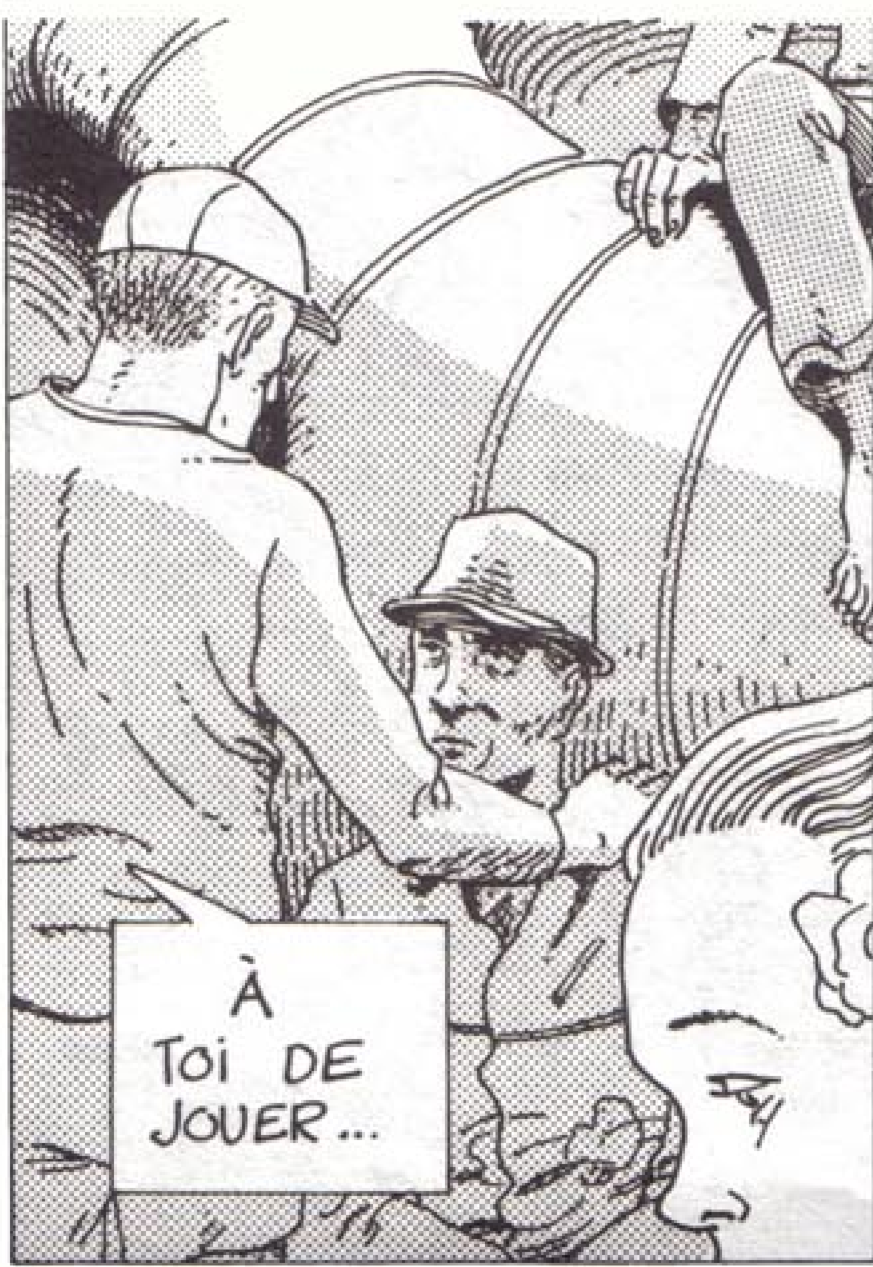


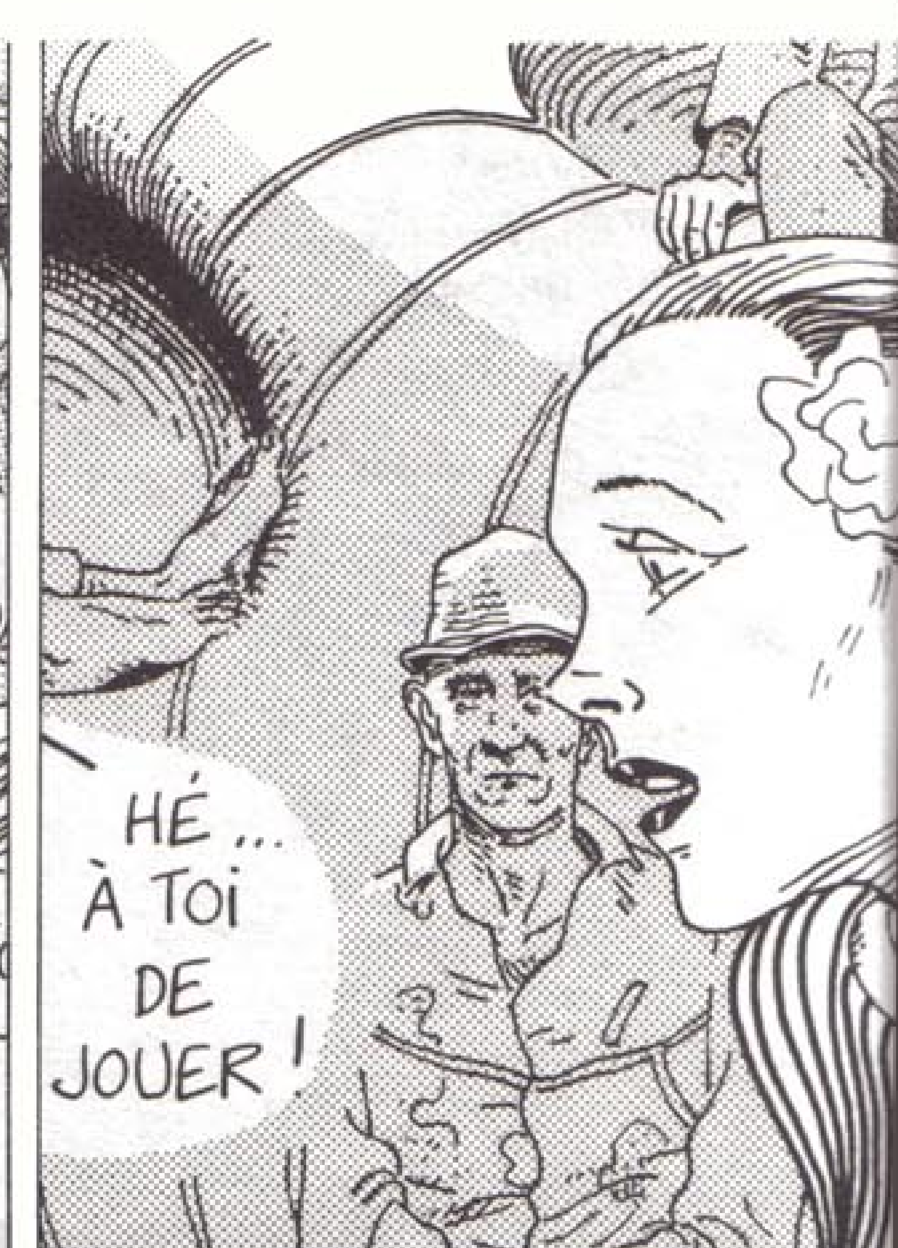


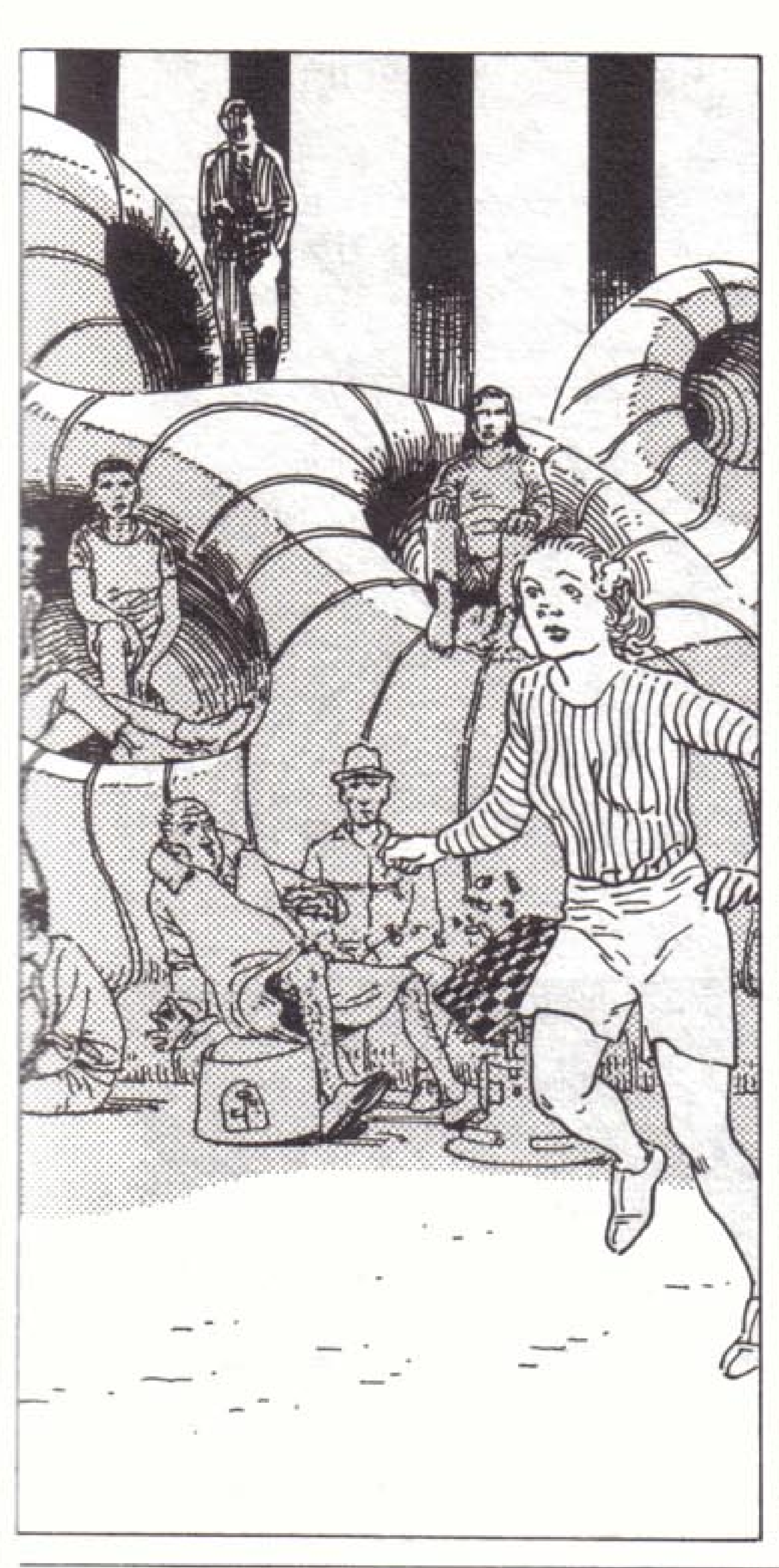


... rejet de force 4... surveillance : 6 mois... détention : 14 jours... médication : 2 mg de parménil... trois fois par jour...



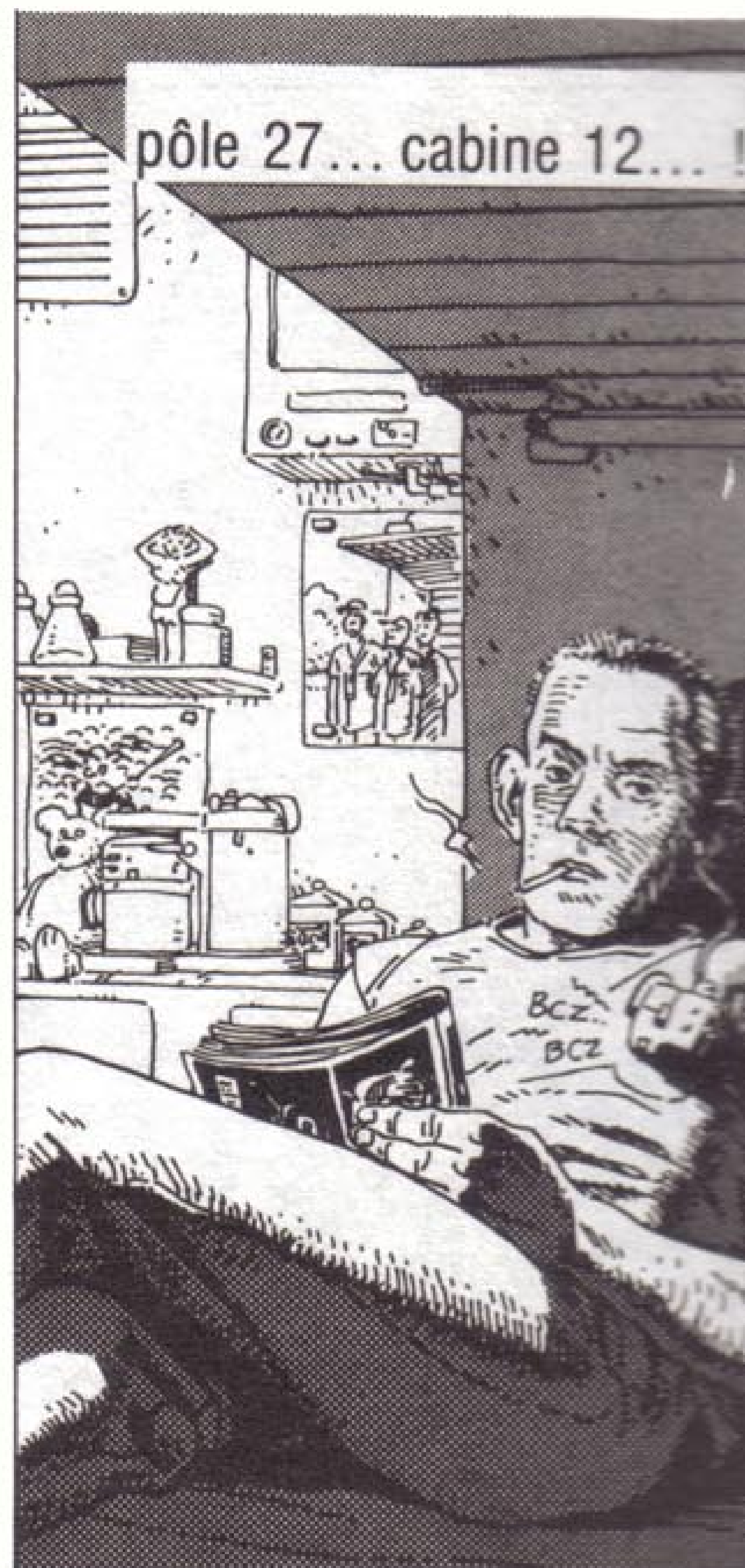






... pôle 27... cabine 12... !... récupération...





fuite extrapolée : schizoïde à tendance messianique... secteurs 2 et 18... probabilité : 73...

EH, LOUIS, TU FAIS UN POSTDAWN ? 2 SACS LA MISE.

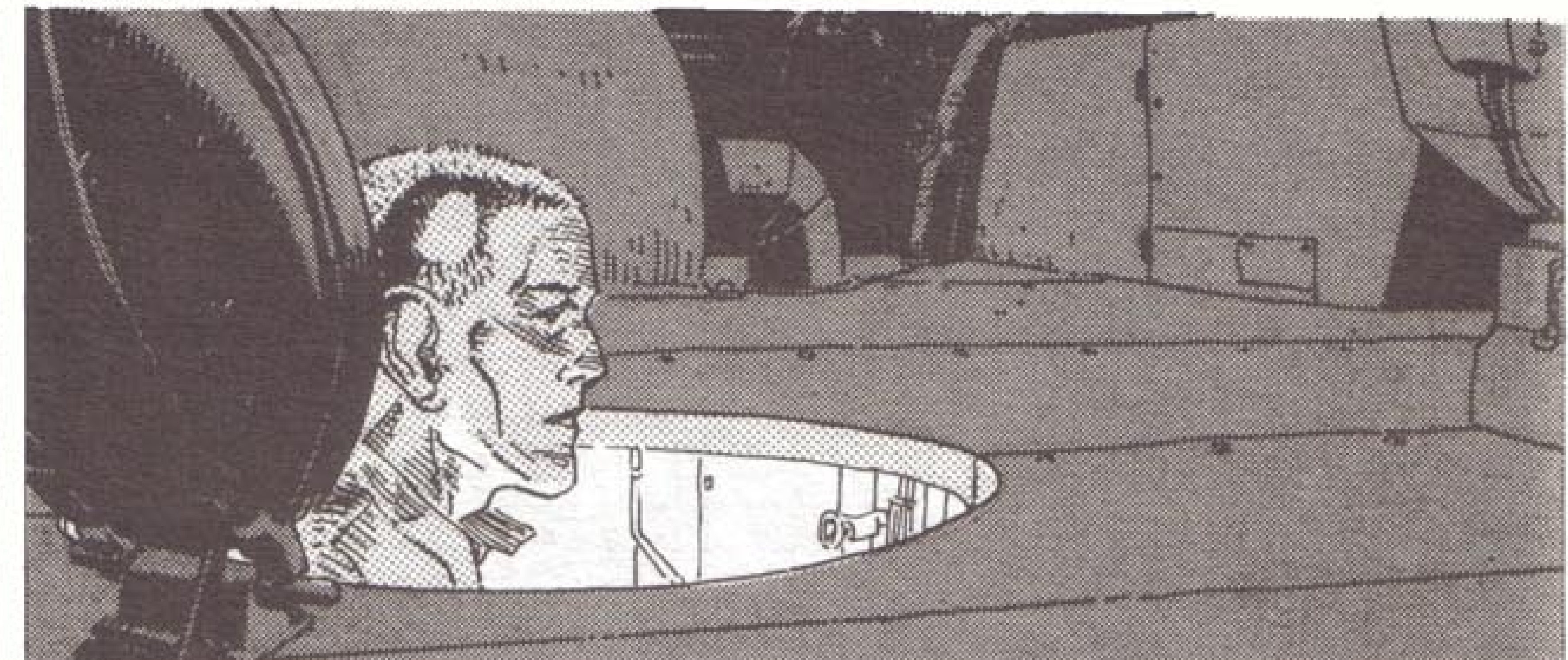
CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS...

secteur 9 : probabilité 45... secteur 2 : 84... secteur 18 : 69... secteur 2 : 4,5.

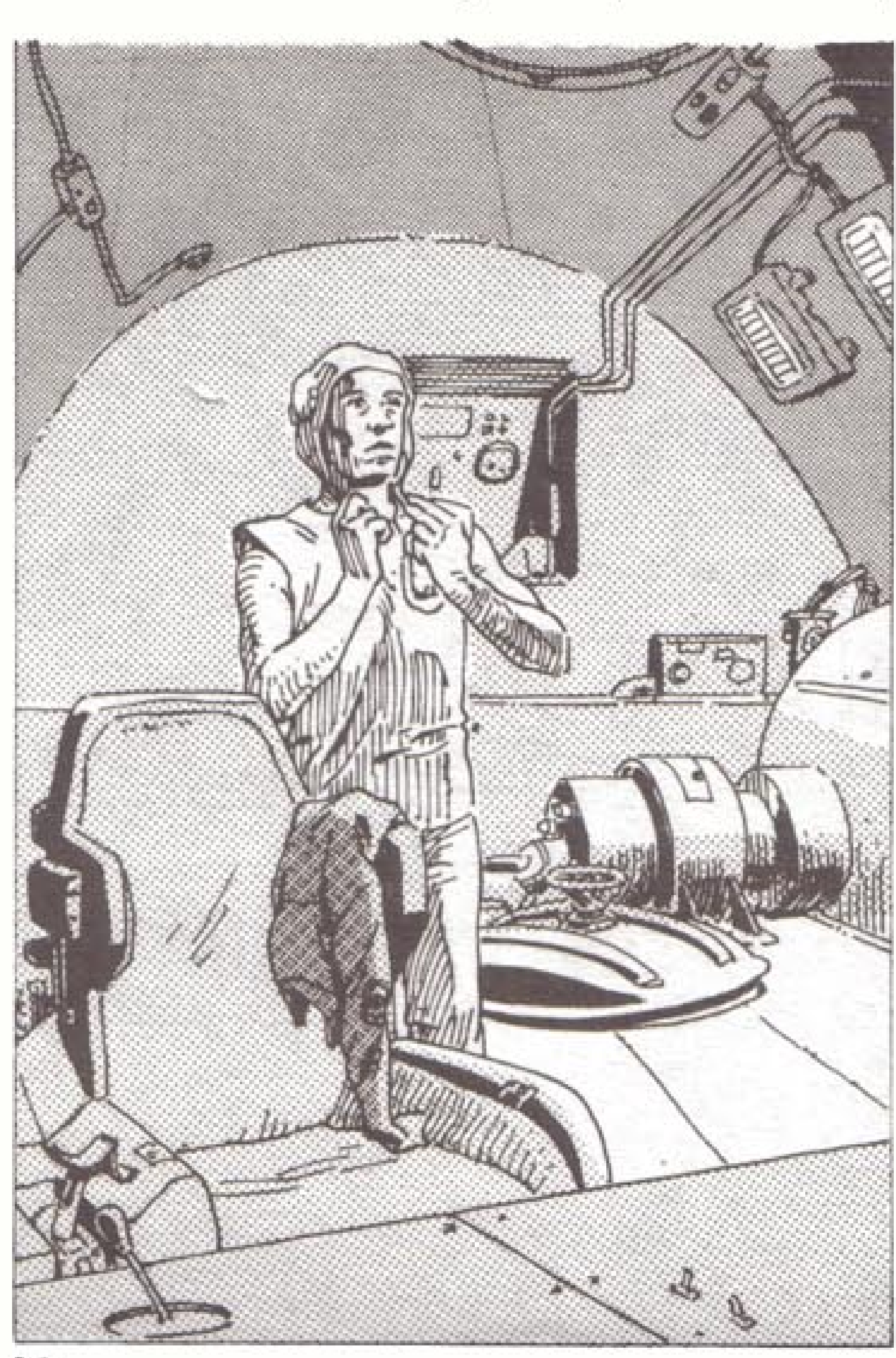


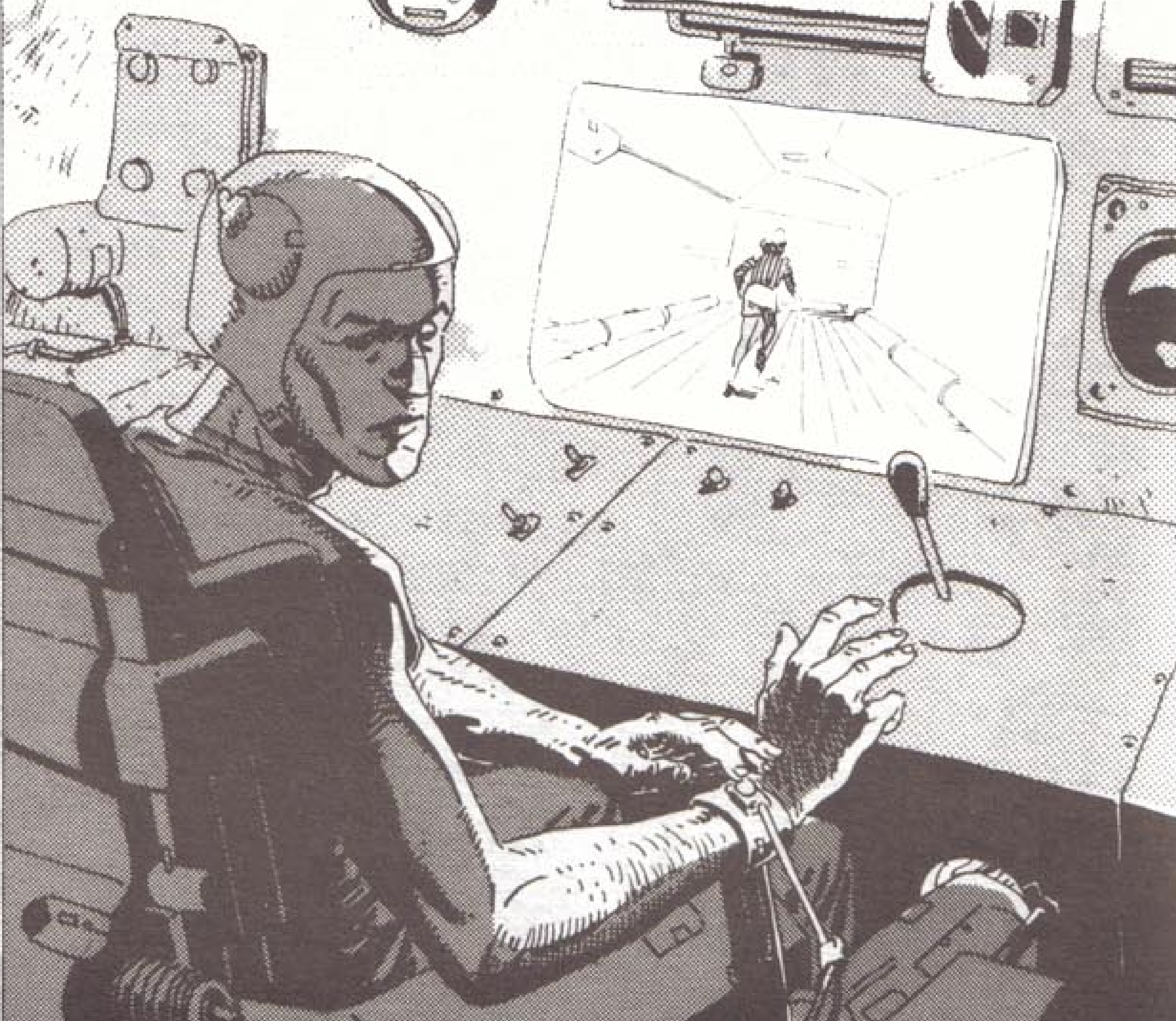


... secteur 18 : 72... degré d'urgence mesurable : valeur 8...

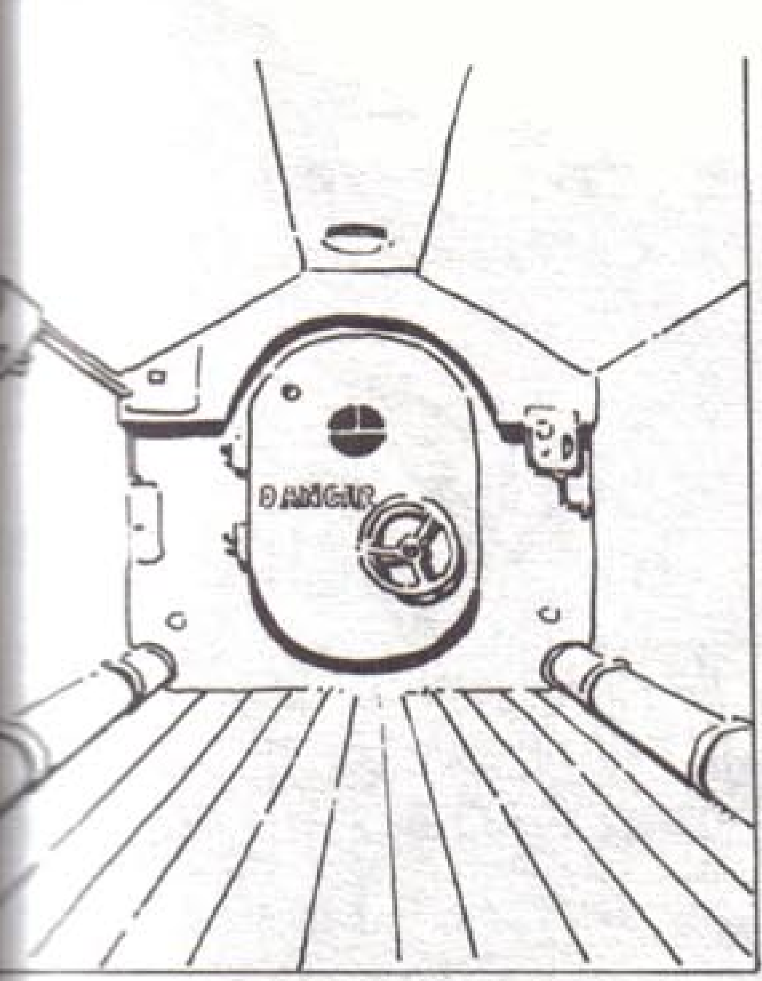


secteur 9 : 97... grille quartier... probabilités : rome : 12,8... memphis : 29...

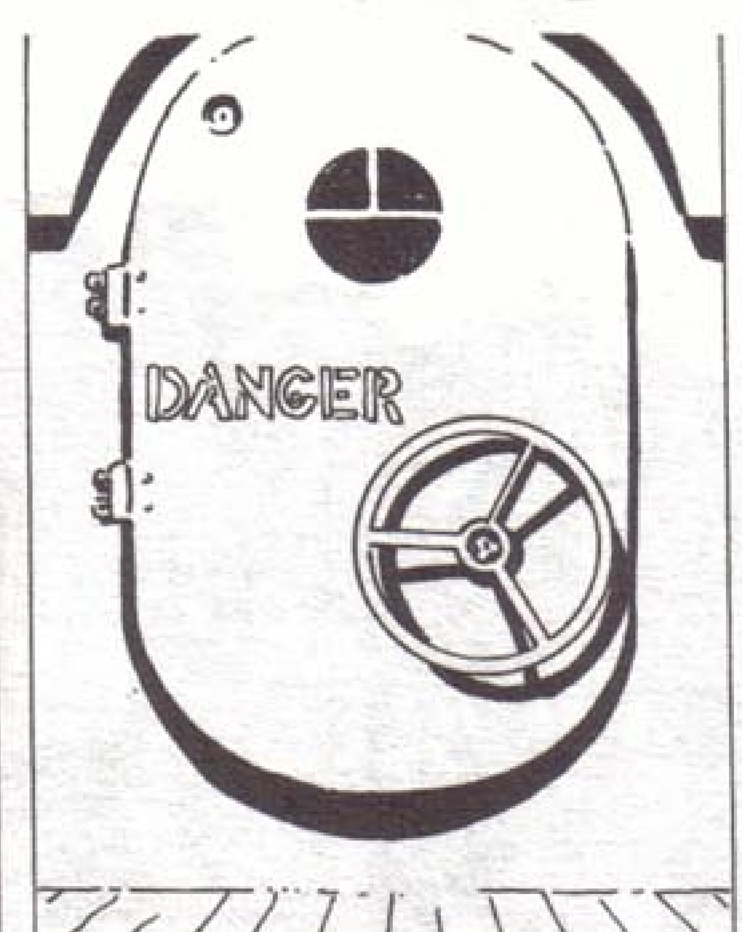




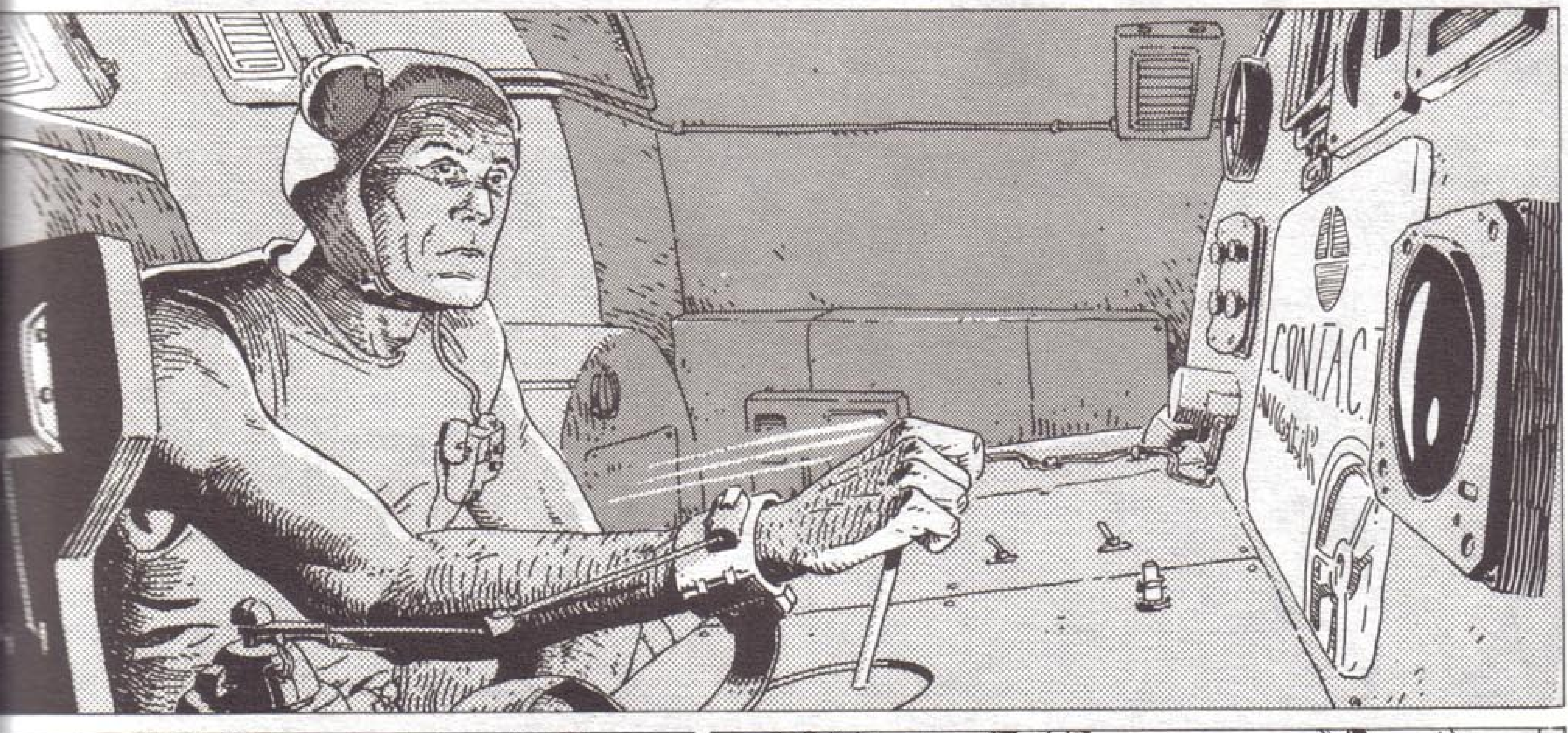
ordre d'intervention… coordonnées… : …enregistrées. …induction bas niveau…

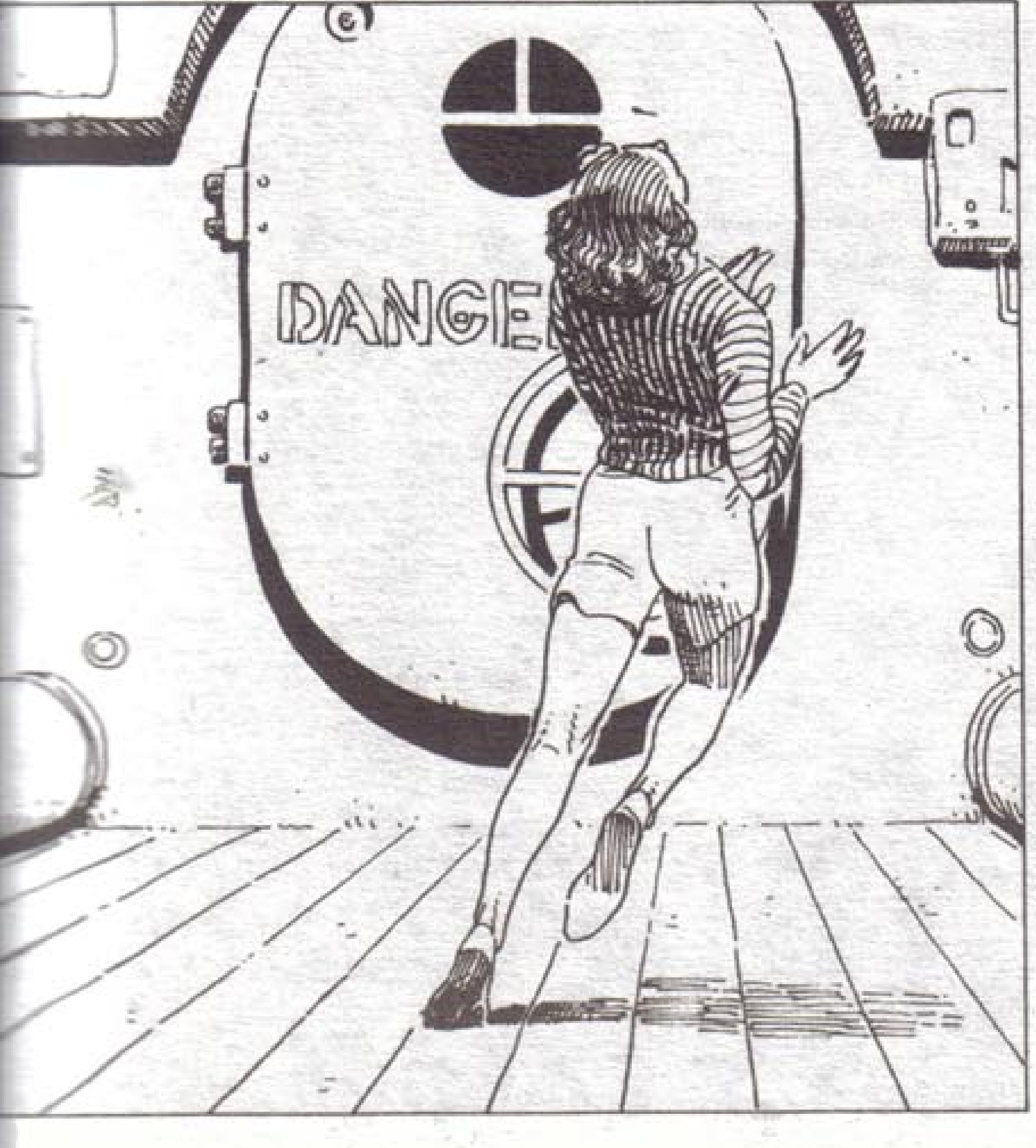


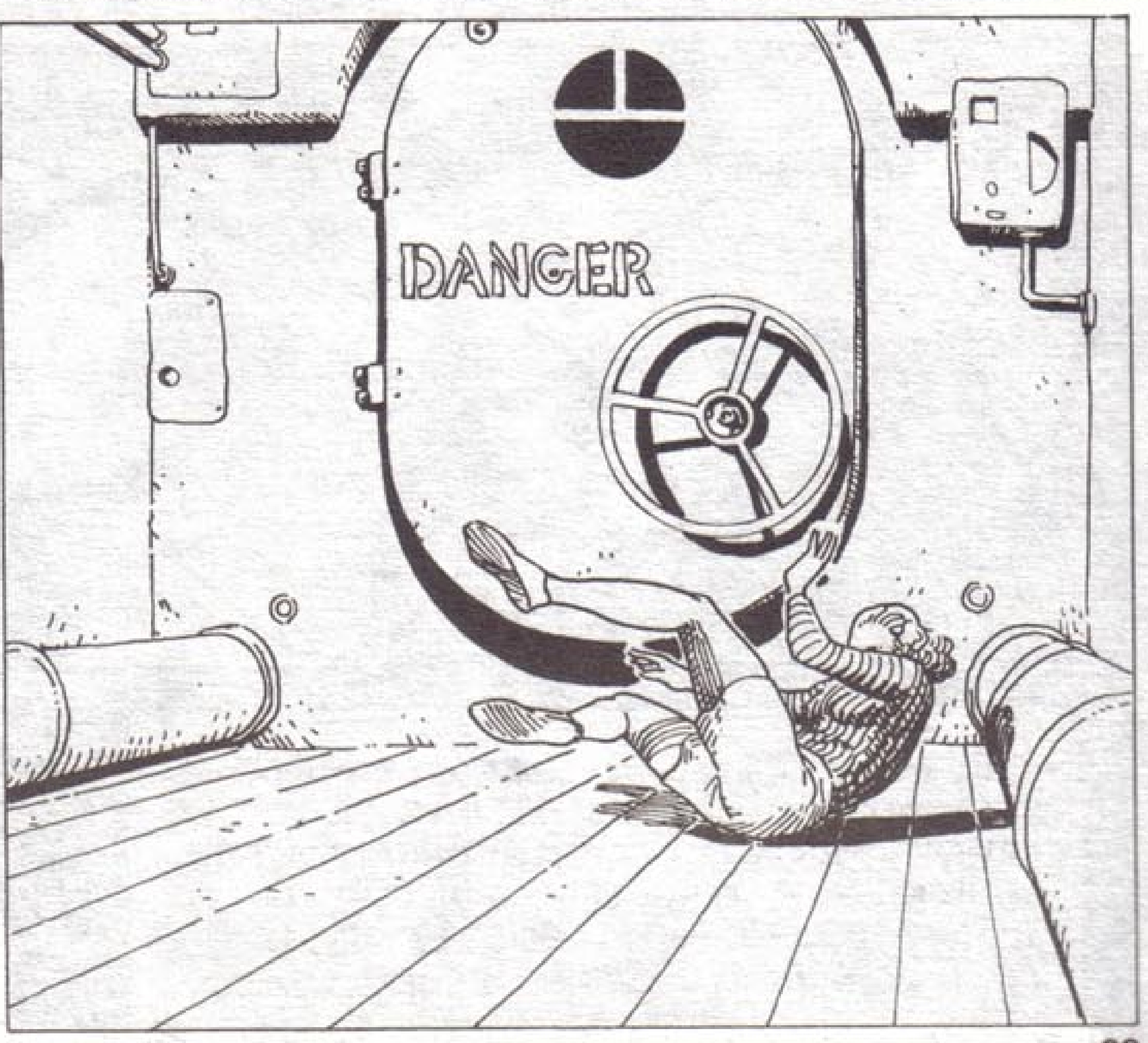




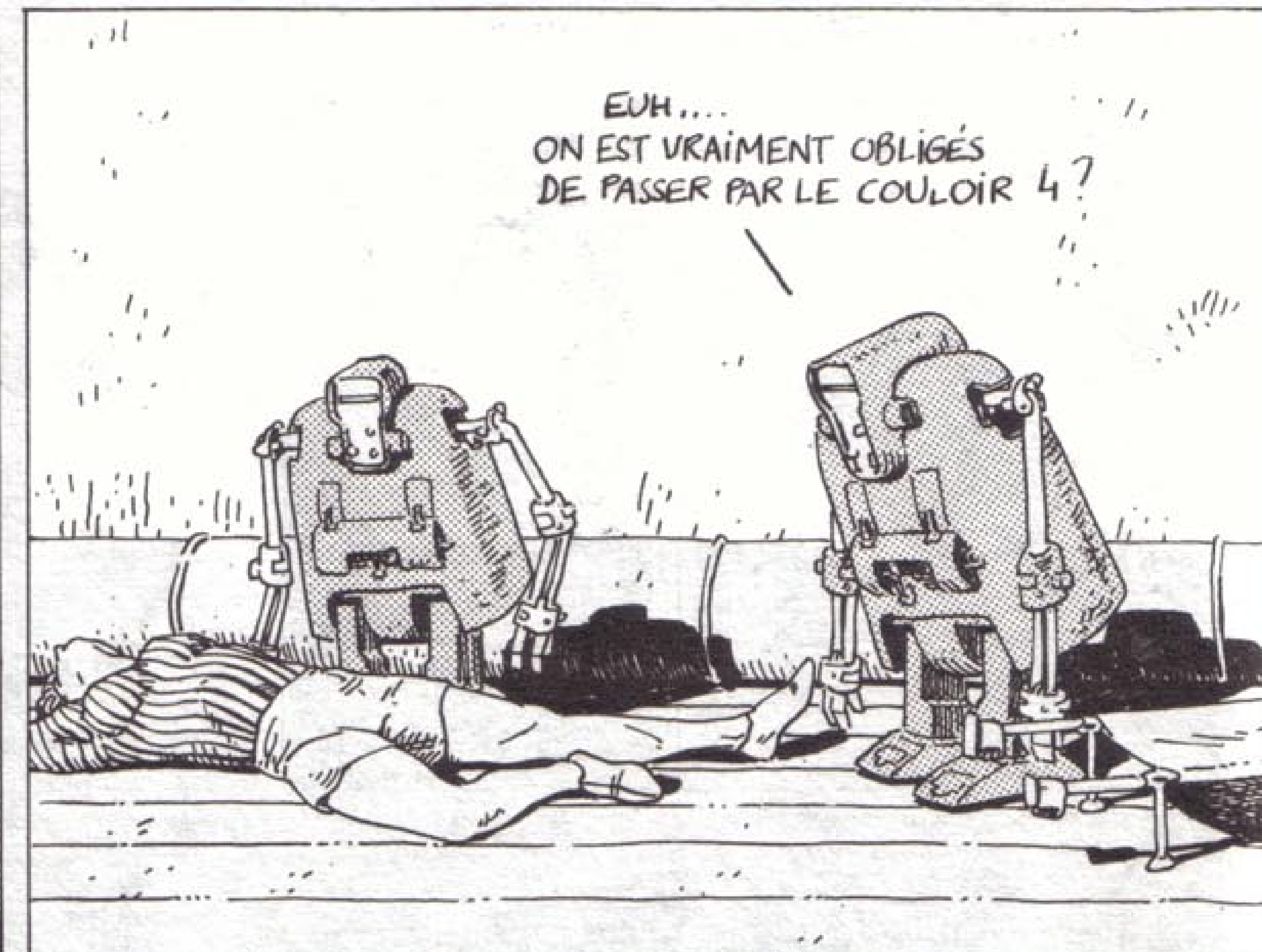














– Ordonnance 1.018 – Code : EDEN – Santé Publique –
SERA CONSIDÉRÉE COMME ATTEINTE DE DÉVIANCE MENTALE, TOUTE PERSONNE DONT LE COMPORTEMENT PERMETTRA D'INDUIRE UN DANGER POUR LE BIEN PUBLIC, LA SÛRETÉ DES PERSONNES ET LA SIENNE PROPRE.

LES LIVRES DE... ...PHILIPPE DRUILLET

Philippe Druillet n'en est pas - loin de là - à sa première interview; et on a facilement la désagréable impression de lui faire ressasser ce qu'il a déjà déclaré une bonne dizaine de fois. Il s'est fort longuement et fort bien raconté ailleurs... Inutile, donc, de revenir ici sur sa jeunesse et son entrée dans la bande dessinée. Cet entretien ne se veut qu'un tour d'horizon de son univers culturel, en liaison avec son œuvre.

UN LANGAGE GUTTURAL

Tu as publié la première bande de LONE SLOANE en 1966. Qu'est-ce que tu lisais à l'époque?

Je tiens d'abord à dire que je suis un petit gars bien de notre époque et qu'il n'y a pas que la littérature qui me touche, mais aussi et surtout l'image : la peinture, le cinéma, la bande dessinée... Ainsi, j'ai toujours adoré les peintres et les illustrateurs du XIXe siècle. Mes grands maîtres, mes petits camarades, ont pour noms, Brossetti, Burne Jones, Turner et puis Gustave Doré, Robida, Grandville... Tous les symbolistes, tous les graphistes de l'époque. Tous les peintres dits « pompiers » sur lesquels les critiques ont vomi pendant des années et qu'on redécouvre, maintenant que l'impressionnisme fout le camp en croûtes...

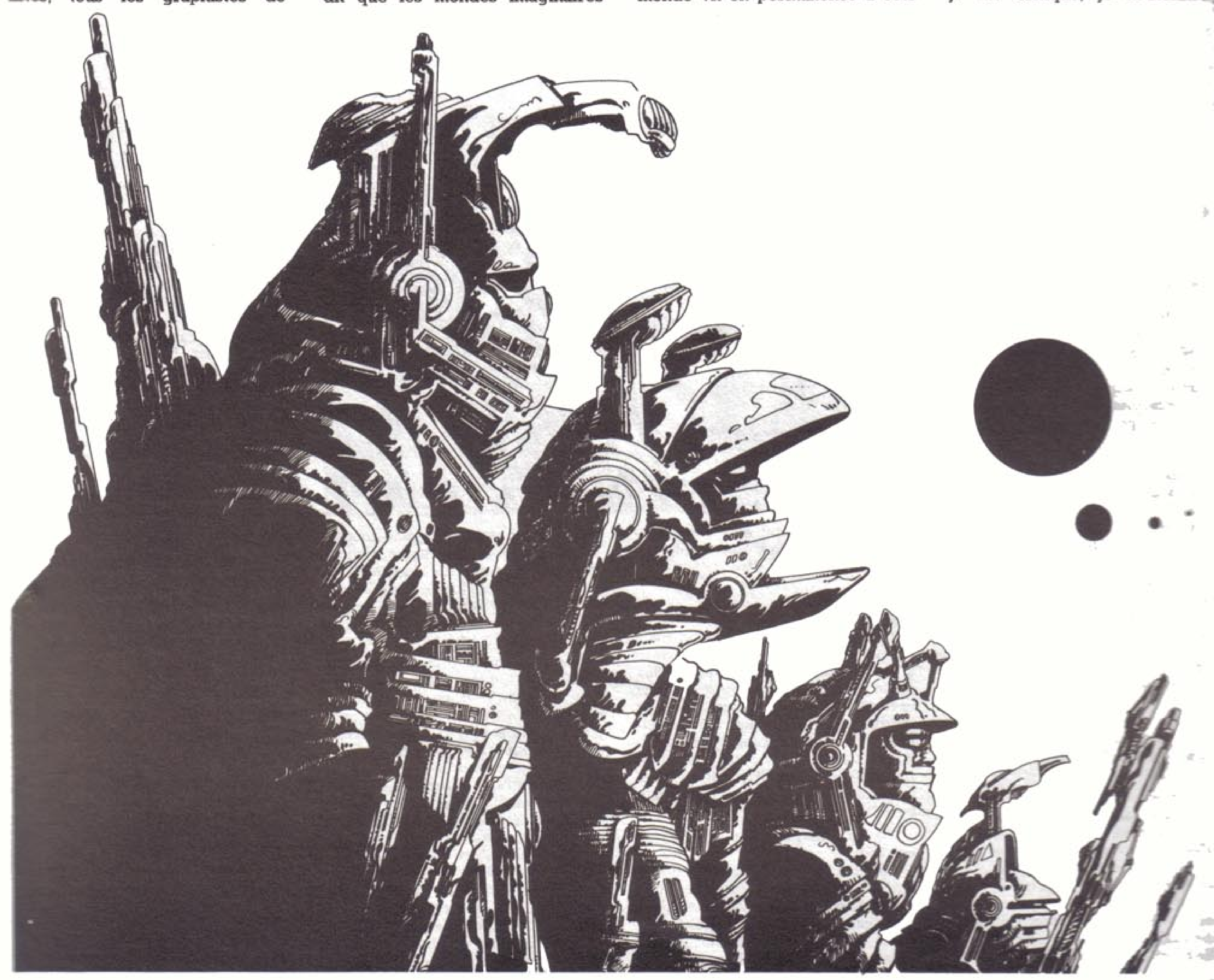
Côté littérature, je suis plongé dans le bain science-fiction depuis mes 14 ans. A l'époque, je lisais les livres de Stefan Wul : LE TEMPLE DU PASSÉ, PIÈGE SUR ZARKASS. Après, j'ai reçu une grande claque en tombant sur Lovecraft, DÉMONS ET MERVEILLES. Aujourd'hui, on me le colle à la peau, mais je m'en suis un peu écarté. Je reconnais pourtant qu'on a les mêmes fantasmes, qu'on fréquente le même univers. J'ai là-dessus une vieille théorie qui dit que les mondes imaginaires existent et que certaines personnes, comme Lovecraft et moi, nous en possédons la clé...

C'est quoi, cette « théorie des mondes imaginaires »?

Il y a une nouvelle de Ray Bradbury qui raconte que tous les personnages créés par les cerveaux terriens vivent dans la galaxie. Je trouve cela très joli, et j'ai vraiment l'impression que mon monde imaginaire existe quelque part... Je suis fasciné par le mécanisme de la création que je n'arrive pas à élucider. Je suis toujours étonné, quand je me retrouve devant une page blanche, qu'une porte s'ouvre et qu'un monde se présente, dans lequel je pioche, je façonne. Et ce monde vit en permanence à côté de moi, parallèlement à mon quotidien. Les psychiatres peuvent l'expliquer en termes de fantasmes chiffrables et démontables, mais ça n'a aucun sens, c'est le résultat qui compte...

Tu ne t'intéresses pas à la psychanalyse?

Pas du tout. J'ai reçu pas mal de lettres de psychiatres qui me qualifiaient de cas intéressant et me demandaient de les rencontrer. J'en ai rien à foutre. Ma psychanalyse, je me la fais pour ainsi dire moi-même. J'ai une forme de lucidité par rapport à mon travail et une forme d'instinct qui va à l'encontre de cette lucidité. Je joue de l'un et de l'autre. J'analyse mon travail quand il est terminé, je me critique, je m'étonne, je



m'engueule, je m'admire... Mais seulement une fois passée l'étape de la création. Je ne veux pas que l'analyse casse l'élan vital, l'instinct...

Tu lis autre chose que de la science-fiction?

J'ai fait des petits écarts avec des gens comme Gaston Leroux, Maurice Leblanc, pas mal de romanciers populaires du XIXe siècle et les grands très fous comme le père Hugo ou Alexandre Dumas. Mais pour moi, un type comme Dumas est à sa manière un auteur de science-fiction : il a écrit de la politique, de l'histoire-fiction. Il a transposé sur des thèmes historiques des intrigues romanesques qui se dévorent comme du fantastique. C'est la même chose avec par exemple SALAMMBO de Flaubert, que je viens de terminer. C'est complètement baroque, digne de « l'Héroïc Fantasy »...

J'ai aussi un faible pour la littérature américaine basée sur la drogue, les voyous, la rue. Je pense à Burroughs, Selby, Bukowski. Un peu ce qu'on publie aux HUMANOIDES ASSOCIÉS, dans la collection « Speed 17 ». C'est une littérature de langage parlé, qui me touche directement. Peut-être à cause de ma jeunesse passée dans les rues de la banlieue parisienne...

Dans son bouquin sur les Rolling Stones à travers l'Amérique, Greenfield raconte un truc très juste à ce propos. Il remarque que le costume typique des gens de la pop-music, c'est la veste en velours coûteuse et le blue-jean. La veste pour montrer qu'on est socialement arrivé, le jean pour témoigner de ses origines : la rue...

Tu te retrouves souvent dans tes lectures?

Parfois. Par exemple j'ai eu, il n'y a pas longtemps, un flash très fort en lisant le livre apocalyptique de Ballard : CRASH. Ballard a perdu sa femme dans un accident de voiture et il a écrit ce bouquin. Moi, j'ai perdu la mienne dans d'autres conditions et j'ai fait LA NUIT, qui est une bande apocalyptique.

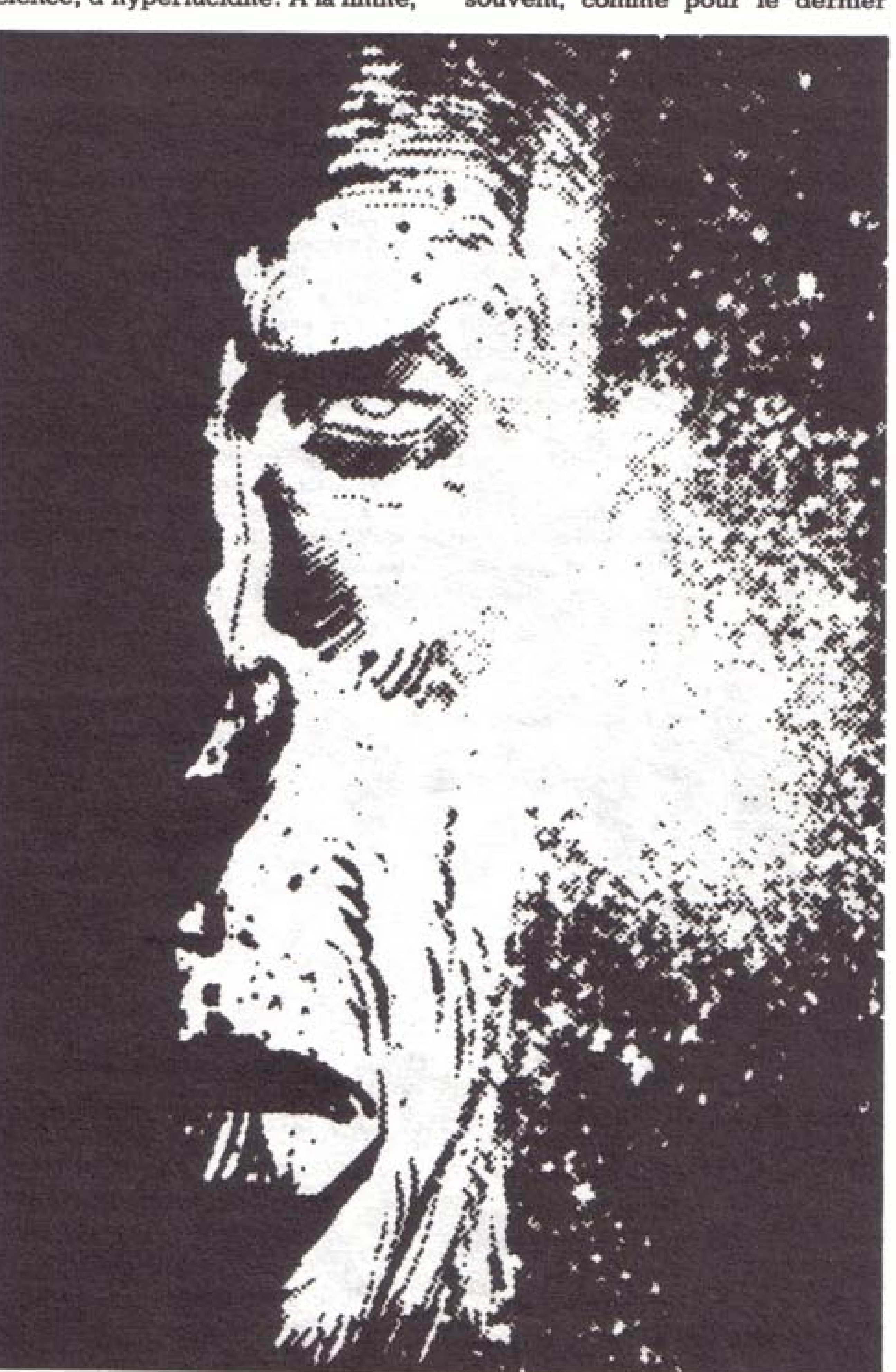
J'ai été fasciné de voir que, dans des domaines un peu différents, des gens pouvaient trouver une même démarche, à partir d'un vécu assez identique.

Ballard appartient à cette nouvelle école de science-fiction qui s'attache à décrire les problèmes terrestres. On a tout d'un coup quitté la conquête des étoiles pour parler de pollution, de sociologie, de politique. C'est une littérature très puissante, très pessimiste... mais pas loin de la réalité. Actuellement, elle tend à passer de mode parce qu'on est arrivé dans le créneau d'angoisse et de terreur qu'elle décrit. Par réaction, on replonge dans l'« Héroïc Fantasy ». Mais cette forme de science-fiction est une magistrale leçon de philosophie, de politique...

Toi-même, avec LA NUIT, tu as laissé tombé un moment la conquête des étoiles...

Oui. Au début, ça n'a pas très bien été compris. Les gens n'aiment pas tellement qu'on change de style. Même si ton truc c'est la folie, le délire, on t'inscrit dans un canevas, avec telle démarche, telles options. Avec LA NUIT, il n'y avait subitement plus de Sloane, plus de chauves-souris, et ça se passait sur notre planète. Mais je crois que j'ai misé juste parce que c'est une bande qui fait peur, qui effraye. C'est une attaque directe contre le monde dans lequel je vis, une critique douloureuse.

En plus, je l'ai écrit dans des conditions pathétiques, avec une acuité des problèmes humains que j'ai aujourd'hui perdue. C'est un bouquin-explosion, un cri, mais aussi un pansement, un emplâtre ; c'est une fenêtre d'hyperconscience, d'hyperlucidité. A la limite, LA NUIT aurait pu être mon dernier album... Heureusement, j'ai d'autres choses à dire...



Quoi?

Je crois qu'un créateur passe sa vie à raconter le même truc, mais il l'améliore dans le discours, dans la forme, dans la technique. Ses obsessions se développent dans le temps. Moi, je continue à laisser courir mes fantasmes sans vraiment faire de projets précis. Je laisse fonctionner cette pulsation dans l'artère qui fait que je dessine une histoire et que je pense déjà à la suivante...

Tu as l'impression d'être un conteur?

Bien sûr. Il y a un siècle ou deux, j'aurais peint de grandes fresques dans les églises ou j'aurais raconté des histoires sur la place publique. C'est ce que je faisais quand j'étais môme. Je n'étais pas très costaud et on me cassait souvent la figure. Ma seule défense, le seul moyen de m'imposer, c'était de raconter des histoires ou de dessiner...

Certaines de tes dernières bandes, comme LA-BAS, semblent presque improvisées, utilisant le principe de l'écriture automatique. Qu'en est-il exactement?

L'écriture automatique rejoint l'instinct. Quand j'ai réalisé LA NUIT ou VUZZ, j'improvisais une histoire dont je ne connaissais pas la fin. Ça m'arrive de plus en plus souvent, comme pour le dernier GAEL. Pour le premier et le second VUZZ, je suis allé extrêmement vite, en épurant au maximum et j'arrivais parfois à une cadence de six à sept pages par jour. Mais pas du tout, comme on l'a cru, pour faire du travail bâclé.

J'essayais plus d'écrire que de dessiner. Quand on écrit, une fois l'idée en tête, ça se fait mécaniquement et rapidement, au contraire du dessin. J'ai donc cherché à ne pas perdre le fil de mes idées, à ne pas en casser le rythme. Pour les dernières planches de LA NUIT, je ne faisais presque pas de crayon. L'action se déroulait dans ma tête au rythme de la réalisation des images. C'est une expérience passionnante qui m'a fait faire d'énormes progrès du point de vue du dessin, de la narration et du découpage. Regarde par exemple la mort de Vuzz qui court sur sept ou huit pages...

L'écriture automatique, c'est un héritage des surréalistes...

Je connais mieux les surréalistes graphiques que littéraires. J'ai d'ailleurs une vieille dent contre eux. Je reproche à des types comme Max Ernst ou Dali d'avoir pillé sans vergogne l'iconographie du XIXe siècle. C'est normal de subir des influences, mais autant les reconnaître. Il est évident que Dali connaissait l'existence de Parrish : la technique de peinture d'après photo est plan par plan dans ses toiles, avec des éclairages qui tiennent de la même vision du graphisme et des couleurs que Parrish. Un autre exemple, c'est Cocteau, surréaliste tardif, qui a bâti son film LA BELLE ET LA BÊTE, en pompant sur les gravures de Gustave Doré sans jamais en faire mention. C'est scandaleux!

Tu emploies aussi dans tes bandes une écriture très personnelle...

Je ne sais pas d'où ça vient. Peut-être du fait que je n'ai pas suivi d'études poussées et que je ne me sens pas à l'aise pour manier la langue classique. Dans mes derniers albums, j'ai tendance à utiliser de plus en plus un langage haché, guttural, rythmique et qui s'intègre mieux au dessin. Chaque mot devient en soi essentiel.

J'aime les éructations, le langage parlé. Je suis pour une littérature du langage quotidien. D'un autre côté, j'adore la poésie : Verlaine, Rimbaud, Apollinaire. Ils sont immensément modernes et sauvages. Mais je crois que la poésie est faite pour être chantée, comme le hurle Léo Ferré depuis des années. La poésie écrite sur du papier est morte. La poésie est bâtie pour la voix humaine, la musique...

Tu écoutes beaucoup de musique?

Elle a une importance capitale dans mon travail. C'est un accompagnement quotidien, une source d'inspiration. Je travaille toujours en musique. Suivant les phases de création, j'écoute des choses différentes. Le canevas musical de LA NUIT, c'est Jimi Hendrix, les Rolling Stones, Ted Nugent . Pendant un an et demi j'étais sans arrêt défoncé, je marchais au rock dur. Ma femme était morte depuis pas longtemps et j'étais fou...

Avant, pour Lone Sloane et Yragaël, je mettais de la musique symphonique. J'ai trouvé des idées de cadrages, de situations en écoutant Berlioz, Verdi, Wagner. Certains opéras me transportent complètement...

Envisages-tu de faire un jour autre chose que de la bande dessinée?

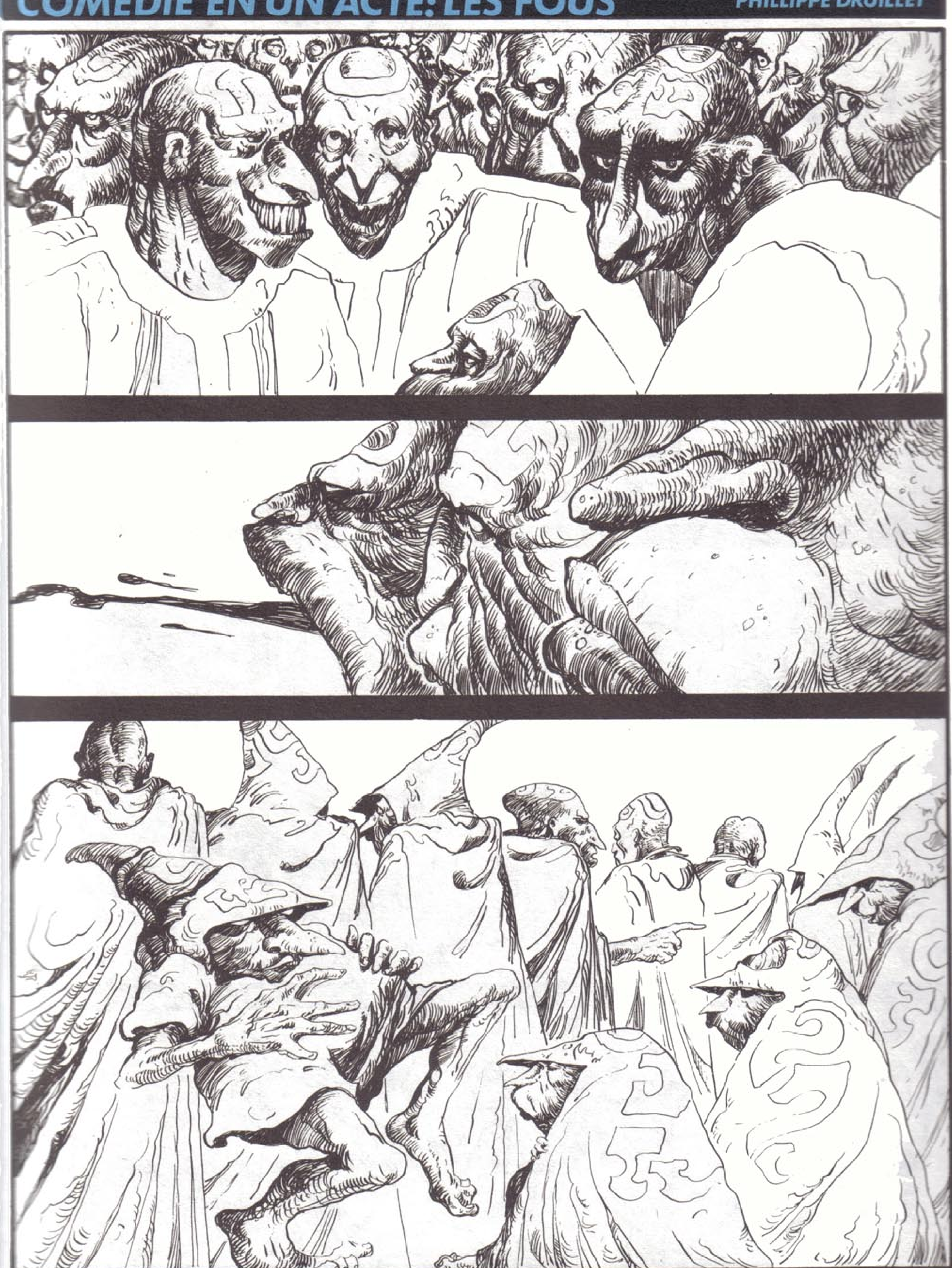
Je ne quitterai jamais la bande dessinée. Mais je développe mon univers dans d'autres domaines : peintures, illustrations. Ça me permet de livrer mes dessins dans leur format réel.

Je suis content de voir qu'en bande dessinée on fait des livres assez chouettes pour pas très cher. Mais je trouve qu'on manque de belles éditions, de livres qui sont des objets en eux-mêmes comme c'était le cas au XIXe siècle. Je crois qu'on va y revenir parce qu'il y a un public...

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT

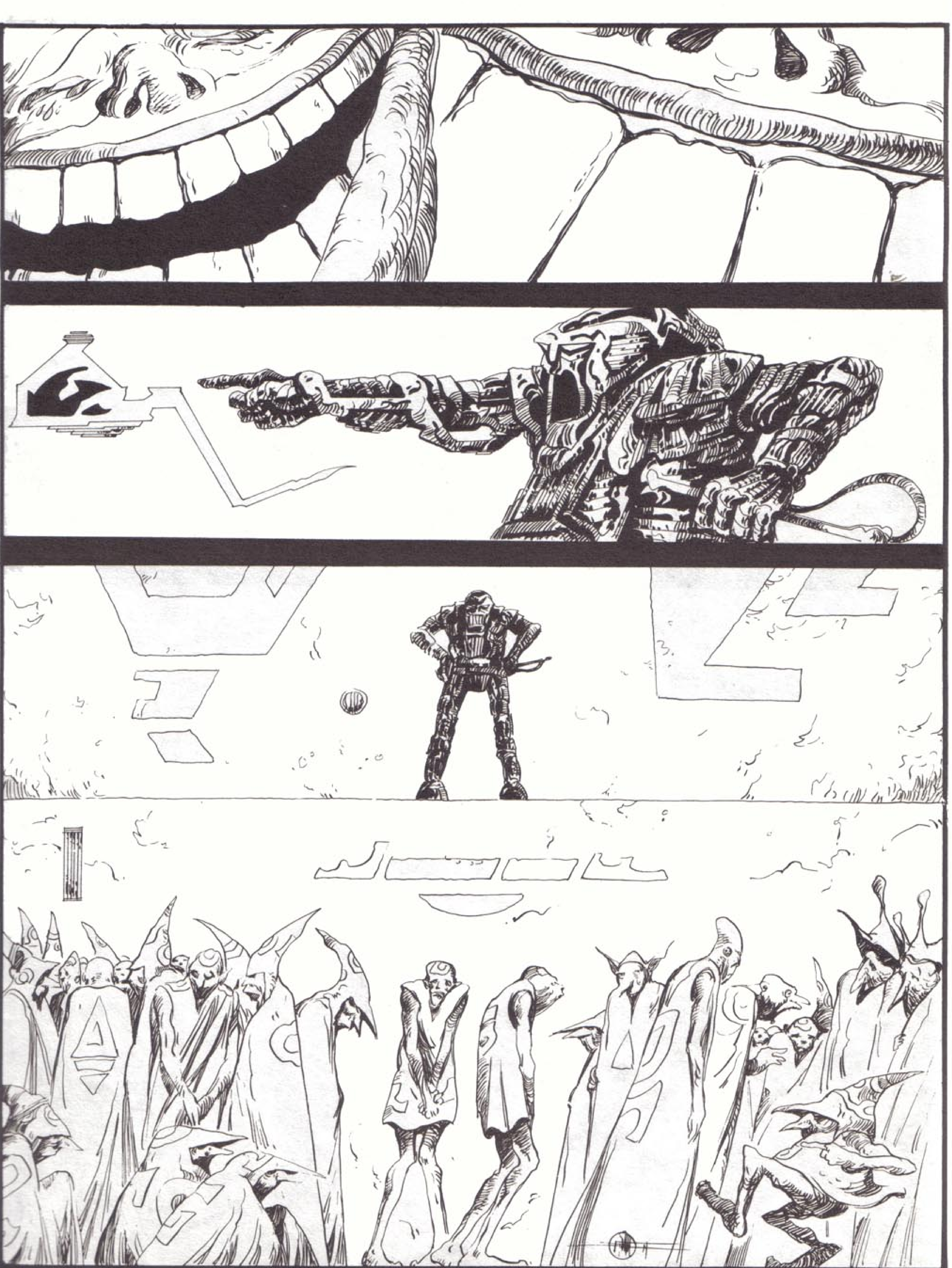
COMEDIE EN UN ACTE: LES FOUS

PHILLIPPE DRUILLET











Amérique, 1845 : un Bostonien génial, alcoolique invétéré, innove un genre mi-fictionnel, mi-poétique, avec la parution de *Contes* rendus peu après célèbres outre-Atlantique dans leur traduction par Charles Baudelaire. C'est Poë, bien sûr, ce génie du fantastique moderne, dont l'influence sur la littérature à venir allait être décisive. En trois textes magistraux, notre homme allait fonder les principes de ce qu'on appellera plus tard Roman Policier : *Meurtres dans la rue Morgue, La lettre volée* et *Le mystère de Mary Rogêt,* schémas somptueux et irrévocables d'une forme de récit étonnante dont le protagoniste est un roi du jeu de Dames, le Chevalier Auguste Dupin - l'un des plus fascinants héros de fiction, avec Holmes, le Capitaine Nemo et Jerry Cornelius...

France, 1832 : dans un petit village de Saintonge, nommé Saujon, à une dizaine de kilomètres de l'Océan, naît Emile Gaboriau. Fils de notaire, il entame une carrière militaire puis monte à Paris où il exerce comme clerc dans une étude, avant de se frotter avec la littérature. Le destin lui fait rencontrer Paul Féval dont il devient le secrétaire et, dit-on, le nègre. En 1859, il se met à produire sous son nom des romans dont la particularité tient d'abord à leur soumission à des règles de déduction fort strictes : celles qui font de ces récits les véritables premières œuvres de fiction policière « à la française »...

L'INVENTION DE GABORIAU

Depuis pas mal d'années, le genre feuilletonesque avait fait la part belle à de savoureux et fascinants mémoires d'hommes liés par leurs fonctions, une sorte de noir sacerdoce, à la pègre et au monde du crime : les policiers. Le célèbre Vidocq, Monsieur Claude, chef de la Sûreté, ces ancêtres à la fois de Maigret et du Commissaire San Antonio, avaient fait vibrer les cœurs de bons bourgeois en pantoufles. Gaboriau, d'un coup, s'ingénie à transposer. Le premier roman policier (on disait *judiciaire*) de Gaboriau paraît dans *Le Pays* en 1866 et s'intitule *L'Affaire Lerouge*.

D'emblée, le ton est donné : l'auteur a retenu la leçon de Poë, ce qu'aucun autre avant lui n'avait cru bon de faire - ni Balzac, ni Süe, ni Féval, curieusement - et livre à son lecteur le récit minutieux d'une enquête malaisée, dont le charme et le pouvoir captivant procèdent exemplairement d'un cheminement discursif, ambigu, sans cesse remis en question au fil de méandres subtils. Les errements ne sont plus ceux d'un héros abattu par le fatum, humilié par la société, mais bel et bien ceux d'un gardien du nouvel ordre instauré par un XIXe siècle aux aguets : *le policier !*

Et là, précisément, nous touchons du doigt la spécificité du genre créé de toutes pièces par un lecteur attentif des exploits de Dupin. Avec le Javert des *Misérables*, il en allait tout autrement : le travail *dans* la fiction de ce personnage est totalement différent de celui que joue le policier-détective dans le récit de Gaboriau. L'on assiste avec lui à l'introduction, au cœur du décor familier à l'amateur de feuilleton, d'une mécanique subtile, déjà passablement déprise de psychologie, et dont l'opérateur est une sorte de plaque sensible lancée d'une main experte vers le but de l'histoire, ce dénouement dont l'attente crée le style même du suspense...

Dans *L'Affaire Lerouge*, le détective se nomme le Père Tabaret. C'est un être de bon sens, attaché à l'ordre de façon malicieuse, puisque sa raison d'être serait plutôt le désordre, celui des cœurs et des âmes, propice au crime et au malheur. On l'appelle parfois « Tire-au-clair » et le sobriquet est assez éloquent! Le bonhomme est de surcroît bibliophile (comme Dupin), lecteur assidu de ces fameux mémoires d'hommes de police dont je vous parlais plus haut. Et la Police, me direz-vous? J'y viens : Tabaret a un ami nommé Lecoq (savourez l'assonnance révélatrice avec Vidocq!), policier de son état, dont on nous dit d'ailleurs qu'il y est venu après une assez jolie carrière dans le crime... Et ce Lecoq, roi du déguisement et des astuces canailles, devient l'éminence grise du récit. Il disparaît au sein même de *l'Affaire Lerouge*, au bout de quelques chapitres, mais revient en force dès la suite.

Ce roman ayant connu très vite la faveur du public, Gaboriau remet cela et publie en 1867 *Le crime d'Orcival* et *Le Dossier 113*, puis deux ans plus tard ce que l'on s'accorde à reconnaître comme son chef d'œuvre, *Monsieur Lecoq*. C'est un anglo-saxon, Valentine Williams (auteur du *Pied Bot*), qui écrit : « Surgissant d'une foule de Ducs en détresse, de femmes du monde incroyables, de banquiers véreux, Monsieur Lecoq, frais comme une jeune mariée, est *un beau gars à l'œil clair, à l'air résolu*, ou si l'on veut, ainsi qu'il apparaît à certains de ses visiteurs, un gaillard joliment déguisé, la mise sobre et distinguée, avec ses lunettes à monture dorée, sa cravate blanche, sa mince redingote... » (1) Une sorte d'Arsène Lupin avant la lettre, oui, mais qui se serait délibérément rangé du côté de l'ordre.

Sur le plan de la métaphysique du récit, Lecoq use également de méthodes inhabituelles, qui seront reprises plus tard par le Père Brown de G.K. Chesterton : « Je dépouille mon indivualité et m'efforce de revêtir celle du criminel. Je cesse d'être l'agent de la Sûreté pour être cet homme quel qu'il soit. » On peut voir dans cette profession de foi les prémisses d'une attitude commune à la branche française des héros de fiction policière, mais aussi le propre d'une volonté délibérée de l'auteur à donner à son personnage une ampleur saisissante, à ne jamais le confiner dans un rôle passif. Lecoq se veut catalyseur, miroir et acteur premier du récit qu'il est censé conduire...

Gaboriau poursuivra sa carrière de romancier populaire prolifique, mais à l'exception de *La corde au cou* et peut-être aussi des *Esclaves de Paris*, on ne lui devra plus guère d'œuvres marquantes. Cependant, une longue et intrigante nouvelle publiée après sa mort en 1873, sous le titre poétique du *Petit vieux des Batignolles*, laissera le souvenir d'un auteur aux dons très grands et dont l'oubli, aujourd'hui, tient autant à sa discrète existence, qu'à l'inconséquence des éditeurs.

Mais l'importance extrême du génie littéraire de Gaboriau tient d'abord à cette invention, si remarquée par les anglo-saxons : Conan Doyle, et avant lui Wilkie Collins, l'auteur de *La pierre de Lune*, se passionnèrent pour ses livres et leur firent un sort dont l'histoire se confond avec celle du Roman Policier, dont Gaboriau est le père. Ce qu'il fallait démontrer...

FRANÇOIS RIVIÈRE

(1) V. Williams : **Gaboriau : Father of Detective Novels**, *National Review, Londres, 1923.*

La collection "Classiques Populaires" (Garnier) réédite **Monsieur Lecoq.** *Titres parus:* **L'honneur du nom** *et* **L'enquête.**



Les pages qui suivent sont extraites de la première partie de MONSIEUR LECOQ : L'ENQUÊTE (Ed. Garnier - collection "classiques populaires", dirigée par Claude Cantegrit).

Un triple meurtre a été commis, le soir du "dimanche gras", dans un bouge infâme de Paris : la Poivrière. La veuve Chupin, tenancière du cabaret, est interrogée par M. Segmuller, juge d'instruction, en présence de l'inspecteur Lecoq, chargé de l'enquête...

GABORIAU

MONSIEUR LECOQ

illustré par JEAN-CLAIRE LACROIX



— A-t-on, selon mes ordres, amené la veuve Chupin ? demanda M. Segmuller.

— Elle est là, dans la galerie, oui, monsieur.

— Qu'elle entre.

L'instant d'après, la cabaretière faisait son entrée, s'inclinant de droite et de gauche, avec force révérences et salutations.

Elle n'en était plus à ses débuts devant un juge d'instruction, la veuve Chupin, et elle n'ignorait pas quel grand respect on doit à la justice.

Aussi s'était-elle parée pour l'interrogatoire.

Elle avait lissé en bandeaux plats ses cheveux gris rebelles et avait tiré tout le parti possible des vêtements qu'elle portait. Même, elle avait obtenu du directeur du Dépôt qu'on lui achetât avec l'argent trouvé sur elle lors de son arrestation, un bonnet de crêpe noir et deux mouchoirs blancs, où elle se proposait de « pleurer toutes les larmes de son corps » aux moments pathétiques.

Pour seconder ces artifices de toilette, elle avait tiré de son répertoire de grimaces un petit air innocent, malheureux et résigné, tout à fait propre, selon elle, à se concilier les bonnes grâces et l'indulgence du magistrat dont son sort allait dépendre.

Ainsi travestie, les yeux baissés, la voix mielleuse, le geste patelin, elle ressemblait si peu à la terrible patronne de la *Poivrière* que ses pratiques eussent hésité à la reconnaître.

En revanche, rien que sur la mine, un vieux et honnête célibataire lui eût proposé vingt francs par mois pour se charger de son ménage.

Mais M. Segmuller avait démasqué bien d'autres hypocrisies et l'idée qui lui vint fut celle qui brilla dans les yeux de Lecoq :

— Quelle vieille comédienne !...

Sa perspicacité, il est vrai, devait être singulièrement aidée par quelques notes qu'il venait de parcourir. Ces notes étaient simplement le dossier de la veuve Chupin adressé à titre de renseignement au parquet par la Préfecture de police.

Son examen achevé, le juge d'instruction fit signe à Goguet, son souriant greffier, de se préparer à écrire.

— Votre nom ?... demanda-t-il brusquement à la prévenue.

— Aspasie Clapard, mon bon monsieur, répondit la vieille femme, veuve Chupin, pour vous servir.

Elle esquissa une belle révérence, et ajouta :

— Veuve légitime, s'entend, j'ai mes papiers de mariage dans ma commode, et si on veut envoyer quelqu'un...

— Votre âge ?... interrompit le juge.

— Cinquante-quatre ans.

— Votre profession ?...

— Débitante de boissons, à Paris, tout près de la rue du Château-des-Rentiers, à deux pas des fortifications.

Ces questions d'individualité sont le début obligé de tout interrogatoire.

Elles laissent au prévenu et au juge le temps de s'étudier réciproquement, de se tâter pour ainsi dire, avant d'engager la lutte sérieuse, comme deux adversaires qui, sur le point de se battre à l'épée, essaieraient quelques passes avec des fleurets mouchetés.

— Maintenant, poursuivit le juge, occupons-nous de vos antécédents. Vous avez déjà subi plusieurs condamnations ?...

La vieille récidiviste était assez au fait de la procédure criminelle pour n'ignorer pas

le mécanisme de ce fameux casier judiciaire, une des merveilles de la justice française, qui rend si difficiles les négations d'identité.

— J'ai eu des malheurs, mon bon juge, pleurnicha-t-elle.

— Oui, et en assez grand nombre. Tout d'abord, vous avez été poursuivie pour recel d'objets volés.

— Mais j'ai été renvoyée plus blanche que neige. Mon pauvre défunt avait été trompé par des camarades.

— Soit. Mais c'est bien vous qui, pendant que votre mari subissait sa peine, avez été condamnée pour vol à un mois de prison une première fois, et à trois mois ensuite.

— J'avais des ennemis qui m'en voulaient, des voisins qui ont fait des cancans...

— En dernier lieu, vous avez été condamnée pour avoir entraîné au désordre des jeunes filles mineures...

— Des coquines, mon bon cher monsieur, des petites sans cœur. Je leur avais rendu service, et après elles sont allées conter des menteries pour me faire du tort... j'ai toujours été trop bonne.

La liste des malheurs de l'honnête veuve n'était pas épuisée, mais M. Segmuller crut inutile de poursuivre.

— Voilà le passé, reprit-il. Pour le présent, votre cabaret est un repaire de malfaiteurs. Votre fils en est à sa quatrième condamnation, et il est prouvé que vous avez encouragé et favorisé ses détestables penchants. Votre belle-fille, par miracle, est restée honnête et laborieuse, aussi l'avez-vous accablée de tant de mauvais traitements que le commissaire du quartier a dû intervenir. Quand elle a quitté votre maison, vous vouliez garder son enfant... pour l'élever comme son père, sans doute.

C'était, pensa la vieille, le moment de s'attendrir. Elle sortit de sa poche son mouchoir neuf, raide encore de l'apprêt, et essaya en se frottant énergiquement les yeux de s'arracher une larme. On en eût aussi aisément tiré d'un morceau de parchemin.

— Misère!... gémissait-elle, me soupçonner, moi, de songer à conduire à mal mon petit-fils, mon pauvre petit Toto!... Je serais donc pire que les bêtes sauvages, je voudrais donc la perdition de mon propre sang!...

Mais ces lamentations paraissaient ne toucher que très médiocrement le juge; elle s'en aperçut, et changeant brusquement de système et de ton, elle entama sa justification

Elle ne niait rien positivement, mais elle rejetait tout sur le sort, qui n'est pas juste, qui favorise les uns, non les meilleurs souvent, et accable les autres.

Hélas! elle était de ceux qui n'ont pas de chance, ayant toujours été innocente et persécutée. En cette dernière affaire, par exemple, où était sa faute? Un triple meurtre avait ensanglanté son cabaret, mais les établissements les plus honnêtes ne sont pas à l'abri d'une catastrophe pareille.

Elle avait eu le temps de réfléchir, dans le silence des « secrets ». Elle avait fouillé jusqu'aux derniers replis de sa conscience, et cependant elle en était encore à se demander quels reproches on pouvait raisonnablement lui adresser...

— Je puis vous le dire, interrompit le juge : on vous reproche d'entraver autant qu'il est en vous l'action de la loi...

— Est-il Dieu possible!...

— Et de chercher à égarer la justice. C'est de la complicité, cela, veuve Chupin, prenez-y garde. Quand la police s'est présentée, au moment du crime vous avez refusé de répondre.

— J'ai dit tout ce que je savais.

— Eh bien!... il faut me le répéter.

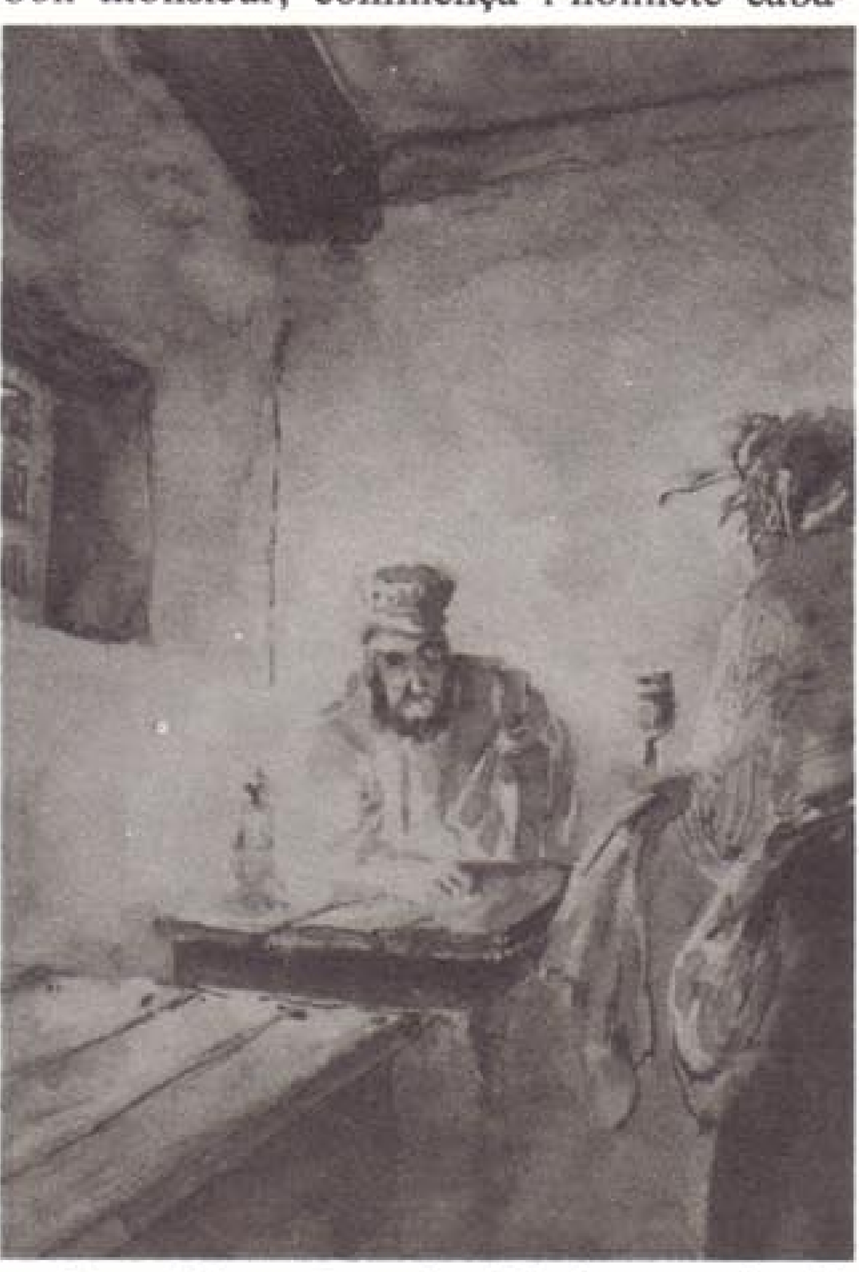
M. Segmuller devait être content. Il avait conduit l'interrogatoire de telle sorte que la veuve Chupin se trouvait naturellement amenée à entreprendre d'elle-même le récit des faits.

C'était un point capital. Des questions directes eussent peut-être éclairé cette vieille, si fine, qui gardait tout son sang-froid, et il importait qu'elle ne soupçonnât rien de ce que savait ou de ce qu'ignorait l'instruction.

En l'abandonnant à sa seule inspiration, on devait obtenir dans son intégrité la version qu'elle se proposait de substituer à la vérité.

Cette version, ni le juge, ni Lecoq n'en doutaient, devait avoir été concertée au poste de la place d'Italie, entre le meurtrier et le faux ivrogne, et transmise ensuite à la Chupin par ce hardi complice.

— Oh!... la chose est bien simple, mon bon monsieur, commença l'honnête cabaretière. Dimanche soir, j'étais au coin de mon feu, dans la salle basse de mon établissement, quand tout à coup la porte s'ouvre, et je vois entrer trois hommes et deux dames.



M. Segmuller et le policier échangèrent un rapide regard. Le complice avait vu relever les empreintes, donc on n'essayait pas de contester la présence des deux femmes.

— Quelle heure était-il? demanda le juge.

— Onze heures, à peu près.

— Continuez.

— Sitôt assis, poursuivit la veuve, ces gens me commandent un saladier de vin à la française. Sans me vanter, je n'ai pas ma pareille pour préparer cette boisson. Naturellement, je les sers, et aussitôt après, comme j'avais des blouses à repriser pour mon garçon, je monte à ma chambre qui est au premier.

— Laissant ces individus seuls?

— Oui, mon juge.

— C'était, de votre part, beaucoup de confiance.

La veuve Chupin secoua mélancoliquement la tête.

— Quand on n'a rien, prononça-t-elle, on ne craint pas les voleurs.

— Poursuivez, poursuivez...

— Alors, donc, j'étais en haut depuis une demi-heure, quand on se met à m'appeler d'en bas : « Hé! la vieille! » Je descends, et je me trouve nez à nez avec un grand individu très barbu, qui venait d'entrer. Il voulait un petit verre de fil-en-quatre... Je le sers, seul à une table.

— Et vous remontez? interrompit le juge.

L'ironie fut-elle comprise de la Chupin? Sa physionomie ne le laissa pas deviner.

— Précisément, mon bon monsieur, répondit-elle. Seulement, cette fois, j'avais à peine repris mon dé et mon aiguille, que j'entends un tapage terrible dans ma salle. Dare dare je dégringole mon escalier, pour mettre le holà... Ah! bien, oui!... Les trois premiers arrivés étaient tombés sur le dernier venu, et ils l'assommaient de coups, mon bon monsieur, ils le massacraient... Je crie... c'est comme si je chantais. Mais voilà que l'individu qui était seul contre trois sort un pistolet de sa poche; il tire et tue un des autres, qui roule à terre... Moi, de peur, je tombe assise sur mon escalier, et pour ne pas voir, car le sang coulait, je relève mon tablier sur ma tête... L'instant d'après, M. Gévrol arrivait avec ses agents, on enfonçait ma porte, et voilà...

Ces odieuses vieilles, qui ont trafiqué de tous les vices et bu toutes les hontes, atteignent parfois une perfection d'hypocrisie à mettre en défaut la plus subtile pénétration.

Un homme non prévenu, par exemple, eût pu se laisser prendre à la candeur de la veuve Chupin, tant elle y mettait de naturel, tant elle rencontrait à propos la juste intonation de la franchise, de la surprise ou de l'effroi.

Malheureusement elle avait contre elle ses yeux, ses petits yeux gris, mobiles, comme ceux de la bête inquiète, où l'astuce heureuse allumait des étincelles.

C'est qu'elle se réjouissait, au-dedans d'elle-même, de son bonheur et de son adresse, n'étant pas fort éloignée de croire que le juge ajoutait foi à ses déclarations.

Dans le fait, pas un des muscles du visage de M. Segmuller n'avait trahi ses impressions pendant le récit de la vieille, récit débité avec une prestigieuse volubilité.

Quand elle s'arrêta, à bout d'haleine, il se leva sans mot dire et s'approcha de son greffier pour surveiller la rédaction du procès-verbal de cette première partie de l'interrogatoire.

Du coin où il se tenait modestement assis, Lecoq ne cessait d'observer la prévenue.

— Elle pense pourtant, se disait-il, que c'est fini, et que sa déposition va passer comme une lettre à la poste.

Si telle était, en effet, l'espérance de la veuve Chupin, elle ne tarda pas à être déçue.

M. Segmuller, après quelques légères observations au souriant Goguet, vint s'asseoir près de la cheminée, estimant le

moment arrivé de pousser vivement l'interrogatoire.

— Ainsi, veuve Chupin, commença-t-il, vous affirmez n'être pas restée un seul instant près des gens qui étaient entrés boire chez vous?

— Pas une minute.

— Ils entraient et commandaient, vous les serviez et vous vous hâtiez de sortir.

— Oui, mon bon monsieur.

— Il me paraît impossible, cependant, que vous n'ayez pas surpris quelques mots de leur conversation. De quoi causaient-ils?

— Ce n'est pas mon habitude d'espionner mes pratiques.

— Enfin, avez-vous entendu quelque chose?

— Rien.

Le juge d'instruction haussa les épaules d'un air de commisération.

— En d'autres termes, reprit-il, vous refusez d'éclairer la justice.

— Oh!... si on peut dire...

— Laissez-moi finir. Toutes ces histoires invraisemblables de sorties, de blouses pour votre fils à raccommoder dans votre chambre, vous ne les avez inventées que pour avoir le droit de me répondre : « Je n'ai rien vu, rien entendu, je ne sais rien. » Si tel est le système que vous adoptez, je déclare qu'il n'est pas soutenable et ne serait admis par aucun tribunal.

— Ce n'est pas un système, c'est la vérité.

M. Segmuller parut se recueillir, puis tout à coup :

— Décidément, vous n'avez rien à me dire sur ce misérable assassin?

— Mais ce n'est pas un assassin, mon bon monsieur...

— Que prétendez-vous?...

— Dame!... il a tué les autres en se défendant. On lui cherchait querelle, il était seul contre trois hommes, il voyait bien qu'il n'avait pas de grâce à attendre de brigands qui...

Elle s'arrêta court, tout interdite, se reprochant sans doute de s'être laissé entraîner, d'avoir eu la langue trop longue.

Elle put espérer, il est vrai, que le juge n'avait rien remarqué.

Un tison venait de rouler du foyer, il avait pris les pincettes et ne semblait préoccupé que du soin de reconstruire artistement l'édifice écroulé de son feu.

— Qui me dira, murmurait-il entre haut et bas, qui me garantira que ce n'est pas cet homme, au contraire, qui a attaqué les trois autres?...

— Moi, déclara carrément la veuve Chupin, moi, qui le jure!...

M. Segmuller se redressa, aussi étonné en apparence que possible.

— Comment pouvez-vous savoir? prononça-t-il. Comment pouvez-vous jurer? Vous étiez dans votre chambre quand la querelle a commencé.

Grave et immobile sur sa chaise, Lecoq jubilait intérieurement. Il trouvait que c'était un joli résultat, et qui promettait, d'avoir, en huit questions, amené cette vieille rouée à se démentir. Il se disait aussi que la preuve de la connivence éclatait. Sans un intérêt secret, la vieille cabaretière n'eût pas pris si imprudemment la défense du prévenu.

— Après cela, reprit le juge, vous parlez peut-être d'après ce que vous savez du caractère du meurtrier, vous le connaissez vraisemblablement.

— Je ne l'avais jamais vu avant cette soirée-là.

— Mais il était cependant déjà venu dans votre établissement.

— Jamais de sa vie.

— Oh! oh!... comment expliquez-vous alors que, entrant dans la salle du bas, pendant que vous étiez dans votre chambre, cet inconnu, cet étranger, se soit mis à crier : « Hé!... la vieille! » Il devinait donc que l'établissement était tenu par une femme, et que cette femme n'était plus jeune?

— Il n'a pas crié cela.

— Rappelez vos souvenirs; c'est vous-même qui venez de me le dire.

— Je n'ai pas dit cela, mon bon monsieur.

— Si... et on va vous le prouver, en vous relisant votre interrogatoire... Goguet, lisez, s'il vous plaît.

Le souriant greffier eut promptement trouvé le passage, et de sa meilleure voix il lut la phrase textuelle de la Chupin :

« ... J'étais en haut depuis une demi-heure, quand d'en bas on se met à m'appeler : « Hé!... la vieille! » Je descends, etc. etc. »



— Vous voyez bien, insista M. Segmuller.

L'assurance de la vieille récidiviste fut sensiblement diminuée par cet échec. Mais loin d'insister, le juge glissa sur cet incident, comme s'il n'y eut pas attaché grande importance.

— Et les autres buveurs, reprit-il, ceux qui ont été tués, les connaissiez-vous?...

— Non, monsieur, ni d'Eve ni d'Adam.

— Et vous n'avez pas été surprise de voir ainsi arriver chez vous trois inconnus, accompagnés de deux femmes?

— Quelquefois le hasard...

— Allons!... vous ne pensez pas ce que vous dites. Ce n'est pas le hasard qui peut amener des clients la nuit, par un temps épouvantable, dans un cabaret mal famé comme le vôtre, et situé surtout assez loin de toute voie fréquentée, au milieu des terrains vagues...

— Je ne suis pas sorcière; ce que je pense, je le dis.

— Donc, vous ne connaissez même pas le plus jeune de ces malheureux, celui qui était vêtu en soldat, Gustave, enfin?

— Aucunement.

M. Segmuller nota l'intonation de cette réponse, et plus lentement il ajouta :

— Du moins, vous avez bien ouï parler d'un ami de ce Gustave, un certain Lacheneur?

A ce nom, le trouble de l'hôtesse de la *Poivrière* fut visible, et c'est d'une voix profondément altérée qu'elle balbutia :

— Lacheneur?... Lacheneur?... Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom.

Elle niait, mais l'effet produit restait, et à part soi, Lecoq jurait qu'il retrouverait ce Lacheneur, ou qu'il périrait à la tâche. N'y avait-il pas, parmi les pièces de conviction, une lettre de lui, écrite, on le savait, dans un café du boulevard Beaumarchais?

Avec un pareil indice et de la patience...

— Maintenant, continua M. Segmuller, nous arrivons aux femmes qui accompagnaient ces malheureux. Quel genre de femmes était-ce?

— Oh!... des filles de rien du tout.

— Etaient-elles richement habillées?

— Très misérablement au contraire.

— Bien!... donnez-moi leur signalement.

— C'est que... mon bon juge, je les ai à peine vues... Enfin, c'étaient deux grandes et puissantes gaillardes, si mal bâties que, sur le premier moment, comme c'était le dimanche gras, je les ai prises pour des hommes déguisés en femmes. Elles avaient des mains comme des épaules de mouton, la voix cassée, et des cheveux très noirs. Elles étaient brunes comme des mulâtresses, voilà surtout ce qui m'a frappé...

— Assez!... interrompit le juge; j'ai désormais la preuve de votre insigne mauvaise foi. Ces femmes étaient petites, et l'une d'elles était remarquablement blonde.

— Je vous jure, mon bon monsieur...

— Ne jurez pas, je serais forcé de vous confronter avec un honnête homme qui vous dirait que vous mentez.

Elle ne répliqua pas, et il y eut un moment de silence; M. Segmuller se décidait à frapper le grand coup.

— Soutiendrez-vous aussi, demanda-t-il, que vous n'aviez rien de compromettant dans la poche de votre tablier?

— Rien. On peut le chercher et fouiller; il est resté chez moi.

Cette assurance, sur ce point, ne trahissait-elle pas l'influence du faux ivrogne?...

— Ainsi, reprit M. Segmuller, vous persistez... Vous avez tort, croyez-moi. Réfléchissez... Selon que vous agirez, vous irez aux assises comme témoin... ou comme complice.

Bien que la veuve parût écrasée sous ce coup inattendu, le juge n'insista pas. On lui relut son interrogatoire, elle le signa et sortit.

M. Segmuller aussitôt s'assit à son bureau, remplit un imprimé et le remit à son greffier en disant :

— Voici, Goguet, une ordonnance d'extraction pour le directeur du Dépôt. Allez dire qu'on m'amène le meurtrier.

••••••


CANARDO, ATTRIBUÉ À L'ÉCOLE BELGE


OOUIIIIN...
MON CANARD EN BOIS!!!
JE N'AI PAS UNE SECONDE À PERDRE


C'EST BON, JE M'EN VAIS TE L'CHERCHER TON BESTIAU MÉCANIQUE. MAIS ARRÊTE DONC DE BRAILLER COMME UN POURCEAU, VINDJU.


GRMMLBL... SORTIR PAR UN TEMPS PAREIL! ON AURA TOUT VU! SI Y AVAIT POINT MÉNIE GRÉGOIRE J'LUI AURAIS MIS UNE RACLÉE À CE MOUTARD!
COUVRE-TOI BIEN, JULES...


... ET SI J'LUI RETROUVE POINT SON JOUET, ON DORMIRA POINT C'TE NUIT CRÉMILLIARD!!!


... PENDANT CE TEMPS, QUELQUES MÈTRES PLUS LOIN...
ENFIN... JE TOUCHE AU BUT... IL NE ME RESTE PLUS QU'À ATTENDRE
ZZZZZZ
POF
CLANG


CRAAK


ÇA Y EST... J'AI RÉUSSI!!! IL BOUGE...
QUELQUES TRANSFORMATIONS, UN HABILE DÉGUISEMENT.. ET LE TOUR EST JOUÉ


RAAHH....CETTE FOIS JE TIENS MA VENGEANCE CANARDO!!!


ALLEZ... VA, FRAN-KARDO ET AC-COMPLIS MON OEUVRE...


LE MONDE VA ENFIN S'APERCEVOIR DE MON GÉNIE... I AM THE GREATEST!


...ET LE TERRIBLE CANARDOÏDE DU DÉMONIAQUE PROFESSEUR X S'EN-FONCE DANS LA NUIT NOIRE EN DIRECTION DES POULAILLERS...




SCRATCH...



MON OEUF..IL ME L'A ESQUINTÉ!


AU SECOURS À L'ASSASSIN
VOILÀ, VOILÀ, ON ARRIVE...


C'EST CANARDO... JE L'AI RECONNU!
CALME-TOI GERTRUDE, TON OEUF SERA VENGÉ...


SUIVEZ-MOI; JE CROIS SAVOIR OÙ IL SE PLANQUE


RENDS-TOI CANARDO, TU ES FAIT COMME UN RAT...
OUAIS! QU'ON LE PENDE...
?









(1) VOIR "CANARDO CONTRE DOCTEUR X" DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION.

...MAIS, JE TE CROYAIS MORT, VOICI 10 ANS, APRÈS QUE J'AI DÉMANTELÉ TON TRAFIC DE MORT AU RAT QUE TU FAISAIS PASSER POUR DE L'HÉROÏNE... (1)

DÉSOLÉ DE TE DÉCEVOIR, CANARDO, MAIS J'EN AI RÉCHAPPÉ MIRACULEUSE-MENT. AUJOURD'HUI, L'HEURE DE MA VENGEANCE A SONNÉ...

(1) VOIR "DOCTEUR X CONNECTION" DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION.



VOIR "FRANKARDO" DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION...



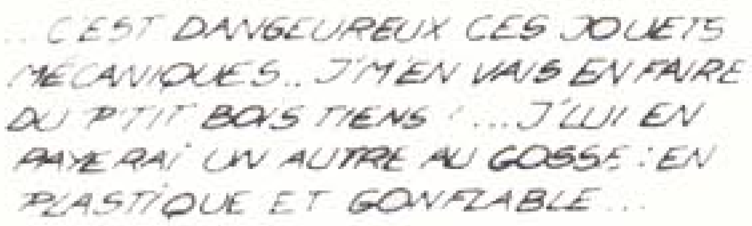






VOIR DÉBUT DE L'HISTOIRE DU MÊME AUTEUR DANS LA MÊME COLLECTION.


OOOUAAH!!
GNAP


...C'EST DANGEUREUX CES JOUETS MÉCANIQUES... J'M'EN VAIS EN FAIRE DU P'TIT BOIS TIENS ! ...J'LUI EN PAYERAI UN AUTRE AU GOSSE : EN PLASTIQUE ET GONFLABLE...


PPFFF... SANS LUI, J'ÉTAIS MORT...


TU NE PERDS RIEN POUR POUR ATTENDRE, CANARDO ! L'ANÉANTISSEMENT DE FRAN--KARDO TE FAIT PERDRE LA SEULE PREUVE DE TON INNOCENCE ! PRENDS GARDE À LA COLÈRE DES POULES !


IL A RAISON, IL FAUT QUE JE ME METTE AU VERT EN ATTENDANT QUE ÇA SE TASSE DU CÔTÉ BASSE-COUR...
HEUREUSEMENT, J'AI UN REPAIRE SECRET CONNU DE MOI SEUL.


...MAIS D'ABORD, TÉLÉPHONER À BLEEKE, ELLE ME TIENDRA COMPAGNIE DANS MA RETRAITE...


ALLO, BLEEKE ? ICI CANARDO, TU...
PAS QUESTION ! J'COUCHE PAS AVEC UN ASSASSIN !!!! T'AS DE LA CHANCE QUE JE NE TE DÉNONCE PAS AUX POULES ! QUAND JE PENSE QUE JE T'AI SACRIFIÉ LES MEILLEURES ANNÉES DE MA VIE !!!


TOUT LE MONDE M'ABANDONNE... COMMENT SUPPORTER LE TERRIBLE POIDS DE LA SOLITUDE QUI DÉSORMAIS SERA MON LOT..?


QUELQUES JOURS PLUS TARD...
QUOI ! T'AS ENCORE ÉGARÉ TES JOUETS !!!
BEUH... BEU...


C'EST T'Y PAS MALHEUREUX, UN BEAU CANARD EN PLASTIQUE GONFLABLE TOUT NEUF !


BEN QUOI... ON N'EST PAS DE BOIS...

Bran Ruzh



CHAPITRE III

LE ROI-POISSON

DESCHAMPS-AUCLAIR

La nuit sur la lande courent de mystérieuses ombres. Des grottes sans fond, montent de mystérieuses mélopées inarticulées. Quand la tempête fait rage, les navires viennent se briser contre les récifs et, pour les naufrageurs, c'est l'heure du butin. L'Armorique est alors le nom de ce pays que le roi Mériadec a asservi sous son joug. Dans ce monde sans merci, auprès d'un peuple qui a perdu sa parole, sa mémoire et jusqu'à son nom, vit Bran Ruzh, le corbeau rouge, l'enfant aux cheveux de feu. Silhouette malingre et solitaire, il arpente la côte au bout de laquelle se dresse, comme un défi aux océans, la cité de légende. Mais les guerriers ne supportent pas de voir troubler le travail des femmes aux marais salants et, à nouveau et toujours, Bran Ruzh doit fuir.





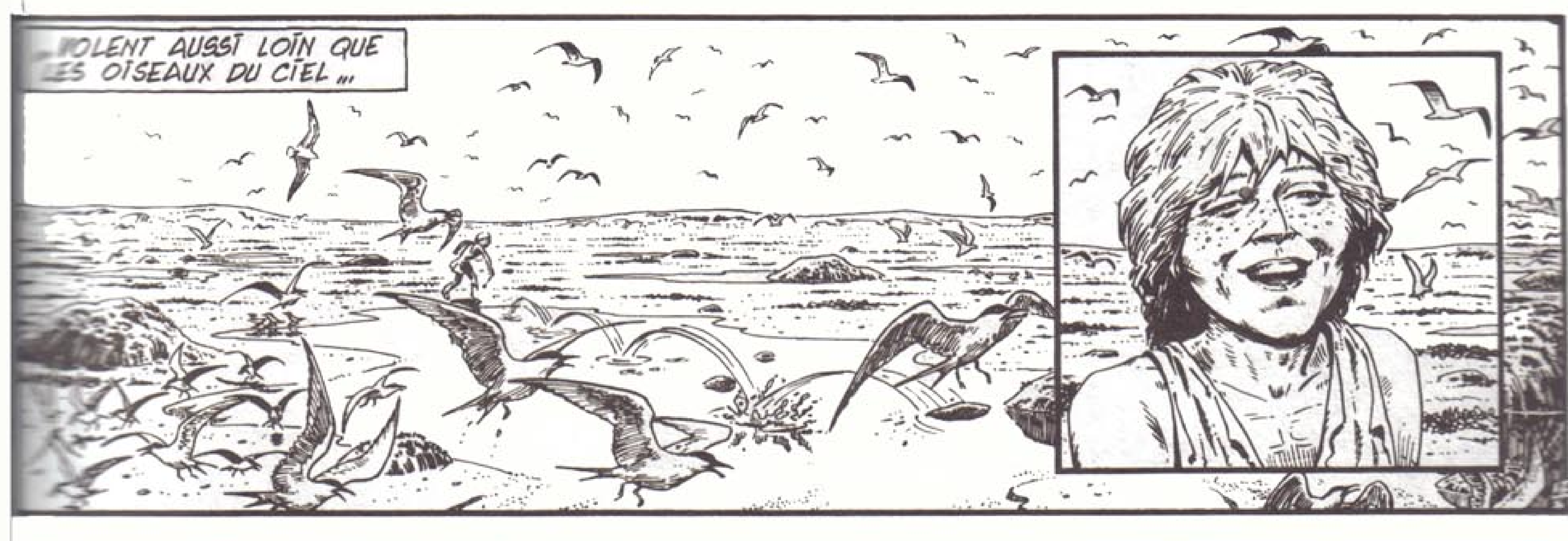

KRIÉÉÉ ! KRIÉÉÉ !..
LES MOUETTES S'APPELLENT ET SE RÉPONDENT EN TOURNOYANT SANS FIN DANS LE CIEL CLAIR DE L'AUBE...

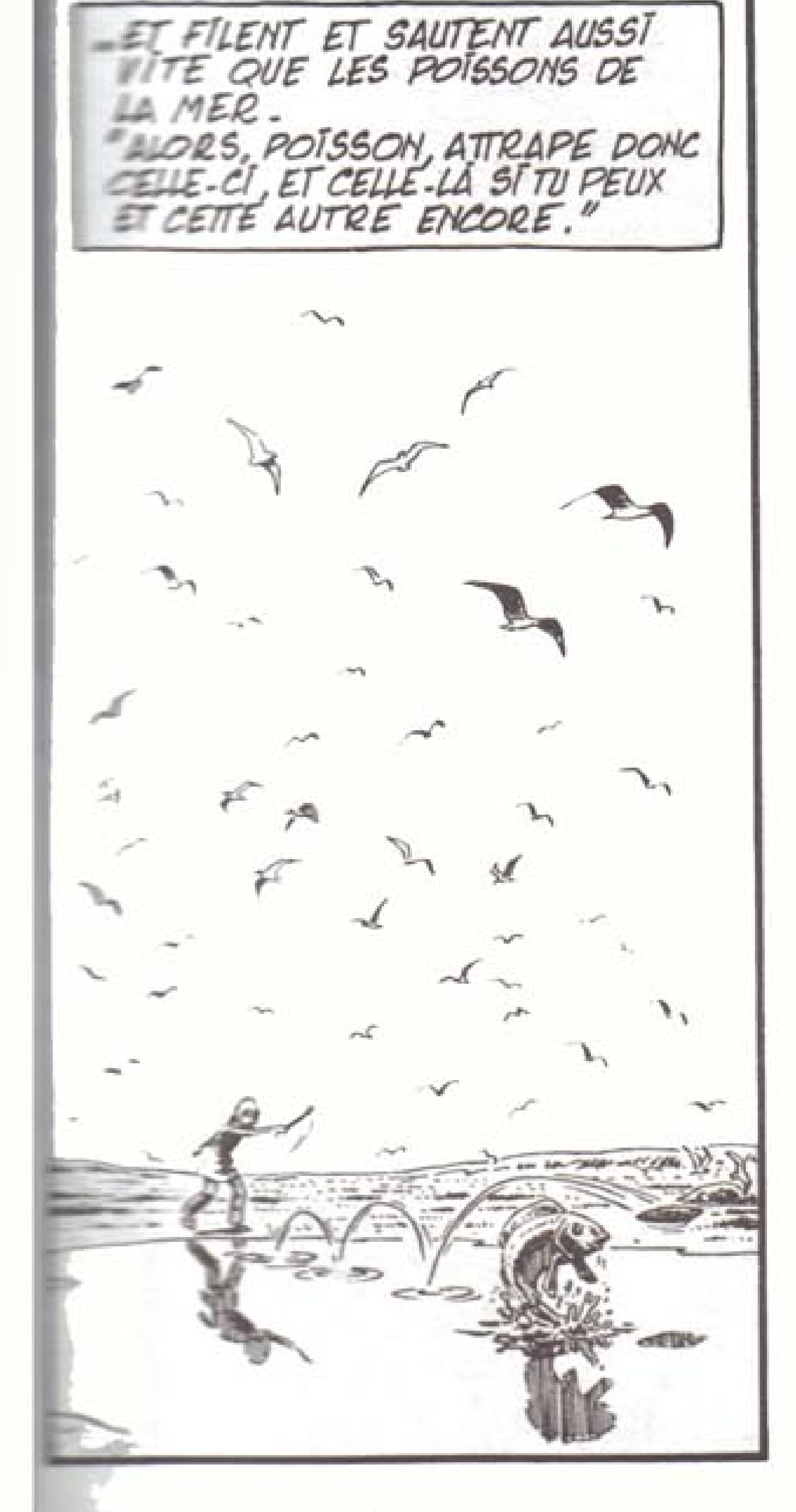
...LE PAYS PERVENCHE ET ROSE DES OISEAUX ET DES KORRIGANS, OÙ NUL MORTEL NE SAURA JAMAIS LES REJOINDRE.
KRIÉÉÉ !.. KRIÉÉÉ !..



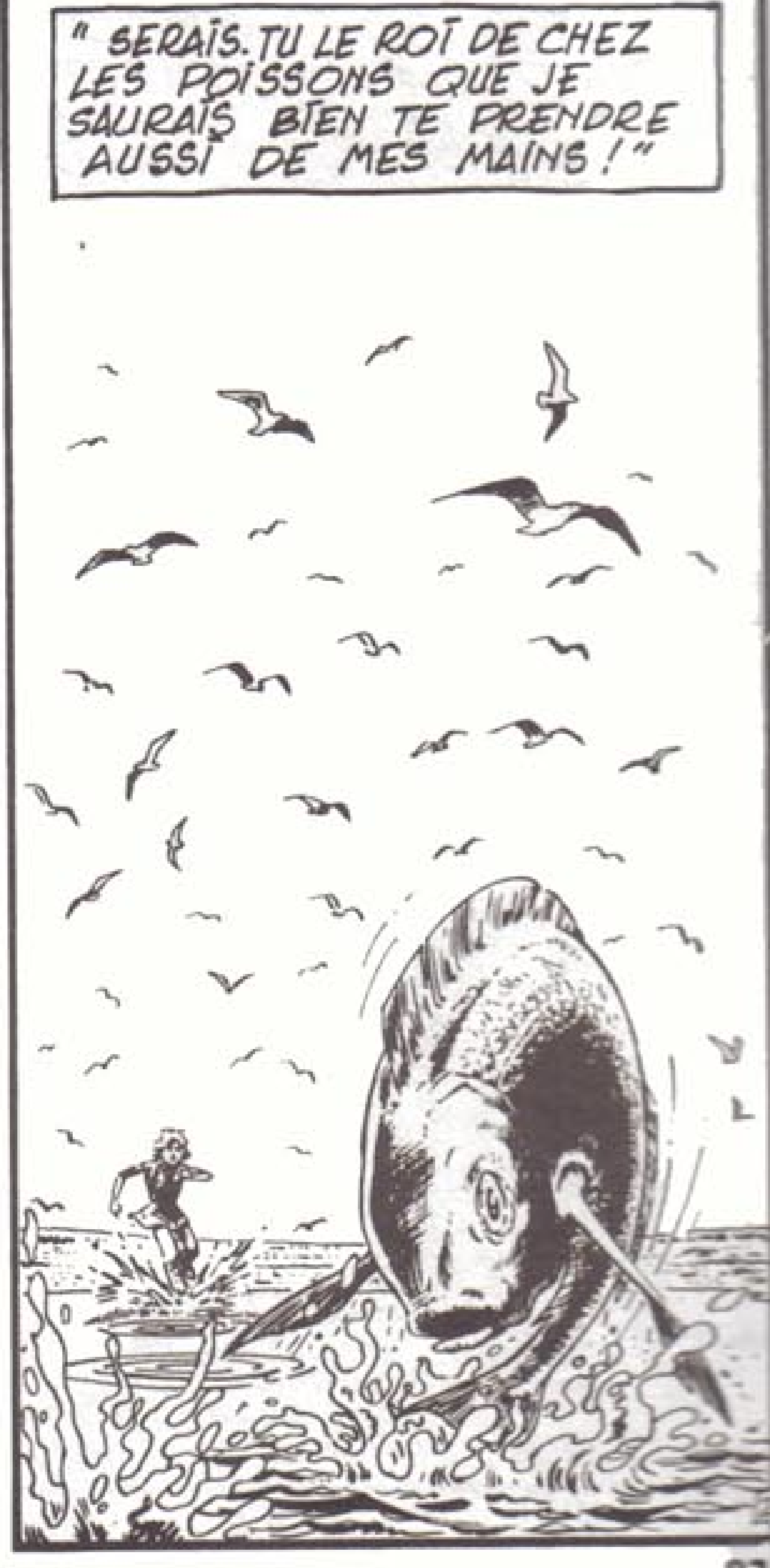

MAIS SI LE ROUGE EST COMDAMNÉ A MARCHER AU PAYS DES HOMMES ...


... LES PIERRES QUE LANCE SA CROSSE...


...VOLENT AUSSI LOIN QUE LES OISEAUX DU CIEL ...


...ET FILENT ET SAUTENT AUSSI VITE QUE LES POISSONS DE LA MER.
"ALORS, POISSON, ATTRAPE DONC CELLE-CI, ET CELLE-LÀ SI TU PEUX ET CETTE AUTRE ENCORE."

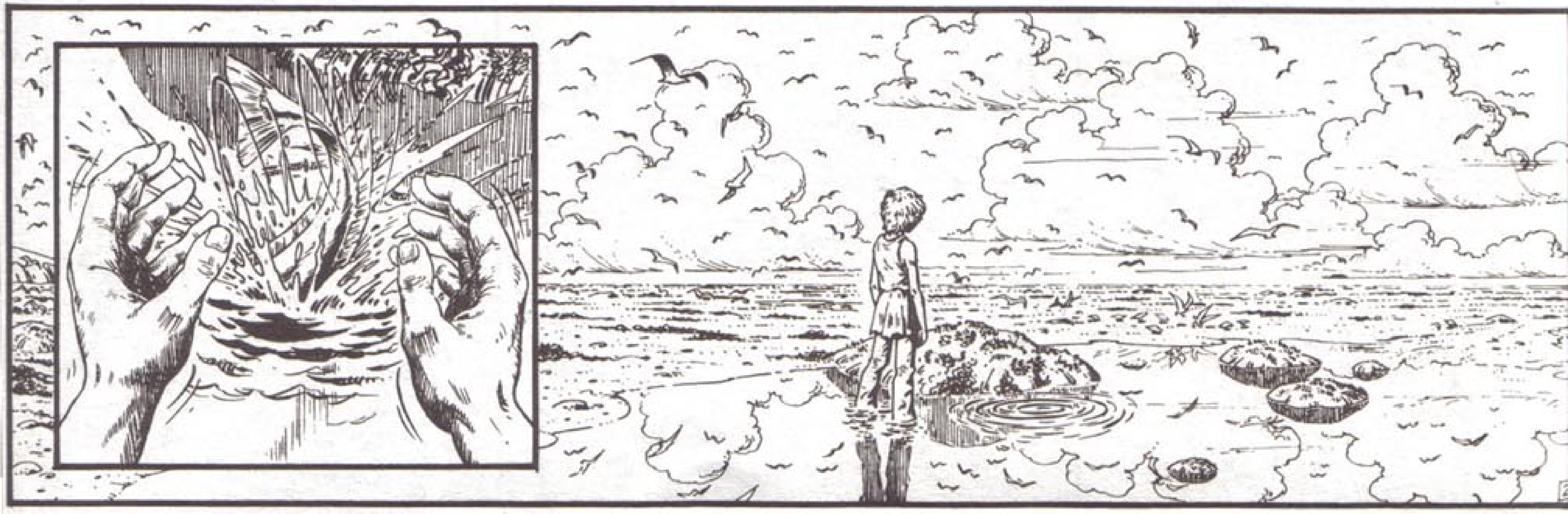

MAIS À CHAQUE FOIS LE POISSON EST AUSSI VITE QUE LA PIERRE. ET SEUL LE ROI-POISSON ...


" SERAIS-TU LE ROI DE CHEZ LES POISSONS QUE JE SAURAIS BIEN TE PRENDRE AUSSI DE MES MAINS ! "



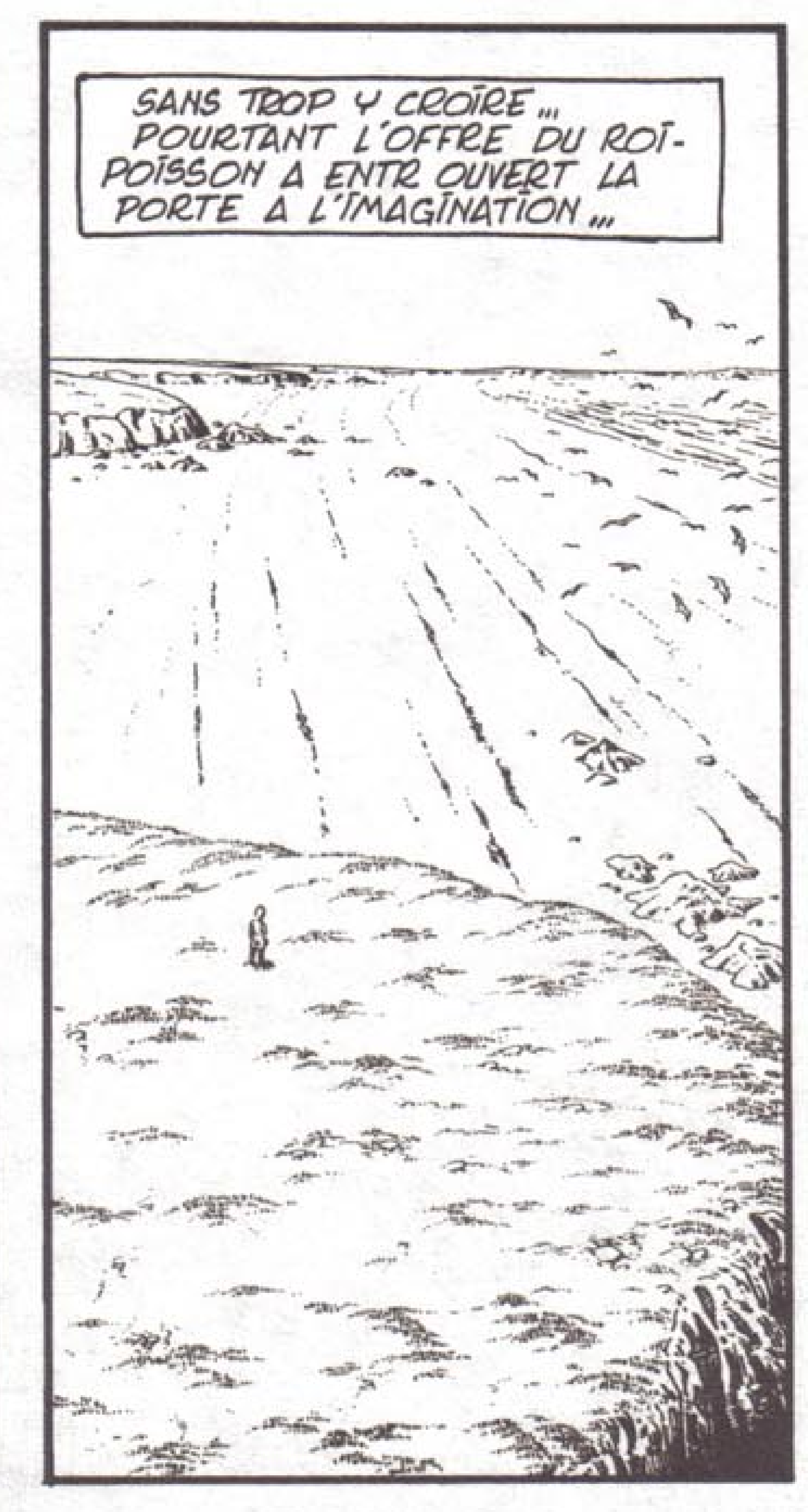

AH! AH! TU VOIS BIEN QUE JE SUIS TOUT DE MÊME LE PLUS FORT!

LE PLUS FORT PEUT ÊTRE MAIS PAS LE PLUS MALIN! SI TU ME MANGES, JE NE FERAI QU'UNE BOUCHÉE; TU FERAIS MIEUX DE ME RELÂCHER...

... SI TU ME REJETTES À LA MER JE SAURAI RÉALISER TOUS TES SOUHAITS...




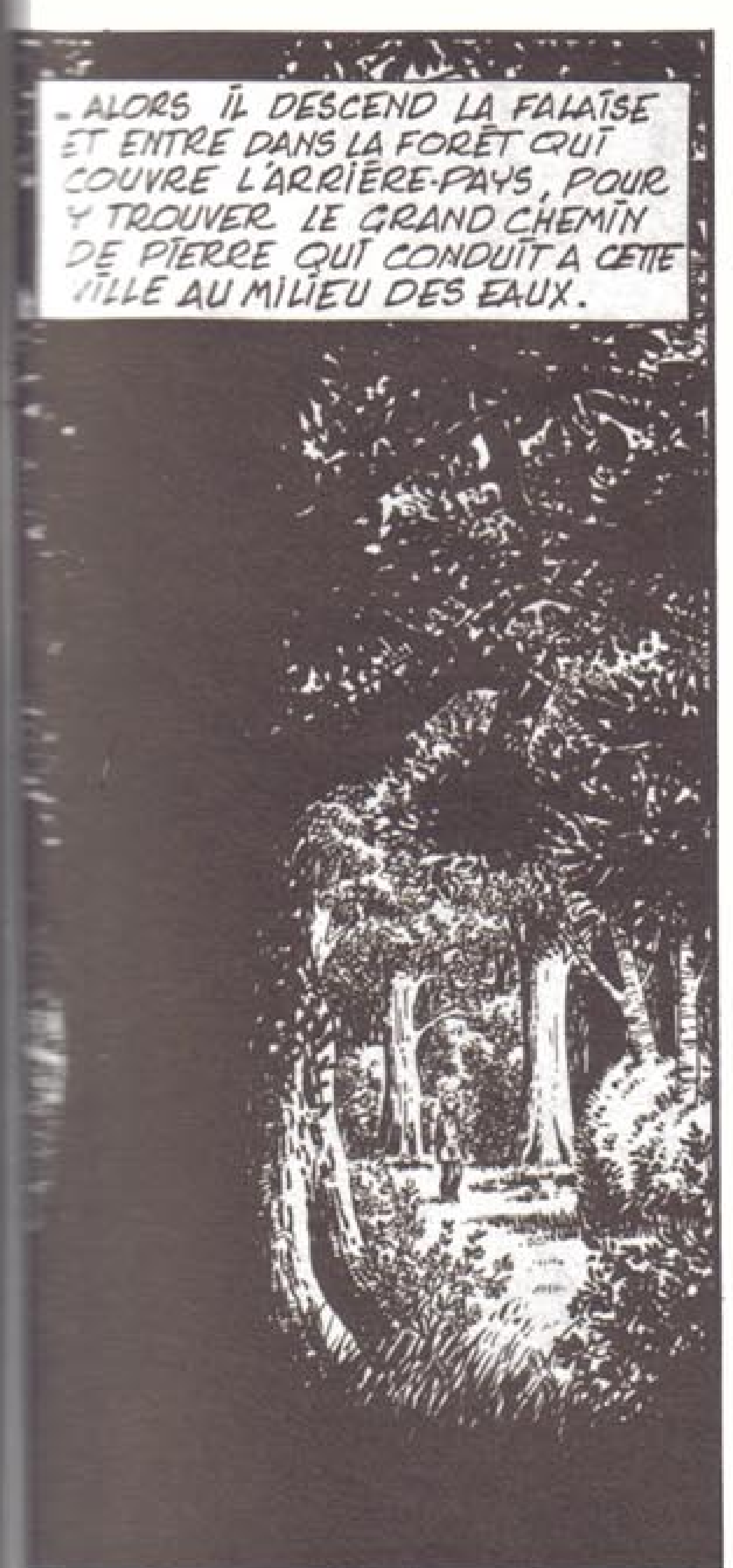

SANS TROP Y CROÎRE, LE ROUGE A RENDU SA LIBERTÉ AU ROÏ-POÏSSON, QUÏ S'EST ENFUÏ SANS DEMANDER SON RESTE.


SANS TROP Y CROÎRE... POURTANT L'OFFRE DU ROÏ-POÏSSON A ENTR OUVERT LA PORTE A L'ÏMAGÏNATION...


... QUÏ S'EN EST ALLÉE SUR LES AÏLES DU RÊVES.


DANS LE VENT DE LA MER QUÏ SE LÈVE AVEC LA MARÉE, UN CHARDON BLEU BALANCE MOL-LEMENT SES FLEURS SÉCHÉES ET BOURRUES.


ET LE ROUGE DEVIENT CHARDON DANS SON ENTIER, AVEC SES EXTRÉMITÉS MORIBONDES OÙ NE PARVIENT PLUS LA SÈVE, AVEC SES RACINES QUI S'ENFONCENT LOIN DANS LE SOL, À LA POURSUITE DE L'EAU DE LA DERNIÈRE PLUIE.
MAIS IL EST AUSSI LA MOUETTE QUI PLANE AU-DESSUS DE LA PLAGE EN QUÊTE DE LA PROIE FACILE, LE MULOT EFFRAYÉ QUE FASCINE LE REGARD FIXE DU BUSARD...
...COMME IL EST LE BUSARD AUX PUPILLES DILATÉES DONT LA COMPAGNE CRIE LA FAIM ET LA VICTOIRE.
AINSI LE ROI-POISSON N'A PAS MENTI, ET LE ROUGE EST DÉSORMAIS SON FRÈRE, LE FRÈRE DE SANG DE TOUT CE QUI VOLE COURT, NAGE, RAMPE, GROUILLE OU GERME.
ENCORE ABASOURDI PAR SES NOUVEAUX POUVOIRS, LE ROUGE, INDÉCIS, VOIT LA VILLE ÉMERGER ET PALPITER DANS LA CHALEUR DE MIDI...


ALORS IL DESCEND LA FALAISE ET ENTRE DANS LA FORÊT QUI COUVRE L'ARRIÈRE-PAYS, POUR Y TROUVER LE GRAND CHEMIN DE PIERRE QUI CONDUIT À CETTE VILLE AU MILIEU DES EAUX.


MAIS SI LA FORÊT EST TOUJOURS LE DOMAINE DES ERRANTS ET DES PROSCRITS, LE GRAND-CHEMIN DE PIERRE EST LE DOMAINE DE CEUX QUI SAVENT ALLER À CHEVAL.


AU GALOP COMPAGNONS, NOUS AVONS LEVÉ UN JOLI RENARDEAU!


HOLÀ, ROUQUIN, OÙ COURS-TU SI VITE!






NE VOUS Y FIEZ PAS TOUS CES MAUDITS, PAÏENS SE RESSEMBLENT: PEUR ET MENSONGE AU DEHORS, HAÏNE ET VENIN AU DEDANS!


LA PETITE VERMINE M'ARRACHERAIT BIEN LE COEUR AVEC LES DENTS S'IL LE POUVAIT. HA! HA!


SOUDAIN LE ROUGE VOIT AU TRAVERS DE SON TOURMENTEUR, SON ESTOMAC GONFLÉ DE MANGEAILLE ET AU-DESSUS, ENTRE DEUX MASSES RÔSÂTRES, QUELQUE CHOSE QUI PALPITE : SON COEUR.


LE CHEF DES CAVALIERS A SURSAUTÉ IL A PORTÉ LA MAIN A SON COEUR, IL A POUSSÉ UN SOUPIR ET IL S'EST FLÉTRI DU DEDANS COMME UNE PLANTE PRIVÉE D'EAU...




PAR LE DIABLE CORNU IL EST MORT!
MORT ?!


A LA FAVEUR DE LA CONFUSION QUI S'ENSUIT, LE ROUGE REGAGNE L'ABRI DE LA FORÊT.
LE SOIR EST VENU AVEC LE CHANT DU ROSSIGNOL...




... BÊTES DE SOMME ET ESCLAVES MÊLÉS, UNE RICHE CARAVANE SE HÂTE VERS LA VILLE TOUTE PROCHE. SANS HÉSITER, LE ROUGE LUI EMBOÎTE LE PAS.


LA PETITE TROUPE A PROFITÉ DU JUSANT POUR FRANCHIR LE GOÎS QUI LIE LA VILLE BASSE A LA TERRE FERME.
31A

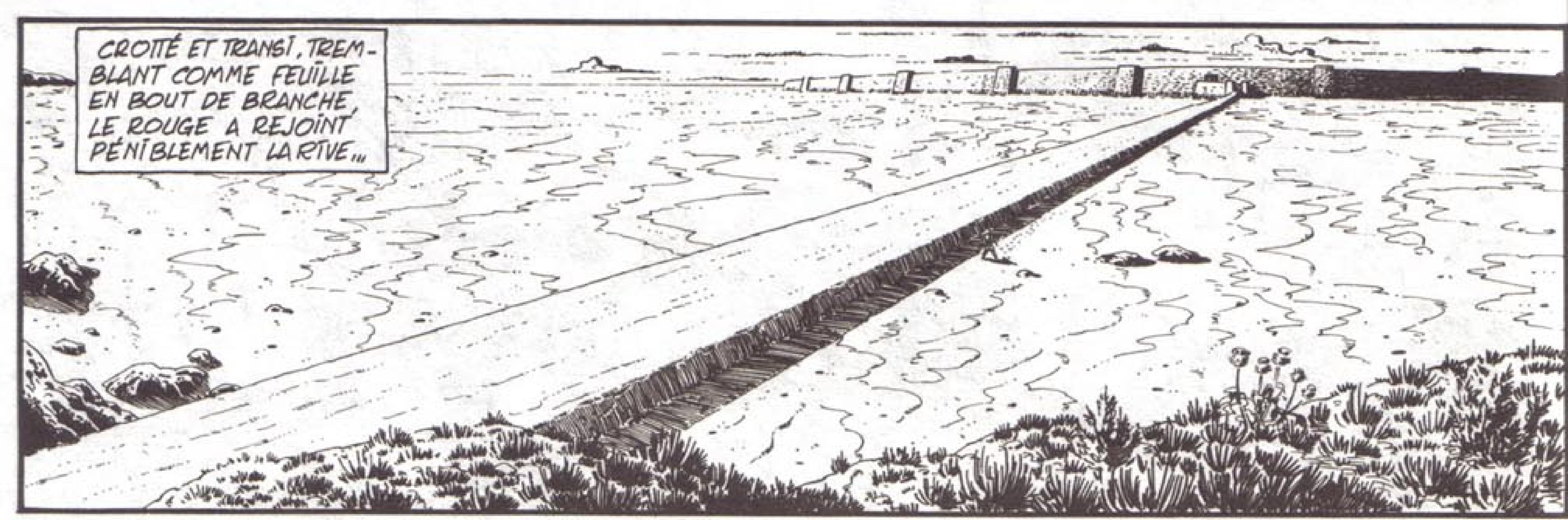

HOLÀ, ROUQUIN, MAUDIT CHERCHEUR DE PAIN, TU M'AS L'AIR BIEN DISPOS! VIENS VOIR ICI !..

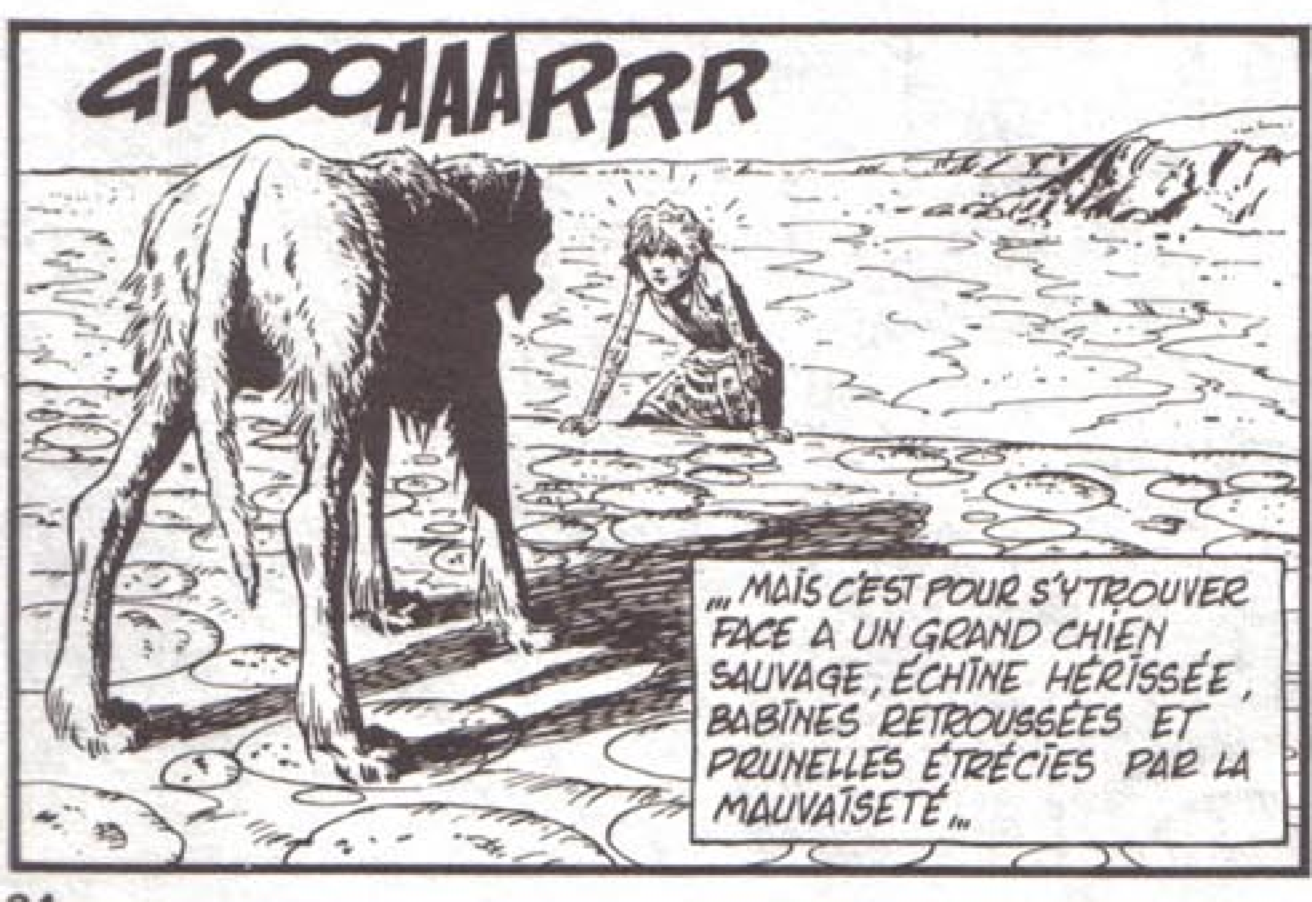

LE FILS DE LA RENARDE VEUT SE FAIRE AUSSI FORT QUE LE TAUREAU! HA! HA!
31B

D'ORDINAIRE LES CRAPAUDS DE TON ESPÈCE SE PLAISENT DANS LA VASE !

RETOURNE-T'EN D'OÙ TU VIENS !...

SI JE TE REPRENDS A TRAÎNER SUR LE GOIS JE TE CLOUE A CETTE PORTE COMME UN NUISIBLE !





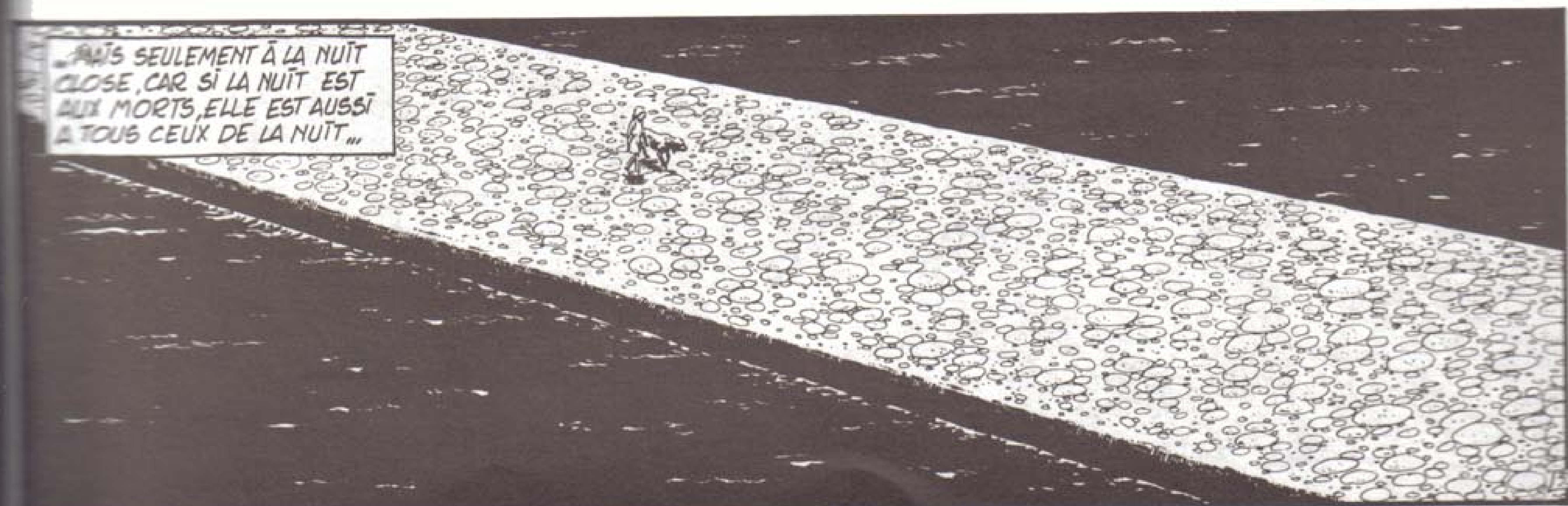



... LE ROUGE QUI VA DEBOUT EST L'AMI DU ROI-POISSON. DÉSORMAIS IL SAIT ALLER AVEC LA MOUETTE ET LA BUSE, SES SOEURS, DANS LE BLEU DU CIEL, ET DANS LE SEIN DE SA MÈRE LA TERRE, AVEC LES RACINES DU GRAND CHARDON BLEU...

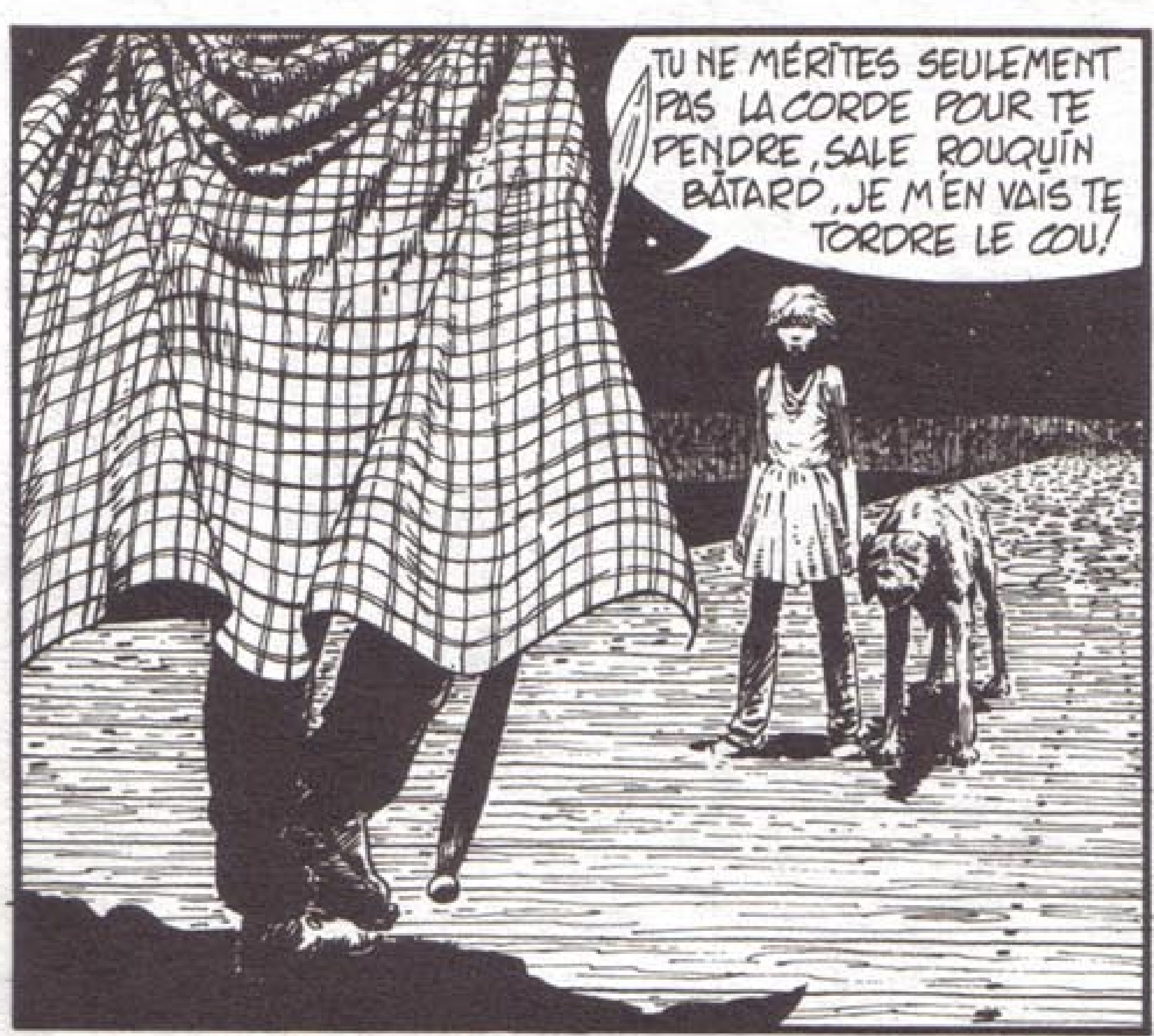

... IL COMPREND LE LANGAGE DES OISEAUX, DES MULOTS ET DES CHIENS...


... ET IL SAIT QUE "POIL DUR" SON FRÈRE EST TOURMENTÉ PAR LA FAIM, CAR CE MONDE-CI EST PLEIN DE MAÎTRES QUI PENSENT QUE GRAISSE DE CHIENS NE SE VEND PAS AU MARCHÉ...

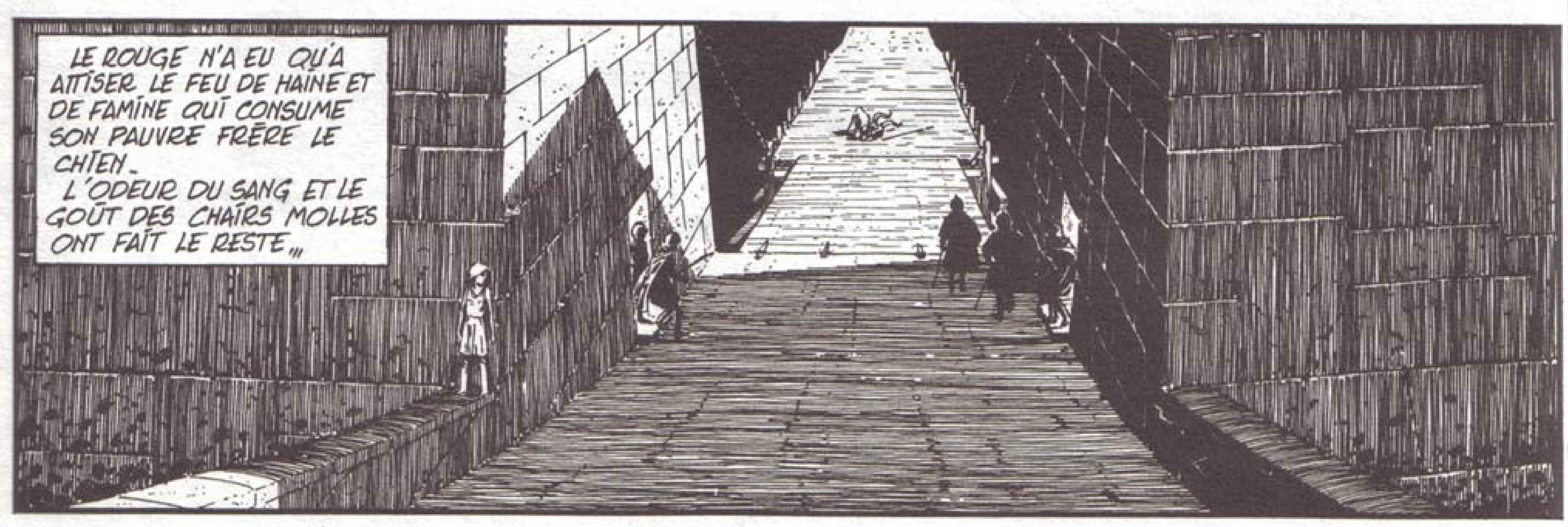

... LORSQUE LA NUIT SERA VENUE LE ROUGE GUIDERA SON FRÈRE LE CHIEN JUSQU'À LA VILLE DES HOMMES...


... MAIS SEULEMENT À LA NUIT CLOSE, CAR SI LA NUIT EST AUX MORTS, ELLE EST AUSSI À TOUS CEUX DE LA NUIT...

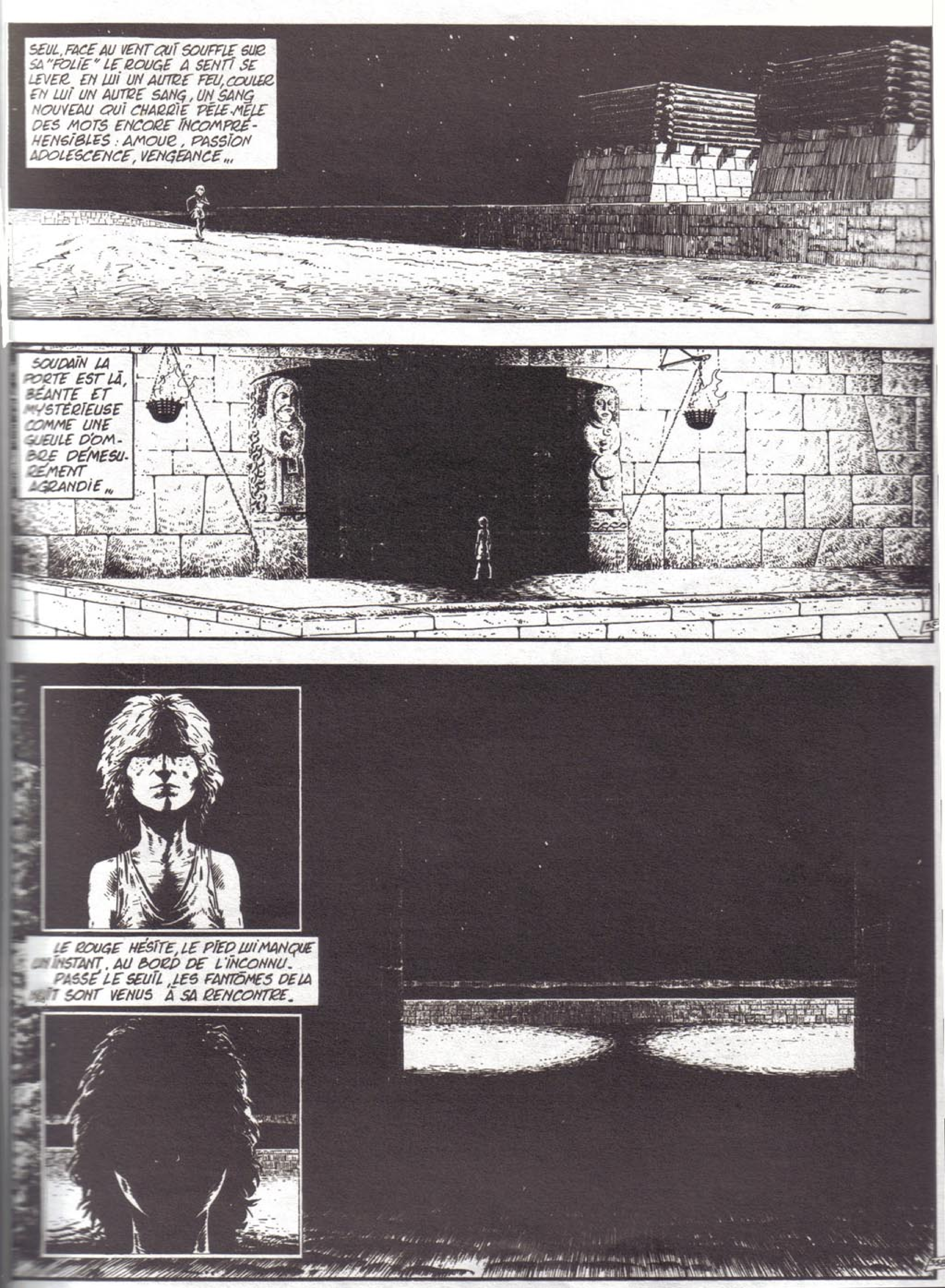

QUE LE DIABLE EMPORTE CE DAMNÉ VA-NU-PIEDS, LE REVOILÀ ENCORE !...

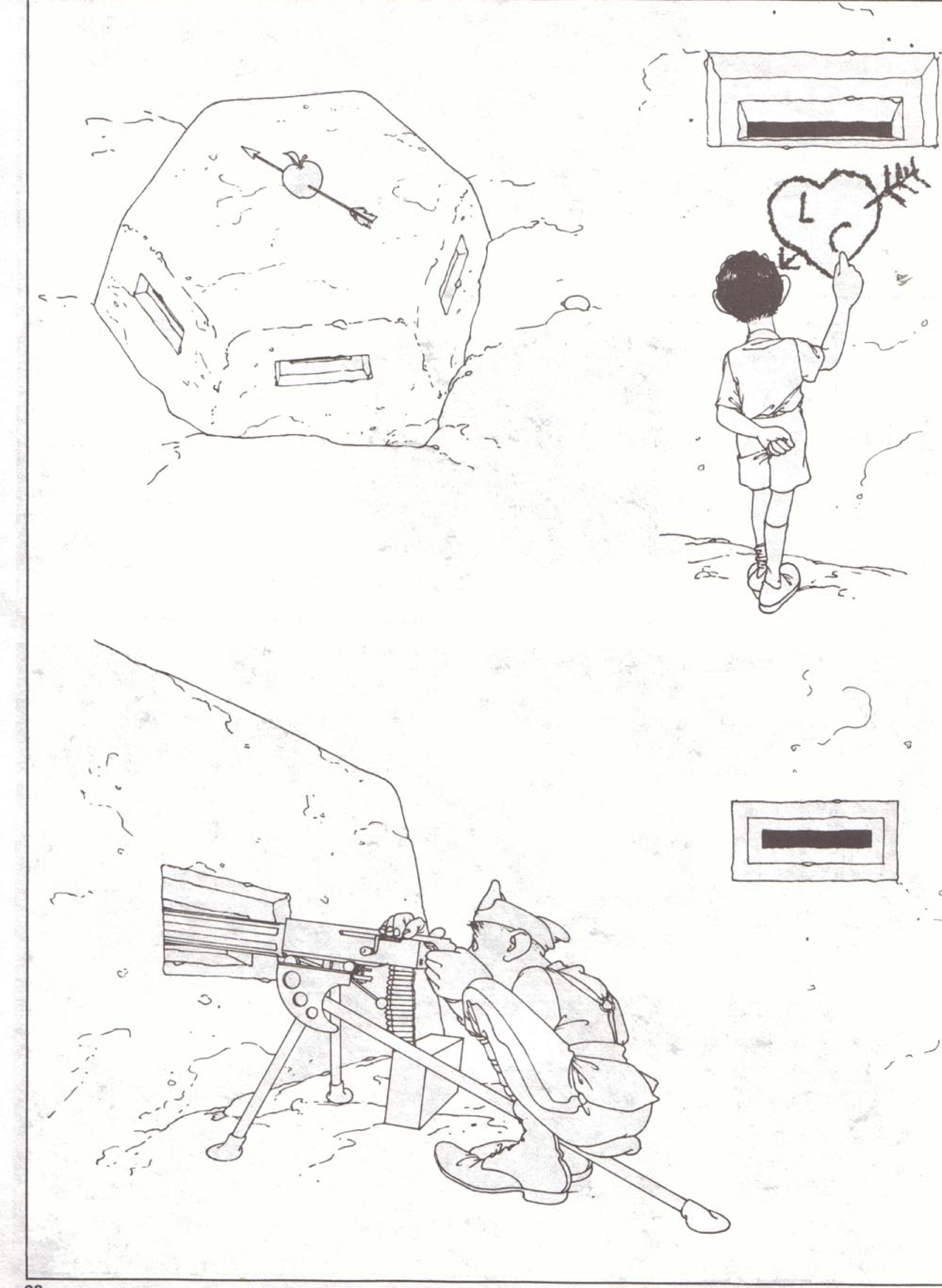

TU NE MÉRITES SEULEMENT PAS LA CORDE POUR TE PENDRE, SALE ROUQUIN BÂTARD, JE M'EN VAIS TE TORDRE LE COU!


GROOHAAAAAAI
MERCI À TOI "POIL DUR" DE M'OUVRIR LE CHEMIN!


LE ROUGE N'A EU QU'A ATTISER LE FEU DE HAINE ET DE FAMINE QUI CONSUME SON PAUVRE FRÈRE LE CHIEN.
L'ODEUR DU SANG ET LE GOÛT DES CHAIRS MOLLES ONT FAIT LE RESTE...

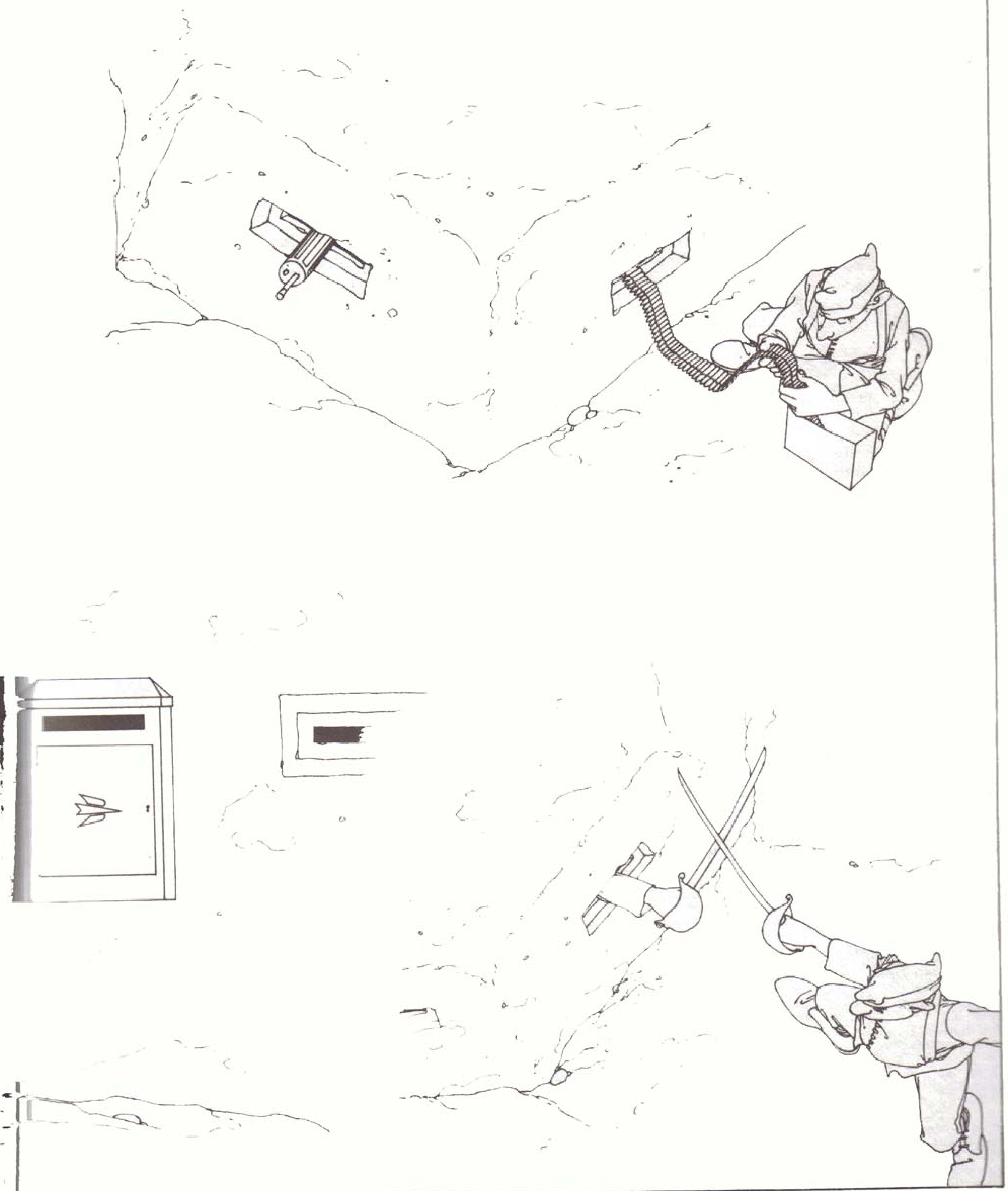

... POUR UNE TELLE PROIE, "POIL DUR" EST BIEN CAPABLE DE TENIR TÊTE A UNE DEMI-DOUZAINE DE SOLDATS, DES SOLDATS QUI N'ONT PLUS LA TÊTE A DÉFENDRE L'ENTRÉE DE LEUR VILLE AUX ÉTRANGERS.


SEUL, FACE AU VENT QUI SOUFFLE SUR SA "FOLIE" LE ROUGE A SENTI SE LEVER EN LUI UN AUTRE FEU, COULER EN LUI UN AUTRE SANG, UN SANG NOUVEAU QUI CHARRIE PÊLE-MÊLE DES MOTS ENCORE INCOMPRÉHENSIBLES : AMOUR, PASSION ADOLESCENCE, VENGEANCE...
SOUDAIN LA PORTE EST LÀ, BÉANTE ET MYSTÉRIEUSE COMME UNE GUEULE D'OMBRE DÉMESURÉMENT AGRANDIE...
LE ROUGE HÉSITE, LE PIED LUI MANQUE INSTANT, AU BORD DE L'INCONNU. PASSÉ LE SEUIL, LES FANTÔMES DE LA SONT VENUS À SA RENCONTRE.


L
C

LE BLOCKHAUS

AVOINE



KAFKA ET L'ETERNEL RETOUR



FRANZ KAFKA
LETTRES OTTLA
Traduit de l'allemand par Marthe Robert
ED. GALLIMARD
254 P. - 52 F

GUSTAV JANOUCH
CONVERSATIONS AVEC KAFKA
ED. LETTRES NOUVELLES MAURICE NADEAU
280 P. - 49 F

Pourquoi ne pas reconnaître qu'une interprétation métaphysique du monde, aujourd'hui, est devenue non seulement possible mais urgente, parce qu'elle sera d'abord *humour*, c'est-à-dire mise à distance des massives interprétations politiques ou psychanalytiques surplombantes, dont elle montrera enfin la prétendue opacité comme parfaitement traversable et dépassable? C'est l'événement nouveau de la fin du XXe siècle, qu'une pensée qui interroge le devenir obscur de l'espèce par-dessus ses rapports de force dans la production ou son sol d'investigation « scientifique » du sujet, puisse venir se mettre en position d'analyste par rapport aux grandes surdéterminations idéologiques que sont devenus marxisme et freudisme. A ce tournant décisif pour l'imaginaire de notre temps, il devient particulièrement urgent de lire ou de relire Kafka.

Les lettres que, dès l'âge de 26 ans jusqu'à sa mort en 1924, il envoya à sa sœur Ottla, et les conversations qu'il eut, de mars 1920 à ses derniers jours, avec un jeune lycéen tchèque de 17 ans, Gustav Janouch, nous introduisent dans l'intimité de celui qui était en train d'écrire le roman anticipé des grands cauchemars totalitaires.

Ces lettres quotidiennes, familières, ces dialogues en toute liberté au fil des promenades dans Prague, s'élaborent sur fond de mort à venir : terrible agonie de Kafka, d'abord, mais aussi disparition future de sa sœur à Auschwitz (les deux autres sœurs de Kafka mourront elles aussi en déportation), enfin suicide du père de Janouch, collègue de Kafka à l'Office d'Assurances Ouvrières Contre les Accidents, vingt et un jours avant que l'auteur du *Procès* rende lui-même le dernier soupir.

Alors, toutes les préoccupations au jour le jour, les manies insignifiantes de Kafka, ses habitudes végétariennes, son ascétisme, ses incessants tracas professionnels (dix fois, vingt fois, il charge Ottla, sa sœur préférée, sa seconde mère, sa confidente, d'obtenir du directeur de sa compagnie d'assurances de nouveaux congés de maladie), prennent un relief autre, sur le fond de ces vies en train de devenir destins. De ses écrits, Kafka ne parle jamais qu'avec une réticence, une discrétion infinies. De temps en temps, une confidence déchirante ouvrant sur l'inconnu : « *ces témoignages de ma . solitude...* », glisse-t-il à Janouch.

Au fil de ses dialogues avec le jeune lycéen, c'est un peu de la « politique » de Kafka qui se dévoile à nous, bien faite pour nous scandaliser, si nous voulons nous obstiner à penser que le scepticisme radical est une attitude réactionnaire. Ne le voit-on pas renvoyer dos à dos nationalisme et socialisme, c'est-à-dire ne pas reconnaître de grandes différences entre la droite et la gauche, qu'il indique au passage, ironiquement, comme nouées au contraire à un sol commun, celui d'un fantasme langagier? Un jour, Kafka montre deux tracts à Janouch : l'un a été rédigé par une organisation fasciste, l'autre par un groupe révolutionnaire. « *Ces deux tracts,* dit-il, *émanant de camps politiquement opposés, ont un trait commun. Ils s'adressent à des destinataires tout à fait irréels. La nation et la classe ouvrière ne sont que des généralisations abstraites, des notions dogmatiques, des phénomènes nébuleux qui n'ont de réalité que par une opération linguistique (...). N'a de réalité que l'homme concret, réel, le prochain que Dieu met sur notre route et à l'action duquel nous sommes directement exposés.* »

Lucidité terrible qui le condamnait à ce pessimisme absolu dont s'irriguent ses œuvres : « *Que de mal fait au nom du bien! Que d'abêtissement sous couleur de progrès intellectuel! Que de ruine sous le masque de l'essor!* »

Que serait donc un humour métaphysique attaquant les bases bétonnées du rationalisme? Il consisterait bien moins à nier l'efficacité de toute lutte politique qu'à lever, sous l'utopie matérialiste appliquée, tout ce que sa réalisation cache de religion cachée et dégradée. Montrer cela, c'est évidemment l'acte le plus irreligieux qui soit. Kafka : « *Les hommes tentent en Russie d'édifier un monde parfaitement juste. C'est une histoire religieuse.* » Nous sommes tellement accoutumés à penser que l'interrogation métaphysique a été enterrée par le matérialisme, que nous avons bien du mal à concevoir que la métaphysique puisse venir *après* le matérialisme, non pour obscurcir son acquit, mais pour en exsuder tout le sacré précipité dans l'immanence, qui ne se traduit généralement que par symptômes. Vieille histoire de la conception (chrétienne) du temps en ligne droite, c'est-à-dire allant vers un «toujours-plus-de-progrès ». Il y a d'ailleurs là-dessus aussi une phrase de Kafka à Janouch : « *Tout est éternel retour. L'homme, par son trajet rectiligne, contrecarre l'ordre des choses.* »

Ramener l'interrogation religieuse au premier plan, c'est donc se distancier par l'humour de l'interprétation politique. Mais c'est aussi montrer *humoristiquement* les limites infinies de Dieu. Sarcastiquement, Kafka ne glisse-t-il pas que la meilleure preuve du peu de crédibilité à accorder au messianisme de Jésus, c'est que... les Juifs ne l'ont pas reconnu?

« *Je suis seul comme Franz Kafka* », disait-il encore. Et : « *Je suis engagé dans la révolte la plus épuisante qui existe, et elle est à peu près sans issue. Contre qui? Contre moi-même.* »

Il aurait pu aussi bien dire : contre Dieu et contre la résistance à Dieu, c'est-à-dire contre toute capture. Ses romans, qu'il voulait voir disparaître avec lui, et sur l'interprétation desquels tout le monde s'interroge encore, ont gagné pour lui cette lutte.

P.M.

ROMANS NOUVELLES

DANIEE CEPPI
LE GUEPIER
ED. LES HUMANOIDES ASSOCIÉS
48 P. - 23 F



Ça commence comme dans un polar : un « casse » qui tourne mal contre une petite bijouterie, un soir d'hiver. Un voleur minable et maladroit en duffle-coat, qui sue la détresse et la solitude bien plus que la violence, et qui, revolver-jouet au poing, semble davantage terrorisé que la vendeuse et le patron. Seulement voilà : l'agression ne se déroule pas comme elle était prévue. Dans la bagarre, le patron s'écroule au bas d'un escalier, au milieu d'une mare de sang. Et Sébastien, le héros de l'histoire, détale, abandonnant son manteau entre les mains de ses poursuivants : dedans, bien sûr, il y a ses papiers d'identité. Dans une heure, toutes les polices seront à ses trousses.

Evidemment, dans la débandade, son complice a détalé. Sébastien ne le reverra jamais. Ni l'argent d'ailleurs. Il est seul, comme il semble avoir toujours été seul. Dehors, c'est l'hiver, la neige qui recouvre les rues, le ciel noir qui pèse sur la ville.

Désormais, il est traqué, il faut qu'il fuie. Passager clandestin dans un train de marchandises, il finit par trouver refuge en plein cœur de la montagne, en Suisse, dans une famille qui l'embauche comme garçon de ferme.

Il va tout recommencer à zéro, démarrer une nouvelle vie. Seulement, comme disait l'autre, nos actes nous suivent et on n'échappe pas à son passé. Et, dans l'atmosphère sinistre des vallées perdues noyées dans la brume, sous le calme trompeur des gros

PHILIPPE MURAY / MICHELE COSTA MAGNA / MICHEL PIERRE / / BERNARD BLANC / FRANCIS KOCHERT / OLIVIER BIEGELMANN / FRANCOIS RIVIERE / ANNE SEFRIOUI / FRANCIS LAMBERT /

nuages qui passent au-dessus des forêts profondes, le véritable drame va se nouer.

Avec *Le guêpier*, Daniel Ceppi a réussi du premier coup ce que tant de jeunes dessinateurs de B.D. cherchent en vain à réaliser. Avec un minimum de moyens et d'effets, presque sans lyrisme, aux extrêmes limites de la banalité, il renoue avec une certaine tradition du récit réaliste qui a fait les beaux jours de la bande dessinée, et lui a donné naguère ses lettres de noblesse.

Mais un étrange détachement, une légère distance vis-à-vis de la chose narrée, situent cet album au-delà, et non en-deçà, de tous les acquits que la modernité a pu apporter. Comme son héros qui n'arrête pas de tout rater, Daniel Ceppi manque volontairement son rapport à la fiction primaire, c'est-à-dire qu'il évite la frénésie identificatoire du vieux récit académique, et montre qu'il est toujours et encore possible, en bande dessinée, de raconter des aventures, donc de se régler sur le mode narratif le plus simple, sans verser dans le répétitif archaïque.

Ni régressif ni iconoclaste, le récit de Ceppi, avec ses rares maladresses et ses hésitations - un dessin encore un peu indécis parfois - retrouve la voie royale de la bande dessinée sans avoir besoin de revenir en arrière. Au point qu'il réussit à nous faire attendre impatiemment le second épisode qui conduira son héros jusqu'en Turquie, dans la fuite aveugle qu'est devenue sa vie, par hasard.

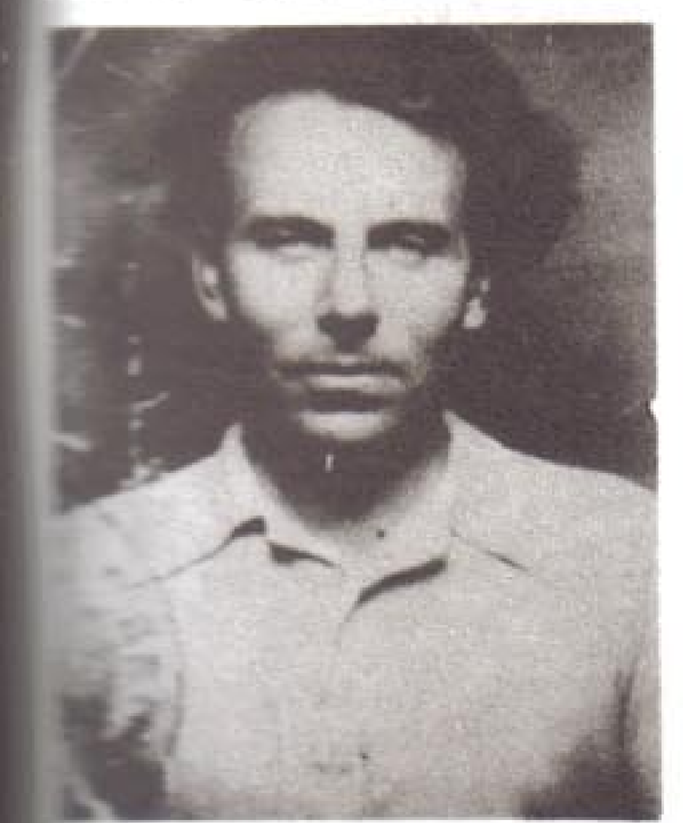
P.M.

CAHIERS CELINE 4

Lettres et premiers écrits d'Afrique 1916 - 1917

ED. GALLIMARD

214 P. - 39 F



Que Céline soit enfin sorti du purgatoire et qu'il occupe maintenant la place qui a toujours été la sienne, écrasante, devançant encore et pour longtemps toute modernité, cela est attesté par les ouvrages qui ont paru ces derniers temps sur ce mort fabuleux, refoulé pendant des années comme pestiféré de la littérature : *Cahiers Céline* chez Gallimard, *Album Céline* de la Pléiade, biographie de l'auteur du *Voyage* par F. Gibault au Mercure de France.

Poursuivant son exploration des inédits de Céline, J.P. Dauphin propose aujourd'hui le quatrième volume des *Cahiers : Lettres et premiers écrits d'Afrique*.

Pour ceux qui se souviennent encore avec émotion des séquences du *Voyage* où Bardamu découvre l'Afrique, ces lettres d'un Céline de 22 ans envoyé au Cameroun en 1916 apparaissent comme l'écho et la matrice d'une œuvre qui mettra encore des années et des années à naître : il n'y manque plus que le style, c'est-à-dire l'émotion, et on sait de quel prix Céline lui-même a dû payer l'impitoyable conquête de son style, de cette langue tellement inimitable qu'on ne cessera plus, après, de la convoiter parce qu'elle est la seule langue vivante, peut-être, du XX[e] siècle.

S'ils lisent ses lettres d'Afrique, les ennemis de Céline non plus ne seront pas déçus : ils y trouveront la confirmation que l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* a toujours été bel et bien raciste, et depuis le début : les « nègres » dont il parle correspondent fidèlement au stéréotype qui circulait à l'époque. Il ne manque plus qu'une prose furieuse et incandescente pour tordre et élever jusqu'à la folie ce délire racial naissant. Mais justement : c'est cette prose qui manque, dans ces premiers balbutiements de jeunesse, et c'est cette prose aussi qui va déclencher la fureur morbide et durable des ennemis de Céline.

Parce que l'infinie puissance de l'auteur de *Voyage* va aller jusqu'à envelopper ceux-là même qui lui résistent, et les obliger à délirer à contre-courant dans sa propre langue, à rêver de le tuer dans son propre style, à essayer de le dépasser par et dans son écriture.

Pour comprendre ce symptôme dans son ensemble, ce symptôme qui consiste à utiliser la langue de son propre père afin de tenter de l'enterrer, pour éviter donc d'être malades de Céline, malades de répétition et de repoussement conjuratoire, il faut en même temps que paraissent ces inédits, lire les analyses de Julia Kristeva sur les rapports entre son écriture et son antisémitisme (*Tel Quel* Nos 62 et 71), ainsi que celles de Daniel Sibony (dans les *Eléments pour une analyse du fascisme*, séminaire de M.-A. Macciocchi, 10/18) sur la genèse de son racisme. Alors on comprendra peut-être pourquoi, pendant trente ans, tous les écrivains ont parlé d'autre chose alors qu'ils ne pensaient qu'à lui. Et pourquoi, enfin, la naissance d'une nouvelle gauche intellectuelle permet aujourd'hui la renaissance du plus grand des « dissidents » français contemporains...

P.M.

LE 9e RÊVE

FUTUROPOLIS DIFFUSEUR

124 P. - 52 F



Un jour, en Belgique, de jeunes dessinateurs de B.D. en ont eu assez... de la Belgique. Je veux dire : ils en ont eu assez de se voir systématiquement écrasés sous le poids et le rappel de la grande « école belge ». Assez qu'on leur jette systématiquement à la tête leurs glorieux aînés, Hergé, Jacobs ou Jacques Martin, pour justifier le refus de leurs planches. Ils en ont eu assez, eux, Belges, d'être rejetés et méprisés dans un pays qui pourtant fournit encore 39 % de la production des petits mickets de par le monde. Ils ont ressenti le désir le plus simple qui soit : celui de s'exprimer en toute liberté.

Alors, ils ont créé l'Atelier « R » à Bruxelles. De jeunes étudiants - les plus vieux n'ont pas 25 ans - s'y forment aux techniques de la B.D. sous la direction d'un professeur de 30 ans, Claude Renard.

Le résultat? Un album collectif qui paraît ces jours-ci, *Le 9e Rêve*, premier d'une série de recueils qu'on souhaite nombreux. Une quinzaine de « nouvelles » en dessins, à travers lesquelles on peut déjà évaluer la virtuosité graphique de la plupart.

La seule réserve qu'on pourrait faire concerne fatalement les scénarios, les récits et leur inspiration même. Délibérément réglés pour la plupart sur la structure des rêves, les travaux de ces dessinateurs de demain charrient malheureusement un vieil onirisme de pacotille, de la profondeur et du mystère en trompe-l'œil.

Les surréalistes, après la première guerre mondiale, envoyèrent comme ça leurs rêves à Freud. Mais Freud leur répondit que ça ne l'intéressait pas. Le rêve manifeste, sans analyse, c'est-à-dire le récit que nous pouvons nous raconter au réveil, n'est jamais qu'un plat bavardage qui se donne des allures ésotériques à bon compte : la profondeur n'est pas là, elle est dans le rêve latent qu'il faut faire lever par tout un long travail d'investigation. On pourrait reprocher aux dessinateurs du *9e rêve* de ne pas avoir lu Freud.

Mais personne n'est obligé de lire Freud, bien entendu. On peut tout de même regretter que l'occasion de traiter des rapports du rêve et de la B.D. ait été frôlée et manquée. Il y aurait tant à faire, en jouant sur les rapports du langage et de l'image à l'intérieur de la bande dessinée! Parce qu'après tout, la B.D. c'est comme le rêve (et c'est pour cela peut-être que ça raconte si mal *un* rêve) : c'est du langage qui tire hors de la nuit des images, et des images qui rythment du langage, en bouleversant son sens. Dieu merci, des « rêves » de l'Atelier « R », il reste au moins des images, et elles sont magnifiques.

P.M.

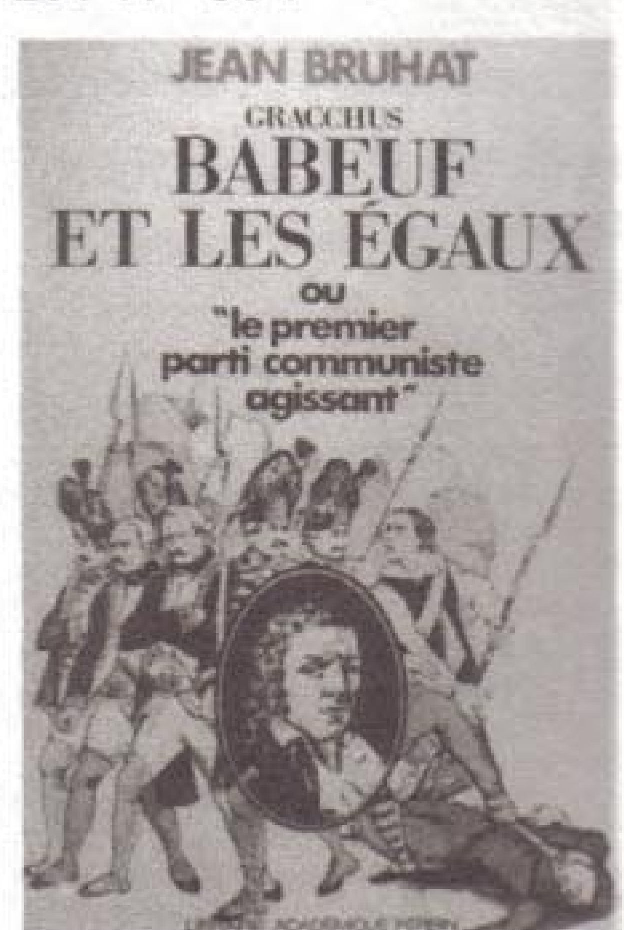
HISTOIRE

JEAN BRUHAT

BABEUF ET LES EGAUX

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

251 P. - 50 F



Si aucun groupuscule gauchiste n'a encore fait de Gracchus Babeuf son maître à penser, celui-ci n'en est pas moins considéré par les historiens soviétiques officiels comme le génial précurseur de Lénine, Marx ayant lui-même qualifié son parti (le Club des Egaux) de « premier parti communiste agissant. »

Homme d'origine sociale fort modeste, Gracchus Babeuf vécut dans la misère avant de con-

naître, lui et les siens, une relative aisance en exerçant en Picardie son métier d'arpenteur-géomètre. Autodidacte rallié à la cause des Lumières, il s'engagea avec une énergie passionnée dans le tourbillon de la Révolution française, et monta à Paris où il fit ses premières armes de journaliste-militant. Pour lui, le but de la révolution, c'est le « *bonheur social* ». Partage des terres, abolition de la propriété, égalité pour tous, telles sont, dès le début, les grandes lignes de sa doctrine.

Avec la réaction thermidorienne et la mise en place du Directoire, la bourgeoisie, alliée à l'aristocratie, détient à elle seule tout le pouvoir politique et doit, pour le conserver, se parer sur sa droite (les royalistes) comme sur sa gauche (les partageux). Le peuple manque de pain; l'assignat connaît son plus haut degré d'inflation. C'est dans un tel contexte social et politique que Gracchus Babeuf et ses amis du Club des Egaux tentèrent, après un gigantesque travail de propagande, de soulever le peuple français contre ses oppresseurs. Au moment où l'action allait être engagée, un mouchard révéla le complot à la police, qui arrêta tous les conspirateurs. Babeuf et son principal collaborateur, Darthé, furent guillotinés le 28 mai 1797.

Abondamment documenté, le livre de Jean Bruhat se lit comme un roman policier et c'est avec un intérêt soutenu que l'on suit l'histoire de ce révolutionnaire peu ou mal connu en France.

O.B.

HAROLD FOSTER
PRINCE VALIANT
ED. SERG
164 P. - 98 F

Après moult, et à l'occasion guerroyantes, péripéties, Prince Valiant, dans ce tome 3 d'une fort belle réédition, rencontre et épouse la belle Aleta qu'il doit fréquemment défendre, et parfois délivrer, de la concupiscence active de certains de ses contemporains. De la Scanie à Tunis, de Rome à la légendaire cité de Camelot, le beau prince parcourt un espace mythologique en une suite de planches d'un académisme achevé.

Le monde de Val (diminutif typiquement américain de Prince Valiant) est un monde dans lequel les choses et les êtres sont définis avec une immuabilité rassurante. Les félons ressemblent à des traîtres, les marchands ont le nez busqué et la lippe tombante, les dépravés portent sur leur visage (basané) les stigmates du vice, les touaregs sont féroces et cruels, la royauté est absolue, les révoltes sont vouées à l'échec et l'Angleterre est le « *seul pays d'Europe où la justice et la loi sont respectées* ».

A travers sa représentation de la femme, Harold Foster réussit la performance de faire d'Aleta une petite bourgeoise égarée au temps du roi Arthur. Ainsi, arrivant à Camelot, elle est « *enlevée par les dames car elle arrive du monde extérieur avec les dernières nouvelles et commérages et, mieux encore, les dernières nouveautés de Rome et de Paris* ».

Ce tome 3 fourmille d'allusions et de références du même acabit sur l'« éternel féminin », qui peuvent provoquer soit l'affliction ennuyée (premier degré) soit une jubilation discrète (deuxième degré) mais qui sont surtout représentatives des conceptions d'une époque (celle de Foster) sur les relations entre les dames et les messieurs.

La réédition de Prince Valiant est également précieuse comme témoignage de la grande fascination des Américains pour l'occident médiéval. Fascination qui a rempli les musées des U.S.A. de trésors d'art du Moyen Age et qui a provoqué la reconstruction intégrale à New York de cloîtres rapportés d'Europe. Dans cette vision mythique s'entrechoquent, en une même époque, des événements appartenant à plus d'un millénaire d'histoire, et s'enracinent les clichés et les stéréotypes d'un monde imaginaire.

M.P.

Harold Foster
Prince Valiant
Tome 3

ESSAIS
DOCUMENTS

R.D. LAING
EST-CE QUE VRAIMENT TU M'AIMES?
ED. STOCK
112 P. - 48 F

Il fut un temps où, contre le corset de l'establishment analytique, l'antipsychiatrie, a pu apparaître comme une poussée joyeuse et libératrice. Ronald Laing, David Cooper ont été les opérateurs anglo-saxons de cette rupture avec un certain totalitarisme de l'analyse post-freudienne dont ils furent parmi les premiers à repérer les liens qu'elle entretenait avec tous les pouvoirs. L'aspect libérateur de l'entreprise semblait ouvrir la voie à de nouvelles possibilités d'investigation du sujet, en même temps qu'à un nouvel accueil concret à cette détresse qu'est la folie.

Rien, pourtant, dans *Est-ce que tu m'aimes?* de la pratique psychanalytique, de l'expérience de Laing : c'est plutôt des « rapports humains », tout simplement, que traite ce curieux recueil d'aphorismes, de courts dialogues, de poèmes. « Elle » et « lui », « lui » et « elle » : l'éternel conflit conjugal, l'amour et la haine mêlés, tissent ces conversations furtives et elliptiques. Hélas, l'horizon ouvert triomphalement par l'antipsychiatrie se referme ici sur la plus décevante des découvertes : une insignifiance généralisée débouchant sur l'utopie du bonheur dans l'aphasie.

Il va sans dire que cette insignifiance est voulue. « Alors quoi? /Alors quoi, quoi? » C'est le type d'échanges qui ponctue les dialogues, et pour ouvrir à quoi? A une sorte de vide Zen à une espèce de Rien où les sujets, bras ballants, découvrent extatiquement le repos du silence au bout de leurs conflits.

A.S.

WITOLD GOMBROWICZ
VARIA
Traduit du polonais par Allan Kosko
ED. BOURGOIS
224 P. - 40 F

DOMINIQUE DE ROUX
GOMBROWICZ
ED. BOURGOIS
190 P. - 40 F

« *Quels sont vos projets d'avenir? - La tombe.* » C'est par cette note d'humour désespéré que s'achevait l'ultime interview de Gombrowicz, peu avant sa mort, en 1969; ce sont ces mots qui ferment *Varia*, recueil de textes inédits de Gombrowicz, pour la plupart antérieurs à son départ définitif de Pologne pour un long exil sud-américain, prolongé en France, à Vence, où il allait mourir.

Un autre mort escorte Gombrowicz dans cette traversée du purgatoire littéraire d'où il ressort aujourd'hui : Dominique de Roux, disparu l'année dernière, et dont le *Gombrowicz* publié pour la première fois en 1971, prend avec le recul, des allures testamentaires.

Il était normal qu'après avoir frôlé Bernanos, après avoir interrogé Céline, de Roux se soit tourné vers cet autre grand « réactionnaire » contemporain



qu'est Gombrowicz. Mais, là encore, les choses ne sont pas si simples. Réaction bien sûr chez Gombrowicz, mais si l'on veut bien ne pas s'en tenir aux messages trop évidents, on verra que court tout au long de son œuvre une obsession - dans *Ferdydurke* et dans *La pornographie* en particulier - celle de « l'assassinat ». En substance Gombrowicz ne cesse de demander : pourquoi les Pères égorgent-ils les Fils? Retournant l'œdipe, cette interrogation désigne le vrai crime : la névrose parentale tuant les enfants. Et de Roux lie à la pensée de Gombrowicz qui prophétisait une « dictature de la forme », la fameuse vision heidegerienne de la « technique » toute puissante, interdisant toute pensée de transcendance.

Contre cette dictature, Gombrowicz en appelle à l'« *immaturité* » c'est-à-dire à une littérature « *innocente et criminelle* », comme « *seule chance objective d'éternité* », comme seule issue possible pour en finir avec la perpétuation de la complicité de la dialectique où le Fils et le Père, le maître et l'esclave remplissent le monde de leurs échanges de coups inopérants. Sortir de ce nœud étouffant, c'est ce qu'a tenté Gombrowicz par l'écriture, c'est peut-être ce qui le rend à nouveau lisible aujourd'hui, où toute la pensée se tourne, de plus en plus, vers la recherche d'un écart radical vis-à-vis du pouvoir. Qu'importent alors les vieilleries réactionnaires que charrient Gombrowicz et de Roux puisque, déjà, ils avaient entrevu l'espoir d'un meurtre, par les Fils, des Pères dogmatiques.

A.S.

AMERICA

LOVAT DICKSON
GREY OWL
L'homme qui voulait être Indien
Traduit par Jean Paré
ED. DE L'AURORE
384 P. - 45 F

La vie d'Archie Belaney, dit *Grey Owl* (Chouette Cendrée), ressemble à un roman qui eût été écrit en collaboration par Henry-David Thoreau, celui de *Walden*, et Jack London. Fascinante existence faite d'un rêve d'enfance assumé jusqu'au pathétique, comme une sublime farce d'écolier décidant sur un coup de tête de renier atavisme et culture, de faire de son destin une sorte d'œuvre d'art.

L'histoire que raconte Lovat Dickson, éminent éditeur londonien, n'omet aucun détail de ce scénario fantastique : Hastings, petite plage tranquille du sud



anglais, deux vieilles filles tort éprises de leur neveu, jeune garçon frêle aux yeux noirs, inquiètes pour l'avenir de cet orphelin qui court les landes et les forêts, paraît au salon des serpents dans la poche, refuse les études et s'enrôle à dix-sept ans dans l'armée canadienne.

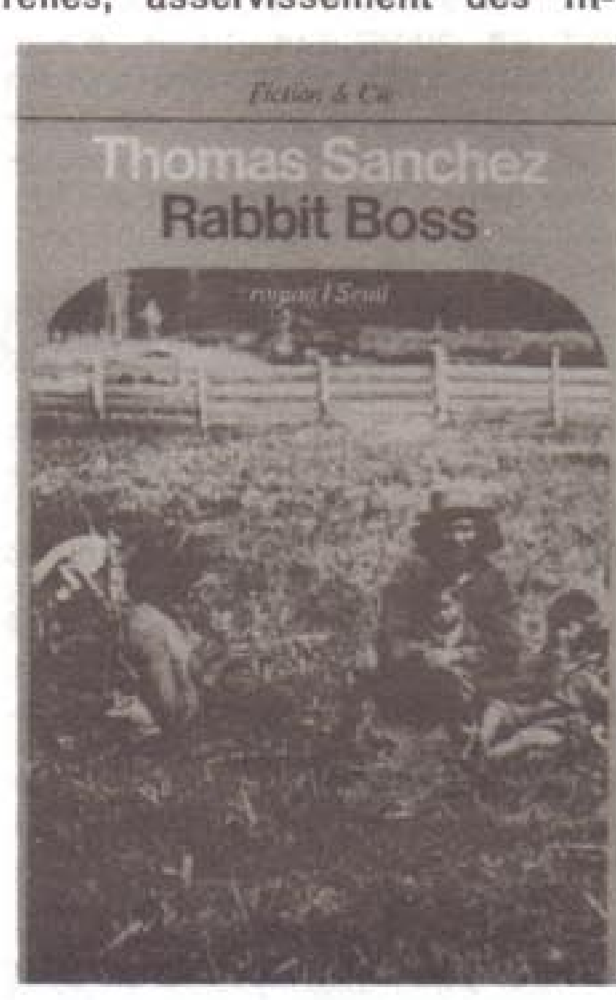
Le rêve alors s'empare de la réalité : Archie se mue lentement en indien, s'enfonce dans la forêt pour y partager la vie de ses amis de toujours, les Peaux Rouges. Chasseur-né, celui qui désormais se fait appeler *Grey Owl* s'émeut pourtant devant le sort des animaux. Son visage tanné n'est plus celui d'un émigré, mais bien d'un frère de ces êtres qui vivent à l'unisson de la nature, qui renouent avec la terre et le ciel des liens vieux comme le monde. Lorsque, plus tard, Belanez reviendra au pays, ce sera pour y négocier les droits de son autobiographie d'indien (!), pour y faire une série de conférences et, tragiquement aussi, pour s'y épuiser à cette tâche étonnante. En avril 1938, s'éteignait à 50 ans celui que Henry James - parlant de Thoreau - aurait pu décrire en ces termes : « un personnage sylvestre, doué d'un génie remarquable pour l'observation des phénomènes de la forêt, des ruisseaux, des plantes et des arbres, des bêtes et des poissons. » Un homme véritable.

F.R.

THOMAS SANCHEZ
RABBIT BOSS
Traduit de l'américain par Guy Durand
ED. DU SEUIL
COLL. FICTION ET CIE
384 P. - 50 F

Ecrivain au long souffle, dans la lignée du Garcia-Marquez de *Cent ans de Solitude*, Thomas Sanchez s'est fait dans *Rabbit Boss* le chantre de « l'indianité ». Ce poème romanesque est à la fois un hymne vibrant à la Nature, mais aussi la sombre relation d'un génocide : celui d'une tribu Washo vivant aux confins de la Californie et du Nevada.

Gayabuc, fils du Rabbit Boss, le Maître des lapins, assiste, au cours d'une chasse solitaire, à une effroyable scène d'anthropophagie. C'est son premier contact avec la race blanche. Lui et sa descendance seront à jamais marqués par la vision d'hommes s'entre-tuant, s'entre-dévorant dans la neige et souillant à jamais la Terre Sacrée. Un long processus d'extermination commence, dès lors, pour les Washo au contact des colons : morcellement des terres, gaspillage des richesses naturelles, asservissement des In-



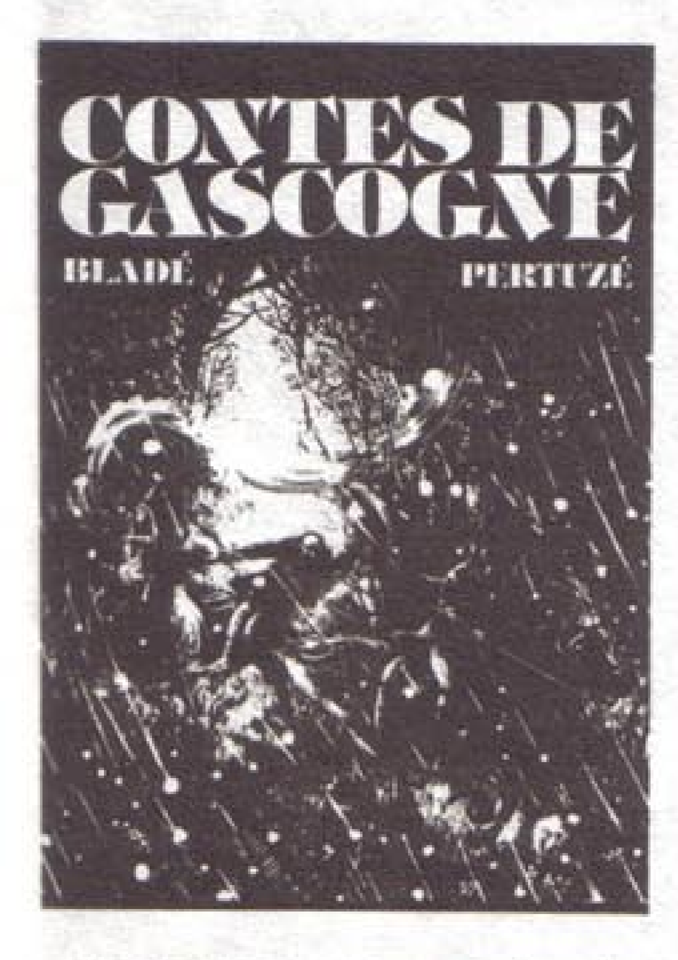
diens, rongés peu à peu par l'alcoolisme, les maladies contagieuses. Les derniers Washo errent tristement sur « *une terre perdue jusqu'au cœur* ». Gayabuc, Bâton Coloré, Rabbit Boss deviennent les héros pathétiques d'une sombre légende.

L'écriture ample et généreuse de Thomas Sanchez nous restitue avec force, émotion, l'humble grandeur, la spiritualité des Washo en de longs tableaux sur la vie de la tribu, les célébrations de la naissance, l'initiation des femmes, la tradition ancestrale depuis le tressage de l'osier jusqu'aux rives de la mort. *Rabbit Boss* n'est pas seulement un roman de la nostalgie, de la déchéance, du génocide d'un peuple. Son puissant lyrisme actualise magistralement l'authentique richesse de l'âme indienne.

F.K.

ECOLOGIE

BLADE / PERTUZE
CONTES DE GASCOGNE
Edité par l'auteur
55 P. - 35 F



Rentrant au pays après des études parisiennes, Jean-François Bladé s'installe en 1856 comme avocat à Lectoure, en Gascogne, et s'attache parallèlement, pendant la deuxième moitié du XIXe siècle à recueillir et à transcrire, le plus fidèlement possible, ces histoires que les vieux racontent, en langue d'oc, à la veillée, les léguant, par maintes répétitions, à leurs auditeurs qui les rediront à leur tour.

Ces contes, passés entre les lèvres de tant de conteurs qui se sont efforcés d'en préciser les données, d'en polir le langage (occitan) et d'en perfectionner l'intérêt, en se guidant des ombres d'ennui ou des éclairs de curiosité passant dans les regards des jeunes et des vieux, viennent de donner naissance à un album de bandes dessinées, faisant, de la tradition orale, une transcription imagée.

Des brumes de l'inconscient collectif et des réalités de la vie quotidienne des villages, émergent des histoires à la fois pathétiques et drôles où se côtoient squelettes banquetant, fleur qui chante au soleil levant, hommes cornus, belles jouvencelles, vieilles avares et fort laides, valets empressés, jeunes garçons courageux et désespérés, sorcières à balais, devins-devinant et roi des aigles mangeur de cœurs...

Quand il s'agit d'affronter le surnaturel, les curés de village, investis de mission vraisemblablement divine, et dominant, de ce fait, la peur qui leur tenaille les entrailles, se font un devoir de remettre les créatures de l'au-delà dans le droit chemin.

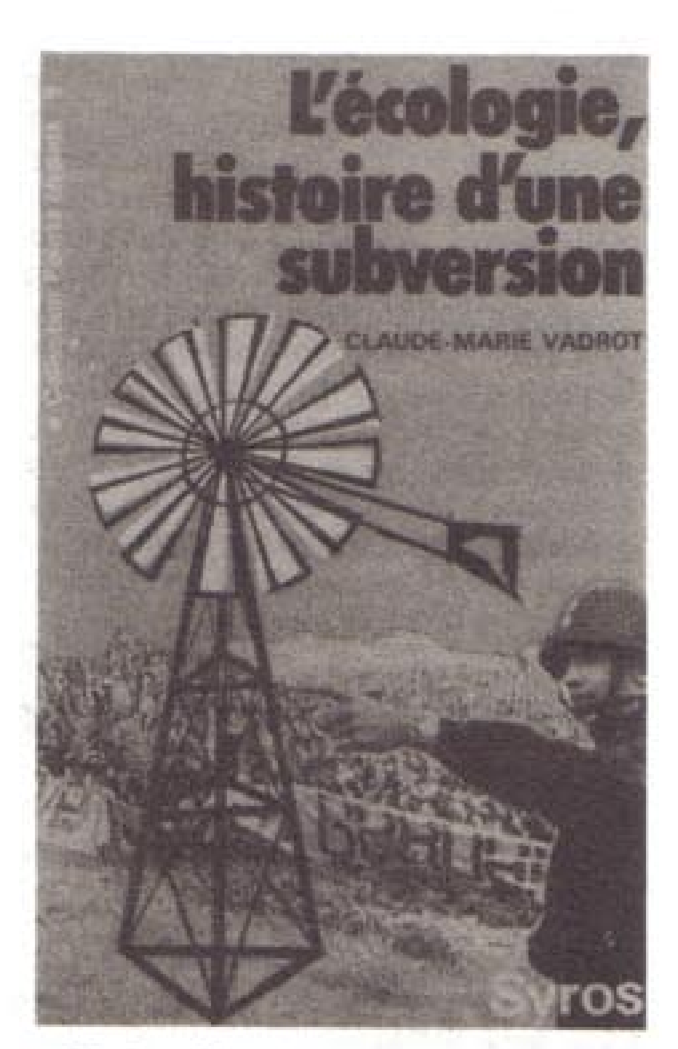
Les éléments naturels deviennent tout à fait inquiétants par leur façon de se déchaîner bien ou mal à propos, et les rendez-vous donnés le jour de la fête d'un saint, ont néanmoins l'heure inquiétante de la mi-nuit...

Les neuf histoires de cet album, volontairement choisies par Jean-Claude Pertuzé parmi les contes « noirs » alors que Bladé a aussi recueilli de longues épopées locales, sont plus souvent terminées par des chutes tragiques que par des happy-ends : ce merveilleux-affreux, au goût un rien suranné, nous remet en mémoire des personnages à l'odeur de soufre, qui finalement se révèlent aussi inquiétants et roués que les démons extraordinaires de notre époque d'information maximale et de télévision relayée par satellite. Et l'on retrouve, sous la forme d'indices d'écoute, l'évaluation de l'intérêt des auditeurs-spectateurs pour les nouveaux contes et légendes qu'on leur invente.

M. C.M.

CLAUDE-MARIE VADROT
L'ÉCOLOGIE : HISTOIRE D'UNE SUBVERSION
ED. SYROS
COLL. POINTS CHAUDS
272 P. - 29 F

On parle beaucoup d'écologie, ces temps-ci, et à toutes les sauces. Même la bande dessinée en est envahie, même les journaux sérieux, ceux qui, il y a quelques années, se permettaient de rigoler doucement en entendant ce mot. On publie des livres sur le sujet, beaucoup de livres. Si les éditeurs s'y mettent, c'est que c'est entré dans les mœurs. Les éditeurs n'innovent pas, c'est bien connu.



Mais l'écologie, on ne sait toujours pas ce que c'est. Un mouvement unitaire? Un nouveau parti? Une mystique? Une mauvaise blague? Mystère. C'est pourquoi il convient de saluer tout particulièrement le nouveau livre de Claude-Marie Vadrot, qui fait le point sur la question, loin d'une phraséologie pour spécialistes. Vadrot, journaliste à *Politique-Hebdo*, connaît bien son sujet. Il a participé aux luttes depuis le début 70, et a publié récemment un ouvrage qui fait déjà autorité en la matière, *Mort de la Méditerranée* (Le Seuil, Coll. Actuels, 1977).

Vadrot s'attaque maintenant à un certain nombre d'idées reçues sur l'écologie. Cette façon de voir le monde n'est pas née avec les municipales : depuis le milieu du XIXe siècle, les hommes s'élèvent contre le pillage de la planète. L'écologie n'est pas non plus aux mains des gauchistes : beaucoup d'associations, beaucoup de militants se targuent d'un apolitisme satisfait.

Claude-Marie Vadrot s'attache à mettre à jour les racines de ce bouleversement politique : il fait un historique précis d'une lutte qui a réellement démarré en 1970 avec l'affaire du Parc de la Vanoise, pour entrer de plain-pied dans l'actualité avec la candidature de René Dumont aux présidentielles de 1974.

L'écologie : histoire d'une subversion est avant tout un guide pratique de la lutte écologique. Pour cela, Vadrot a reproduit aussi un choix de textes qui éclairent les positions des militants verts, des *écolos*, comme on dit aujourd'hui, sans les dénaturer : c'est déjà le début de l'autogestion de parler des gens en leur donnant la parole.

Il fallait aussi faire le tour des associations, des comités de défense, analyser un peu leurs motivations, décrire leurs luttes, recenser leurs militants. Voilà une bonne chose de faite, complétée par une liste d'environ 400 adresses de toute la France « *preuve que l'on peut contacter les écologistes ailleurs que dans les bois* ».

Et bien sûr, Vadrot ne pouvait pas ne pas évoquer l'impact de l'écologie sur les grandes consultations électorales. Il est très net là-dessus : les écolos feraient mieux de continuer à se battre sur le terrain, à subvertir le système partout, tout le temps, à innover dans la contestation, plutôt que de s'embourber dans les magouilles électorales, là où la droite est la plus rusée. L'écologie, en effet, c'est surtout une volonté d'insurrection permanente. Elle doit harceler le pouvoir et les pollueurs, avec des chances de réussir de beaux coups (qu'on se souvienne de l'occupation de Marckolsheim). Et Vadrot conclue sur une belle phrase : « *Le socialisme, c'est peut-être les soviets plus l'énergie solaire.* » Ça ne plaira pas aux staliniens. Mais des staliniens, les écolos s'en foutent.

B.B.

ROMAN POLICIER

WILL EISNER
LE SPIRIT
Rêves de satin
ED. LES HUMANOIDES ASSOCIÉS
64 P. - 22 F



Voici, réunis sous le titre *Rêves de satin*, six courts récits de Will Eisner.

La formule du scénario de chacun de ces récits est strictement la même : Spirit, le héros, aide son ami le commissaire Dolan (à moins qu'il ne s'agisse de l'inspecteur Gilotine) à venir à bout d'une bande de dangereux malfaiteurs. Parmi ces malfaiteurs : une belle femme, figure du vice tout autant que de la vertu, et qui, si elle commet d'odieux crimes, n'en a pas

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

moins un cœur généreux et tendre.

C'est autour d'une représentation de la femme, véritable *indécidable* selon la terminologie derridienne (ni ange ni bête, bien qu'elle tienne alternativement les deux rôles) que les fantasmes de l'auteur semblent se cristalliser et que l'imaginaire du lecteur est invité à fonctionner.

Vision manichéenne de la femme et du monde, ces bandes dessinées expriment, sous une forme naïve et entièrement « prise » dans le stéréotype d'un genre, une profonde nostalgie : celle d'une pureté originelle, irrémédiablement perdue, et celle de l'impuissance d'un désir qui, médiatisé par l'argent et aliéné dans des représentations masturbatoires de la beauté, en est réduit à se servir du vice et de la perversité comme d'un indispensable *piment*.

Forme euphémisée et sublimée (« quelle poésie! »...) d'une religiosité qui n'ose pas dire son nom, il n'en reste pas moins vrai que ces petites histoires peuvent amuser le lecteur cinq minutes...

O.B.

DAVID GOODIS
DESCENTE AUX ENFERS

Traduit de l'américain
par Denise Yankiver
ED. PAC
COLL. RED LABEL
237 P. - 14 F

Quand on demande au barman de vous appeler non pas « Monsieur », mais « sale mec », quand on répond à la traditionnelle question sur le métier qu'on fait : « je suis un destructeur... je passe mon temps à détruire » quand on se prétend « sur une corde raide » et qui, de plus, « tourne en rond... », quand la haine que l'on émet ne peut que vous revenir comme un boomerang, on est effectivement, comme le Bevan de *Descente aux enfers*, un authentique héros de roman noir... Un de ces individus qui, sans être nécessairement gangster, ni drop out, ni même voyou, peut s'engager dans un processus d'aventure où tout est possible, puisqu'aussi bien il se débattra au milieu de drames et de catastrophes dans lesquels il s'est plus ou moins volontairement impliqué, pour ne sortir de son « action-passive » que très tardivement.

Pour en arriver là, Bevan, un monsieur respectable, pourvu d'un métier sérieux s'il en est (la banque), d'une femme (très blonde, très belle), de costumes de bonne qualité et quasiment neufs) a réussi, avant même d'atteindre la quarantaine, à se créer un enfer personnel de renoncements douloureux, de contradictions définitivement insolubles, de rêves déçus, auquel il n'échappe qu'en s'imbibant d'alcool jusqu'à en dormir, n'importe où, comme une bête, à défaut, sans doute, d'en mourir...

C'est à la Jamaïque, au cours de vacances supposées servir de cure de désintoxication, que va s'effectuer cette descente aux enfers... Et, de fait, Kingston se prête aussi bien que New York à ce genre d'expérience... Le rhum remplace le whisky et les cadavres ont la peau noire... les inspecteurs de police en ont vu d'autres et les maîtres chanteurs portent des chemises à fleurs...

Pathétique dans ses alternances d'hyper-lucidité, de désintérêt pour la situation et d'abrutissement alcoolique, Bevan, s'il est touchant, n'est pas aussi poignant que le Whitey de *Sans espoir de retour* avec ses cheveux prématurément blanchis. Mais tous deux ont en commun cette espèce d'indifférence au « malheur-encore » que donne le « malheur-déjà ».

Il faut dire que l'enfer des romans de Goodis n'est sans



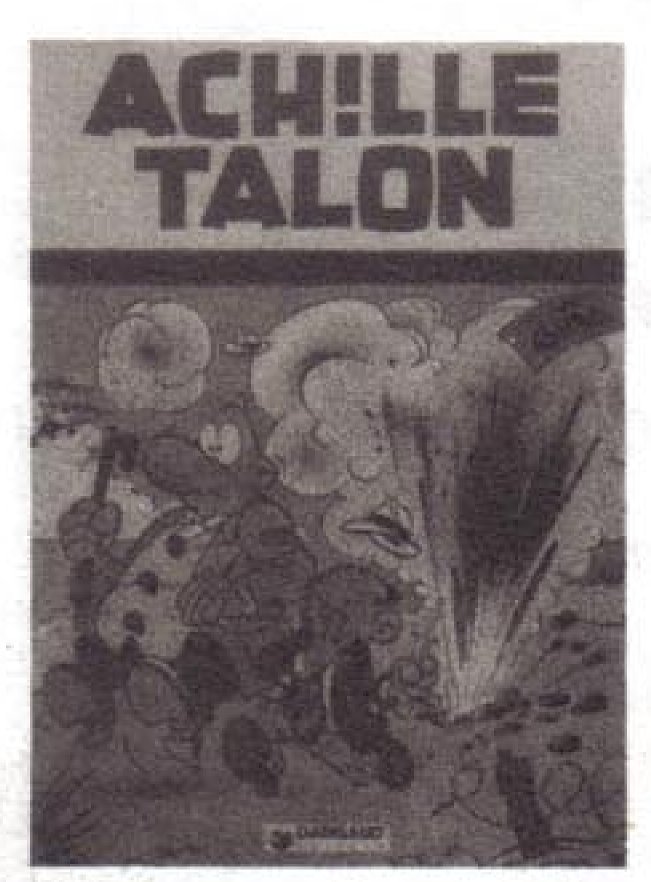
doute pas celui de Dante, où l'on souffre pour l'éternité, mais les châtiments y sont tels que les héros ont souvent très tôt laissé toute espérance.

M. C.M.

HUMOUR

GREG
ACHILLE TALON
et le grain de la folie
ED. DARGAUD
48 P. - 17 F

Aussi bizarre que cela puisse paraître, j'ai longtemps lu les aventures d'Achille Talon comme des espèces de réalisations sauvages de ce que Barthes, dans *S/Z*, appelle le « pluriel triomphant », dont l'application serait,



dit-il, un espace de « galaxie des signifiants ».

Bien sûr, il faut ajouter à cela le contenu lui-même : un horizon de « francité » horrible, un univers de petite-bourgeoisie banlieusarde replète et avachie, un étouffement familialiste dans le confort des pavillons en meulière, une communauté tribale (les Talon) enfin qui, comme un cancer poussant ses métastases, finissait par absorber les étrangers eux-mêmes, et d'abord Lefuneste, le voisin-ennemi hargneux, pour en faire des membres à part entière du clan. Bref, une sorte de reprise contemporaine hilarante en B.D. de *Bouvard et Pécuchet*, c'est-à-dire une mini-épopée de la bêtise humaine encyclopédique dans son réduit français de pétainisme véhément. Tout cela était parfaitement fait, et hautement hilarant.

Que s'est-il passé? Brusquement, il y a environ deux ans (à partir de l'album *Achille Talon et le mystère de l'homme à deux têtes*), lassé sans doute de nous offrir des gags d'une ou deux pages, Greg s'est lancé dans de grandes aventures, de vrais récits avec un commencement et une fin. Cela aurait pu être le signal que Talon trouvait son second souffle. Hélas, il n'en est rien, au contraire. Tout ce qui faisait la valeur de ses précédents albums s'est quasiment évanoui dans cette nouvelle série. Pour élargir ses horizons, Achille Talon voyage maintenant aux quatre coins du monde. Plus rien ne subsiste donc de la macération nauséabonde petite bourgeoise dans laquelle baignaient ses précédentes aventures. La famille a éclaté sous la pression des événements et les personnages secondaires de la tribu ont vu s'évanouir leur spécificité rondouillarde et bien-pensante. Même les rapports d'hostilité ouverte et amoureuse de Talon et de Lefuneste ont disparu. Il ne reste d'Achille Talon et de ses partenaires que leurs silhouettes.

Aux grands soleils d'Afrique ou d'Asie, le charme fragile a fondu. On suit maintenant sans plaisir ces caricatures d'intrigues compliquées sans nécessité et gratuites. *Le grain de la folie* ne fait qu'accentuer encore la cruelle décadence d'Achille Talon égaré dans l'imbroglio d'un récit où s'affrontent soldats américains, agents doubles, chinois, autour de la découverte d'un « explosif délirogène » redoutable pour l'équilibre politique de la planète. Loin de son pavillon de banlieue, loin de la haie par dessus laquelle il insultait jadis Lefuneste, loin de son « papa » et de ses canettes de bière, Talon mué en James Bond ahuri n'est plus que la triste parodie répétitive et mécanique de lui-même. Et la parodie d'une parodie, ça ne risque pas d'aller très loin, même si on l'emmène au bout du monde. Ça aurait plutôt tendance à revenir vers le sérieux le plus pesant et le plus sinistre.

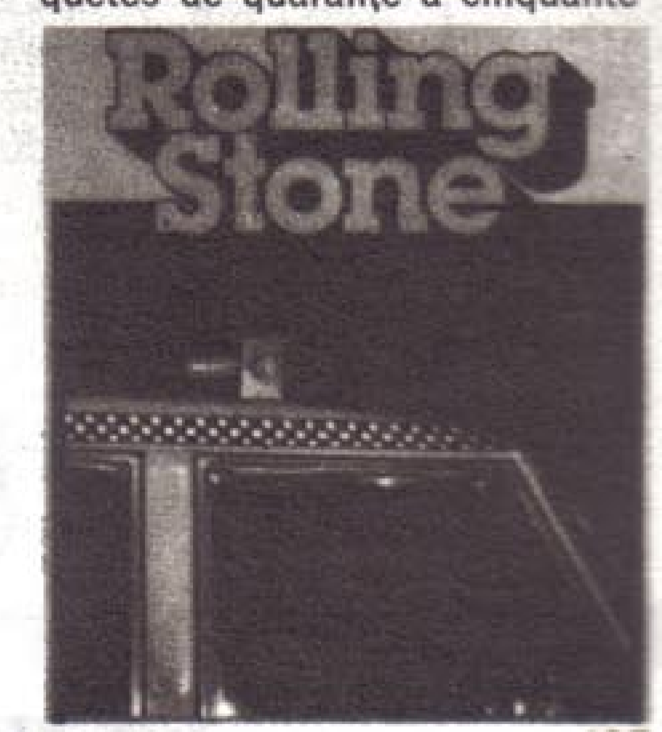
P.M.

PRESSE
REVUES

ROLLING STONE
Une anthologie du nouveau journalisme recueillie par Paul Scarlon
ED. VEYRIER
COLL. OFF
360 P. - 49 F

Comme d'habitude, le vent de l'Amérique continue de souffler sur la bonne vieille Europe. Comme d'habitude, il met pas mal de temps pour traverser l'Atlantique. On n'en peut plus aujourd'hui de découvrir et de s'étonner de la richesse des manifestations de la contre-culture américaine qui faisaient vibrer les Yankees à la fin des années soixante.

Dernier exemple en date : le « nouveau » ou « para-journalisme » qui fit les grands moments de la bible du rock aux Etats-Unis, le magazine *Rolling Stone*. Au beau temps de l'underground, ce quinzomadaire s'est mis à publier d'incroyables enquêtes de quarante à cinquante



feuillets sur des sujets politiques, sociaux, sportifs, musicaux ou littéraires. Le tout avec une approche qui dynamitait la sempiternelle façon d'écrire des « newsweek » du type *L'Express* ou *Le Point* et enterrait le personnage du journaliste témoin abstrait et désincarné du spectacle du monde.

Cette anthologie propose un passionnant aperçu de ces histoires - plus qu'articles - sur les vedettes pop, l'industrie nucléaire, les ovnis, la police, les homosexuels... Des textes qui se dévorent comme les romans d'une percutante réalité, qui radioscopient la société dans ses soubresauts les plus intimes, qui parlent le langage du quotidien sur la même longueur d'ondes que celle des lecteurs, qui font du journaliste un auteur à part entière, impliqué dans son récit au même titre que tout autre personnage.

Il faut lire la plongée de Michael Thomas dans la Jamaïque des ghettos et du Reggae, l'irrésistible ascension de Stevie Wonder que raconte O'Connell Driscoll, l'Amérique nixonienne peinte à travers une petite ville de Pennsylvanie par Tim Cahill, les remords post-orbitaux des astronautes décrits par Tom Wolfe, le délire de Hunter J. Thompson - le reporter qui crée l'événement - sur le football américain, pour comprendre que le journalisme peut être autre chose que le compte rendu indigeste et faussement neutre d'une actualité figée.

Remarquable leçon de style et d'approche de la vie, le « nouveau journalisme », en débarquant en France, devrait susciter bien des débats dans les rédactions...

AUTREMENT
68-78
DIX ANNÉES SACRILÈGES
296 P. - 40 F



Faites des barricades, il en restera toujours quelque chose. Par exemple : un numéro spécial d'une revue faite par et pour des intellectuels. Un de plus. Et qui, même si la présentation en est soignée, le papier d'excellente qualité, et le titre (« 68-78 - dix années sacrilèges ») passablement racoleur, a quelque chose d'un déchet qui tenterait de faire accroire (mais à qui?) qu'il vient de faire peau neuve.

Les textes proposés au lecteur ont l'aspect général d'un *bilan* : dix ans après la « brêche » ouverte en mai 68, où en sommes-nous, nous les intellectuels anciens combattants? Et les différentes réponses qui sont apportées au fil des pages sont toutes à ranger sous un titre générique du genre « Contribution à l'histoire du mouvement des idées depuis dix ans. » Il s'ensuit donc une série d'ennuyeuses dissertations sur le relatif déclin du structuralisme, la portée réelle des « philosophies du désir » avec ses corps éclatés et ses flux libidinaux s'écoulant dans l'euphorie festive et l'ivresse dyonisiaque, sur les « nouveaux philosophes » enfin, avec prise de position obligée sur ce qu'il est dorénavant convenu d'appeler le « marketing de la pensée. » A part ça : homosexuels, femmes, drogués, il n'est pas une modalité récente de la contestation qui ne soit ici répertoriée.

Or, *en même temps* qu'ils se présentent comme des *papiers d'humeur* qui permettraient à un éventuel barbare de se faire une idée de l'air du temps, ces articles veulent faire fonction d'outils d'analyse. Et c'est sans doute en cela que réside la fragilité de l'entreprise de ce numéro pas très spécial : oscillant entre la tentation d'une subjectivité franche et affirmée comme telle et la tentative d'une objectivation à caractère scientifique, il ne se fixe à aucun de ces deux pôles et semble ainsi toujours « boiter ». D'où cette impression pénible d'intellectuels désenchantés qui essaient, sans trop y parvenir, de faire la théorie de leur désenchantement.

Au-delà de cet aspect peu enchanteur, la question bien réelle que soulève *Autrement* est : devant l'échec du projet révolutionnaire, que faire? Comment éviter le piège du désespoir? Comment penser, dans un même mouvement, le nihilisme (celui que Nietzsche annonçait voilà un siècle) et son dépassement? Comment, dans une perspective politique, en finir avec la misère de la quotidienneté?

Hélas - ou plutôt tant mieux - un livre, publié il y a onze ans, posait avec clarté ces mêmes problèmes et y répondait avec beaucoup d'intelligence. Il s'agit du *Traité de Savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, de Raoul Vaneigem. La revue *Autrement*, donc, ne se contente pas de ne rien ajouter à l'affaire, mais de plus, en retard de onze ans, elle régresse et fait régresser.

O.B.

Richard Matheson, le frisson à l'état pur.



Collection Autres temps, autres mondes. **casterman**

GRAND PUBLIC

